



EXERCICES DE LA FRATERNITÉ DE COMMUNION ET LIBÉRATION

**« Ce qui m'étonne,  
dit Dieu, c'est l'espérance »**



RIMINI, 12-14 AVRIL 2024



# « Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'espérance »

---

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ  
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



RIMINI 2024

En couverture : Luca Della Robbia, *La Visitation*, détail, terracotta invetriata, v. 1455,  
Église de San Giovanni Fuorcivitas, Pistoia, Italie. © Photo Scala, Florence . .

*« À l'occasion des Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème "Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'espérance", le Saint-Père François envoie ses cordiales salutations, en souhaitant que ces journées de prière et de réflexion suscitent le désir de se laisser saisir par le Christ ressuscité pour qu'aucun échec, aucune défaite, ni aucune souffrance ne puisse arrêter le chemin vers la plénitude de vie, en ouvrant les cœurs à la confiance. En formulant ces vœux, Sa Sainteté vous assure de son souvenir priant et envoie volontiers sa bénédiction apostolique, gage de tout bien désiré. »*

**Cardinal Pietro Parolin**, Secrétaire d'État de Sa Sainteté, 3 avril 2024

# *Vendredi 12 avril, le soir*

*Franz Schubert*

*Fantaisie pour piano op. 15, D 760, « Wanderer Fantasie »  
Piano, Alfred Brendel « Spirto Gentil » n°34, (Philips) Universal*

## ■ MESSAGE D'INTRODUCTION

**Daide Properi**

Commençons par invoquer l'Esprit Saint, pour qu'il nous accompagne dans le parcours de ces jours-ci, sans jamais nous laisser à la merci de nous-mêmes, et demandons avec toute l'énergie et l'humilité dont nous sommes capables la grâce d'être disponibles à l'appel qu'Il renouvelle pour chacun de nous, en nous convoquant aujourd'hui pour ce rassemblement de notre Fraternité.

*Discendi, Santo Spirito [Viens, Esprit Saint, ndt]*

Je lis maintenant le télégramme du Saint-Père :

« À l'occasion des Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème "Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'espérance", le Saint-Père François envoie ses cordiales salutations, en souhaitant que ces journées de prière et de réflexion suscitent le désir de se laisser saisir par le Christ ressuscité pour qu'aucun échec, aucune défaite, ni aucune souffrance ne puisse arrêter le chemin vers la plénitude de vie, en ouvrant les cœurs à la confiance. En formulant ces vœux, Sa Sainteté vous assure de son souvenir priant et envoie volontiers sa bénédiction apostolique, gage de tout bien désiré. Cardinal Pietro Parolin, Secrétaire d'État de Sa Sainteté ».

Une fois de plus, nous sommes profondément reconnaissants au pape François pour la proximité paternelle qu'il continue à témoigner à l'égard de notre chemin. Nous faisons nôtres ses vœux, pour que chacun de nous puisse vraiment se laisser saisir par le Christ ressuscité à chaque instant de ces journées.

Puisque les limites imposées par le Covid, qui nous avaient empêchés ces dernières années de nous retrouver tous ensemble, ont disparu, nous avons voulu

recommencer cette année à vivre le moment des Exercices en présentiel, ici, à Rimini. Nous étions clairement conscients des difficultés et des sacrifices que ce choix demanderait à beaucoup d'entre nous ces jours-ci (en particulier dans les déplacements, alors recommandons-nous dès maintenant de vivre ces moments comme une opportunité pour faire silence et approfondir les contenus qui nous seront communiqués). Nous avons voulu malgré tout faire une proposition forte. Et la proposition est la suivante : vivre une fois par an un moment ensemble, y compris physiquement, dans la mesure du possible, afin de raviver avec plus de force, pendant le reste de l'année, la mémoire de l'appartenance à cette compagnie. Eh bien, nous avons été surpris par la réponse, ainsi que par les nombreux témoignages magnifiques d'amis qui ont fait de gros sacrifices pour pouvoir être ici. Parmi les nombreuses lettres que nous avons reçues, il est vrai que quelques-unes se plaignent des difficultés, de l'âge qui avance, des problèmes de santé, des questions logistiques et économiques, de la perspective d'être déjà fatigués en reprenant le travail le lundi ; certains ont même signalé l'augmentation de l'entropie et de la pollution environnementale... mais nous sommes malgré tout arrivés jusqu'ici, faisant plus confiance aux raisons de notre compagnie qu'à nos propres perplexités (aussi compréhensibles soient-elles). Pour moi, c'est le premier grand signe de la conscience d'un peuple qui grandit et qui ne veut pas rester enfermé entre les murs de sa propre mesure. Il y a beaucoup de témoignages de gratitude pour cette possibilité redonnée après quelques années. Je me permets de lire une de ces lettres, qui m'a touché parce qu'elle décrit la trajectoire d'un changement : « Il y a quelques jours est arrivée la lettre pour les Exercices d'avril prochain. En la lisant, dans la partie consacrée à ceux qui n'ont pas la possibilité d'être présents, dont je fais partie en raison d'un cumul d'âge avancé et de différentes pathologies, je vois que l'on demande d'expliquer brièvement les raisons de cette impossibilité et ensuite, si c'est accepté, de procéder au paiement, qui a d'ailleurs triplé par rapport aux années du Covid. Première réaction : colère. Qui, et à quel titre, devrait analyser ma demande ? Et avec quels critères ? Et la vie privée ? Bref, une succession d'objections, parfois comique. Deuxième réaction : rébellion. J'ai pensé : "Je n'y vais pas, je lirai le livret, dans le meilleur des cas." »

Mais au fur et à mesure que le temps passait, je n'étais pas tranquille. Je n'ai pas raisonné plus loin, et je me suis mis face à l'objectivité du fait qu'il devait y avoir une explication. Autrement dit que peut-être, j'étais moi-même l'objection la plus grande, que l'objection était en moi. La gratitude a fleuri. Bien sûr, l'importance des Exercices, bien sûr, l'importance du sacrifice, bien

sûr, l'importance d'être présent et de participer, bien sûr... et j'ai fait marche arrière en partant du début de la lettre qui accompagnait les indications pour les Exercices, en passant par les différentes lettres de Proserpi, la rencontre avec le Pape de Proserpi et Santoro et, avant encore, l'Audience avec tout le mouvement, les Exercices de l'année dernière : bref, la radicalité demandée non comme une obligation, mais comme une adhésion maximale et totale, dans la mesure où elle constitue le fondement de ma vie, capable de dépasser toute objection et tout obstacle conformiste pour arriver au cœur. Voilà ce qui nous est demandé, et c'est important pour la vie. Et cela doit être donné avec une joie et une allégresse pleines. Après la colère et la rébellion, la joie et la gratitude. Malgré l'impossibilité d'être présent physiquement à Rimini, mais en offrant tout ce peu que je suis pour la gloire de Dieu et l'unité du mouvement ».

C'est vrai : parfois, les rythmes frénétiques de la vie, le confort auquel nous sommes maintenant habitués, ou certaines limites liées à l'âge semblent nous réduire à ne pouvoir que constater que nous avons perdu cet élan du début qui plaçait toujours la fascination pour l'idéal avant tout calcul ; que nous avons perdu cette approche, cette attitude humaine qui fait que, par exemple, avant, on partait pour un pèlerinage long et pénible sans trop faire de calculs, en assumant aussi les risques, tant les demandes à déposer entre les mains du Seigneur étaient urgentes et importantes. Pourtant, nous voir ici aujourd'hui ensemble nous montre que cet élan qui a jailli dans notre cœur grâce à la rencontre avec le Christ n'est pas enseveli, au contraire : avec toute notre charge de problèmes, de difficultés, de joies et de douleur, cette flamme est loin d'être éteinte.

Nous sommes 21 000 à suivre les Exercices en présentiel en Italie. D'autres amis sont connectés avec leurs communautés dans 21 pays, et dans les semaines à venir, 70 autres pays vivront ce geste en différé ; les Exercices sont traduits simultanément en 6 langues. En outre, environ 3 000 autres personnes participent par connexion vidéo depuis chez elles parce qu'elles sont dans l'impossibilité de se déplacer. Voilà la photographie de notre geste. C'est une adhésion au-delà des prévisions, nous sommes même plus que nous ne l'étions avant la pandémie. Au point qu'il a fallu demander un surcroît de travail au secrétariat pour permettre à tous de participer, dans la mesure du possible, jusqu'à la dernière minute. Merci aussi pour cela !

Je dois vous dire que je suis vraiment ému. Les Exercices de cette année ont pour thème l'espérance. Voilà, c'est vraiment le premier signe d'espérance : un peuple qui vit et désire vivre, expérimenter concrètement une unité, cette

unité que nous a rappelée le Saint-Père dans la lettre qu'il nous a envoyée le 30 janvier dernier.

Comme vous le savez, le Jubilé de 2025 sera consacré au thème de l'espérance. Nous vivons donc ces jours-ci également comme une étape vers cet événement. J'ai toujours compris les paroles que Jésus adresse au jeune homme riche : « Va, vends tout, laisse tout et suis-moi »<sup>1</sup> comme une invitation à espérer. Nous voyons en effet que, paradoxalement, le plus grand obstacle pour expérimenter une espérance vraie dans la vie réside souvent dans le fait de mettre son espoir dans ce que l'on possède, dans ce que l'on a déjà, dans nos affaires. Jérémie affirme : « Maudit soit l'homme qui met sa foi dans un mortel, / qui s'appuie sur un être de chair, / tandis que son cœur se détourne du Seigneur. / Il sera comme un buisson sur une terre désolée, / il ne verra pas venir le bonheur ».<sup>2</sup> Voilà, le titre des Exercices se réfère justement à cette difficulté : Dieu lui-même s'étonne, en effet, parce que plus on avance, et plus il semble vraiment difficile d'espérer. C'est pourquoi, bien souvent, nous tentons d'étourdir le cri d'infini de notre cœur en le remplissant de l'attente de petites choses, pour combler le vide et l'absence d'espérance que nous ressentons. Ce n'est pas seulement le problème de ceux qui n'ont pas la foi, mais cela concerne tout le monde, cela nous concerne : d'un certain point de vue, c'est le symptôme dramatique de la plus grave des maladies de notre époque.

Le thème de l'espérance n'est pas nouveau, beaucoup d'entre nous s'en souviennent. En 2021, les Exercices en visio-conférence s'intitulaient *Y a-t-il un espoir ?*<sup>3</sup> Alors, pourquoi le reproposer à si courte distance ? Pour deux raisons. La première, c'est parce que, après avoir travaillé sur la « foi » toute cette année, nous voulons poursuivre le chemin d'approfondissement des vertus théologiques, en suivant l'enseignement de don Giussani. La seconde, c'est que la question s'est faite encore plus dramatique, si c'était possible. Nous ne nous sentons pas comme des « somnambules », comme l'affirme en Italie le dernier Rapport Censis [Centre d'études en investissement social : il s'agit d'un institut de recherche socio-économique, *ndt*] à propos de la situation actuelle. Nous ne nous sentons pas meilleurs que les autres, mais nous reconnaissons que nous sommes sur un chemin qui nous éduque à ne pas céder à l'attitude déraisonnable de fuite de la réalité qui semblerait être le seul antidote contre le manque d'espérance. Nous

<sup>1</sup> Cf. *Mt* 19,21 ; *Mc* 10,21.

<sup>2</sup> *Jer* 17, 5-6.

<sup>3</sup> J. Carrón, *Y a-t-il un espoir ? Une découverte fascinante*, © 2021 Fraternalità di Comunione e Liberazione, <https://it.clonline.org/cm-files/2021/07/01/jc-y-a-t-il-un-espoir-le-livre-fr.pdf>.

nous demandons alors : peut-on encore espérer dans le monde dans lequel nous vivons, sous le poids des guerres, des violences et des dévastations, et dans l'océan de mal sur lequel notre radeau semble avoir bien du mal à flotter ? Voilà la question par laquelle nous sommes invités à entrer dans le geste de ces jours-ci : peut-on encore raisonnablement espérer ?

Avant de laisser la parole à monseigneur Giovanni Paccosi, qui a accepté l'invitation de la Diaconie de la Fraternité pour prêcher nos Exercices (et nous l'en remercions), permettez-moi quelques mots pour le présenter à ceux d'entre vous qui ne le connaissent pas encore. Don Giovanni est évêque du Diocèse de San Miniato, en Toscane, et il est membre de la Diaconie Centrale de la Fraternité, en tant que responsable de la région pastorale d'Amérique Latine, où il a d'ailleurs été prêtre missionnaire pendant plusieurs années, plus précisément au Pérou.

Pourquoi ce choix ? Pendant les derniers temps de sa vie, chaque année, don Giussani a fait prêcher les Exercices, qui sont le moment le plus important de la Fraternité, par différents responsables du mouvement. C'est une méthode que nous voulons suivre encore maintenant, dans le sillage d'une continuité pleine de gratitude vis-à-vis de notre histoire. Voilà, don Giovanni et d'autres qui suivront sont impliqués dans la responsabilité de prêcher les Exercices en tant qu'expression d'une direction communionnelle.

Permettez-moi de remercier encore une fois le père Mauro Lepori d'avoir prêché ces deux dernières années les Exercices spirituels, qui ont été très importants dans un moment particulièrement délicat de notre chemin. Je le remercie aussi d'être ici parmi nous ; tout à l'heure, il célébrera la messe, comme nouveau témoignage d'une grande histoire d'amitié et de communion qui se poursuit.

Enfin, comme autre signe de cette communion qui s'exprime en unité avec toute l'Église, je remercie dès maintenant Son Éminence le cardinal Farrell pour sa présence, cette année encore, aux Exercices de la Fraternité : demain, il sera avec nous et célébrera la Messe.

Permettez-moi de dire un dernier mot sur l'image associée au titre des Exercices, proposée par don Giovanni. C'est un détail de la *Visitation*, une œuvre de Luca Della Robbia.<sup>4</sup> La Sainte Vierge est représentée comme une toute jeune fille dont le visage doux, déterminé et en même temps apaisant

---

<sup>4</sup> Luca Della Robbia, *La Visitation*, terracotta invetriata, v. 1455, Église de San Giovanni Fuorcivitas, Pistoia, Italie.

attire spontanément notre regard. Sur les quatre parois de verre qui entourent la tombe de notre cher don Giussani, nous lisons cette invocation : « Ô Marie, tu es l'assurance de notre espérance ! ».

En commençant ce moment, demandons-lui, à Elle, source vive d'espérance, d'accompagner notre chemin de ces jours-ci.

**Monseigneur Giovanni Paccosi.** Bonsoir à tous ! Je remercie pour l'invitation qui, même si elle m'a posé quelques difficultés de préparation, a approfondi ma gratitude pour cette histoire. Je veux dire quelques mots en deux langues. Le premier est en florentin : je suis un *bischerio* [crétin, *ndt*] comme les autres, et c'est seulement à cause de cette histoire que, pour moi (comme, je pense, pour vous tous), l'espérance n'est pas simplement un mot en l'air, mais une réalité que je vis chaque jour. Le deuxième, je le dis en espagnol à tous mes amis d'un côté et de l'autre du monde : *Quisiera saludar a mis amigos hispanohablantes porque, sin la belleza del carisma que nos ha alcanzado, no podríamos estar tan llenos de alegría y de esperanza. No podríamos estar así, con la mirada llena de gozo, en medio de un mundo que parece que se desmorona por todos los lados, pero con la alegría y la fuerza para construir un pedazo de mundo nuevo. En estos dos días tratamos de ir al origen de nuestra esperanza* [Je voudrais saluer mes amis de langue espagnole parce que, sans la beauté du charisme qui nous a rejoints, nous ne pourrions pas être aussi pleins de joie et d'espérance. Nous ne pourrions pas être ainsi, les yeux pleins de joie, dans un monde qui semble s'effondrer de toutes parts, avec la joie et la force de construire un morceau de monde nouveau. Pendant ces deux jours, nous nous efforcerons d'aller de nouveau à l'origine de notre espérance].

■ INTRODUCTION  
Giovanni Paccosi

*Un élan incoercible vers la réalisation de soi-même,  
un désir naturel de bonheur*

« L'espérance ne va pas de soi. L'espérance ne va pas toute seule. Pour espérer, mon enfant, il faut être bien heureux, il faut avoir obtenu, reçu une grande grâce »,<sup>5</sup> disait Péguy dans *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, duquel nous avons tiré le titre de ces jours-ci. C'est l'espérance que nous voulons regarder pendant ces Exercices, et nous le ferons en suivant les pas que don Giussani nous a indiqués, en particulier dans ses deux livres *Peut-on vivre ainsi ?* et *Peut-on (vraiment ?!) vivre ainsi ?*<sup>6</sup>

Dans *Peut-on vivre ainsi ?*, don Giussani affirme : « La grande grâce représente et assure un présent dans lequel s'est glissée une graine étrangère qui permettra que l'espérance fleurisse demain. "L'espérance du jour qui ne meurt pas fleurit" ». <sup>7</sup>

L'espérance donne à notre pauvre vie une perspective infinie, éternelle. C'est à cela que fait référence le symbole de l'ancre, que la tradition iconographique chrétienne a toujours utilisé pour renvoyer à l'espérance ; l'image se trouve dans la *Lettre aux Hébreux*, qui affirme : « Cette espérance, nous la tenons comme une ancre sûre et solide pour l'âme ; elle entre au-delà du rideau, dans le Sanctuaire où Jésus est entré ». <sup>8</sup> Le Temple de Jérusalem, pour les Hébreux, était le lieu où Dieu habitait au milieu de Son peuple. L'espérance nous introduit donc dans la demeure, dans la dimension éternelle, infinie, de Dieu. L'auteur de la *Lettre aux Hébreux* n'utilise pas l'image du roc, mais celle de l'ancre, parce que l'espérance n'élimine pas les tempêtes, mais elle fixe un point stable, qui ne cède pas. Même si l'on peut être balloté par les vagues de la

---

<sup>5</sup> C. Péguy, *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, dans *Œuvres poétiques complètes*, Gallimard, Paris 2014, p. 538.

<sup>6</sup> L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et Silence, Paris 2008 ; L. Giussani, *Si può (veramente?!) vivere così?*, BUR, Milan 2011.

<sup>7</sup> L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 147.

<sup>8</sup> *He* 6, 19-20.

vie, on n'est pas emporté. Le Pape disait dans une homélie à Sainte Marthe en 2013 : « L'espérance était une ancre » ; une ancre fixée sur la rive de l'au-delà. Notre vie, c'est comme marcher sur la corde vers cette ancre ». Et il ajoutait : « Mais nous, à quoi sommes-nous ancrés ? ». <sup>9</sup> Demandons-le nous ! Sur quoi se fonde notre espérance ? De même que l'ancre tire et maintient le navire en sécurité même au milieu d'une mer agitée, de même, disait Péguy, la petite espérance tire la foi et la charité. Elle est petite, mais c'est elle qui fait avancer.

Saint Augustin disait qu'un homme ne ferait pas le moindre pas s'il n'était pas sûr du but. L'espérance est ancrée dans l'au-delà et nous tire vers notre destinée, vers la plénitude, à laquelle nous ne pourrions arriver par nous-mêmes.

Je lis les vers de Péguy que nous avons choisis comme titre de ces Exercices, avec ce qui précède et ce qui suit : « Mais l'espérance, dit Dieu, voilà ce qui m'étonne. / Moi-même. / Ça c'est étonnant. // Que ces pauvres enfants voient comme tout ça se passe et qu'ils croient que demain ça ira mieux. / Qu'ils voient comme ça se passe aujourd'hui et qu'ils croient que ça ira mieux demain matin. / Ça c'est étonnant et c'est bien la plus grande merveille de notre grâce. / Et j'en suis étonné moi-même. / Et il faut que ma grâce soit en effet d'une force incroyable. / Et qu'elle coule d'une source et comme un fleuve inépuisable. [...] / Quelle ne faut-il pas que soit ma grâce et la force de ma grâce pour que cette petite espérance, vacillante au souffle du péché, tremblante à tous les vents, anxieuse au moindre souffle, soit aussi invariable, se tienne aussi fidèle, aussi droite, aussi pure ; et aussi invincible, et immortelle, et impossible à éteindre [...]. // Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'espérance. / Et je n'en reviens pas. / Cette petite espérance qui n'a l'air de rien du tout. / Cette petite fille espérance. / Immortelle ». <sup>10</sup>

Laissons-nous émerveiller nous aussi (si Dieu lui-même s'étonne !), parce qu'il semble réellement presque impossible de pouvoir parler d'espérance sans cette pointe d'amertume au fond de nous à chaque fois que nous disons « Espérons ! », impossible de pouvoir en parler aujourd'hui, dans ce monde en guerre, dans cette société qui ne regarde plus vers le Christ, et avec la conscience de notre mal.

Mais elle ne dépend pas de nous, dit Péguy, mais de la puissance de cette « source [...] comme un fleuve inépuisable », de cette force vigoureuse qui n'est pas la nôtre, qui est entièrement la Sienne, de Sa grâce qui nous atteint

<sup>9</sup> François, *L'espérance, cette inconnue. Méditation matinale en la chapelle de la maison Sainte Marthe*, 29 octobre 2013.

<sup>10</sup> C. Péguy, *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, op. cit., p. 534-535.

maintenant en Jésus Christ, qui arrive à nouveau maintenant. L'ancre est jetée dans l'au-delà, mais dans l'au-delà qui est venu à notre rencontre, qui nous a regardés et nous a appelés dans cette histoire.

Rien qu'en entrant ici ce soir, comme le disait Davide, dans le fait d'être si nombreux (avec tous les sacrifices nécessaires), ce qui ne va pas de soi, dans la musique, dans les chants émouvants, dans les visages connus depuis des années et dans les nouveaux de notre compagnie, c'est une autre source qui arrive (« comme un fleuve inépuisable ») que nous ne sommes pas, que je ne suis pas, une source qui renouvelle l'espérance d'un changement, comme une bouffée de vie nouvelle sur les os desséchés de notre aridité. Vous vous souvenez du texte d'Ézéchiël 37 ? « Alors le Seigneur me dit : "Fils d'homme, ces ossements peuvent-ils revivre ?" Je lui répondis : "Seigneur Dieu, c'est toi qui le sais !" »<sup>11</sup> Nous sommes ici à cause de cette espérance : celle qu'un Autre, qui arrive maintenant, puisse nous faire revivre.

Dieu s'étonne de notre espérance, parce qu'elle n'est pas facile, disions-nous, elle ne va pas de soi. La douleur et la mort (le texte que nous avons lu vient tout de suite après le passage où Péguy parle de la prière des pères qui ont perdu leurs enfants innocents) sont les grandes objections contre l'espérance. C'est quelque chose que nous ne pouvons pas susciter nous-mêmes. C'est pour cela qu'on l'appelle une « vertu théologale », parce qu'elle vient de Dieu, elle est donnée par Dieu, c'est une grâce. Elle arrive, et nous sommes ici parce que le Christ est arrivé dans notre vie ; on voit ici le lien avec la foi, sur laquelle le père Lepori nous a fait méditer l'an dernier.

Quand le Christ est arrivé dans notre vie pour la première fois, quand a eu lieu la première rencontre et quand elle arrive à nouveau maintenant, nous avons été conquis et nous le sommes parce que ce fait a trouvé et trouve en nous une reconnaissance immédiate. Nous avons un cœur qui Le reconnaît ! En effet, comme le dit le *Catéchisme de l'Église catholique*, c'est une grâce qui se greffe sur « le désir naturel de bonheur ». Le Catéchisme poursuit : « Ce désir est d'origine divine : Dieu l'a mis dans le cœur de l'homme afin de l'attirer à Lui qui seul peut le combler ». <sup>12</sup> Saint Augustin en parle de la manière suivante : « Sans nul doute nous aspirons tous au bonheur et il n'est personne au monde qui n'admette ce principe avant même qu'il soit énoncé ». <sup>13</sup> Est-ce que c'est vrai maintenant, pour moi, pour toi ? « Qui donc aime la vie et désire

<sup>11</sup> Ez 37, 3 (voir tout le chapitre).

<sup>12</sup> *Catéchisme de l'Église Catholique*, Rome 1997, n°1718.

<sup>13</sup> Saint Augustin, *Des mœurs de l'Église Catholique*, 1, 3, 4.

les jours où il verra le bonheur ? »<sup>14</sup> C'était le titre du Meeting de 2003, qui avait été inspiré par le père Lepori, et qui renvoie au prologue de la Règle de Saint Benoît, où Benoît pose cette question comme l'origine de la décision de devenir moines.

Don Giussani nous aide à ne pas dépasser trop vite cette affirmation du Catéchisme et de la tradition chrétienne, comme si c'était un préambule qui va de soi, pour faire ensuite un traité théologique sur l'espérance. Ces Exercices ne seront pas un traité théologique sur l'espérance, qui partirait de l'exposition de la doctrine contenue dans l'Écriture Sainte, dans les Pères de l'Église et d'une réflexion théologique : aujourd'hui, dans ces Exercices, pour parler de l'espérance, nous partons d'ici, de sa dimension naturelle, humaine. De façon pédagogique, don Giussani parle de l'espérance comme l'accomplissement de quelque chose qui aiguillonne déjà notre vie avec insistance, du désir qui nous constitue naturellement comme personnes humaines, de ce « désir naturel de bonheur » dont parle le Catéchisme.

Nous le trouvons en nous, le désir d'être heureux : c'est un mouvement de notre nature qui désire et attend l'accomplissement, même si elle ne peut pas se le donner elle-même. Alors, observons cette « configuration de promesse » qui soutient notre présence dans le monde ici et maintenant.

## **Le cœur de l'homme est promesse**

Dans un petit texte de 1961, republié dans l'édition italienne *Porta la speranza*,<sup>15</sup> et intitulé : « Dalla speranza alla pienezza della gioia » [De l'espérance à la plénitude de la joie, *ndt*], qui nous accompagnera dans notre parcours ces jours-ci, don Giussani introduit le thème de l'espérance en ces termes : « C'est du fait des choses, c'est du donné de son existence que l'homme tire la connaissance de soi et de sa destinée [voilà une affirmation qui nous est très familière en ces mois de réflexion sur *Le sens religieux* :<sup>16</sup> c'est dans l'expérience que nous découvrons qui nous sommes]. Voilà la première note du fait humain : il naît comme un élan incoercible vers la réalisation de soi-même ».<sup>17</sup>

<sup>14</sup> *Ps* 33, 13. RB Prologue, 15.

<sup>15</sup> L. Giussani, « Dalla speranza alla pienezza della gioia (1961) », aujourd'hui dans Id., *Porta la speranza. Primi scritti*, Marietti 1820, Gênes 1997, p. 155-162. Voir aussi L. Giussani, *Realtà e giovinezza. La sfida*, Rizzoli, Milan 2018, p. 139-146.

<sup>16</sup> L. Giussani, *Le sens religieux*, Salvator, Paris 2023.

<sup>17</sup> L. Giussani, *Porta la speranza...*, op. cit., p. 155.

Par l'expérience, en tant que fait objectif, chacun de nous découvre qu'il est né, qu'il a été lancé dans la vie « comme un élan incoercible vers la réalisation de [lui]-même ». C'est la première note, le premier accent du fait humain : l'homme se définit par cet élan, c'est le moteur de tout geste humain. Il ajoute ensuite : « Des instinctivités les plus boursouffées et de la banalité des commodes expansions, jusqu'aux plus nobles urgences de la conscience et aux plus hautes aventures de la pensée, une “force infatigable nous consume, nous entraînant sans cesse” (Foscolo), un “aiguillon nous harcèle » (Leopardi) vers une réalisation de notre propre semence originelle, dans un déploiement intense de sens et d'efficacité. “Se réaliser soi-même” ».<sup>18</sup>

Même les gestes les moins conscients, ceux que nous ne qualifierions même pas de gestes, sont mus par cet « aiguillon ». Don Giussani (c'est souvent le cas dans les premiers écrits) utilise un langage extrêmement synthétique, fascinant. L'expression « instinctivités boursouffées » porte en elle toute la gamme des tentatives conscientes, ou souvent presque inconscientes, de nous réaliser nous-mêmes en défilant notre instinctivité.

La « banalité des commodes expansions » implique, à bien y penser, la recherche du divertissement à tout prix, le besoin de bien-être, l'anxiété d'être bien vu, qui s'exprime par exemple dans la manie de poster sur les réseaux sociaux les images de nos voyages et de ce que nous mangeons, comme s'ils exprimaient un bonheur désiré et en même temps toujours si fuyant.

Ces derniers jours, je lisais justement quelques articles à propos d'un livre<sup>19</sup> (je ne crois pas qu'il soit important d'en citer le titre) qui se propose d'expliquer pourquoi il est si facile de céder aux sirènes des jeux en ligne, y compris en y dépensant tout son argent, ou bien de passer tant de temps sur les réseaux sociaux ; il le fait en parlant de la « boucle du manque », c'est-à-dire du cercle du manque fermé sur lui-même. Il se réfère à l'intuition d'un certain Si Redd (William Redd), le premier entrepreneur américain à avoir inventé les flippers et les juke-boxes, avant d'introduire les machines à sous sur internet. L'un de ces articles explique que Si Redd avait repéré « une puissante caractéristique de l'esprit humain. Les comportements que nous avons en succession rapide, du jeu de hasard à la gloutonnerie, [...] sont des manifestations qui proviennent de

---

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> Cf. M. Easter, *Scarcity Brain Fix Your Craving Mindset and Rewire Your Habits to Thrive with Enough*, Rodale Books, 2023.

la boucle du manque ».<sup>20</sup> Un autre article commente que « ce cercle vicieux est le véritable *trigger* [catalyseur, stimulus], qui déclenche le *mindset* [la mentalité] du manque, qui nous séduit par de petites gratifications immédiates, comme celles qui se produisent sur les réseaux sociaux : chaque notification reçue (que ce soit un « J'aime », un commentaire ou un message direct) porte avec elle une émotion comparable à l'incertitude des bobines de la machine à sous qui tourment. Le simple acte de faire défiler le *feed* [suite déroulante de contenus] nous entraîne dans un cycle permanent [notre désir, qui voudrait aller vers l'infini, reste enfermé] de recherche d'émotions : de bonheur, de tristesse, d'irritation, d'indignation, d'envie ou de surprise. Ce comportement compulsif de *scrolling* [défilement vertical] sans fin active une répétition rapide et pratiquement infinie, qui nous garde collés à l'écran en attente de la prochaine vague de stimuli émotionnels. De cette manière, les réseaux sociaux créent une boucle d'attente et de réaction qui s'auto-alimente, en maintenant les utilisateurs dans un état d'attente constante et de désir de confirmations sociales ».<sup>21</sup>

Je me suis référé à ce phénomène parce qu'il me semble qu'il nous aide à comprendre comment nous nous enfermons facilement nous aussi dans des cercles clos qui partent d'un désir vrai, mais qui n'arrivent nulle part, qui reviennent sur eux-mêmes en nous laissant plus vides qu'avant. Cela ne se produit pas seulement avec les jeux en ligne ou les réseaux sociaux. Nous nous reconnaissons tous un peu dans ces lignes, n'est-ce pas ?

Don Giussani nous aide à reconnaître que même ces boucles auxquelles, disons-le, nous avons tous à faire, en nous et chez les autres, sont des manières réduites (et nuisibles) d'exprimer malgré tout notre humanité, mus par la même soif de réalisation de soi qui agite aussi les pensées les plus élevées, disait-il, ou les aspects les plus nobles de notre cœur. Nous sommes faits ainsi, toujours en mouvement vers un accomplissement. Cela me semble important, parce qu'il y a un point de départ de l'humain qui est fait par Dieu pour que nous arrivions à Lui. Et nous ne devons pas le nier. Nous le verrons mieux demain.

Dans le texte de 1961, don Giussani affirme : « Il y a un phénomène fondamental qui exprime cet élan originel : la *soif*, le *désir*. C'est un phénomène fon-

<sup>20</sup> A.D. Signorelli, « Mai Abbastanza, il libro che spiega come la tecnologia ci faccia desiderare sempre di più » [Jamais assez, le livre qui explique comment la technologie nous fait désirer toujours plus, *ndt*], *repubblica.it*, 2 avril 2024.

<sup>21</sup> L. Tedesco, « Cos'è il loop della scarsità, che ci fa desiderare ciò che non ci serve » [Qu'est-ce que cette boucle du manque, qui nous fait désirer ce dont nous n'avons pas besoin, *ndt*], *wired.it*, 22 mars 2024.

damental pour chacun de nos gestes, qu'il allume et lance dans la trame de la réalité. Tel qu'il se présente, gratuit et inévitable, le phénomène du désir est [...] une *promesse d'accomplissement*. La promesse aussi est un fait, et le désir atteste que la promesse est le fait qui se trouve à l'origine de tout l'événement humain ».<sup>22</sup> Le désir allume chaque geste. Quelle belle expression ! « Allumer » veut dire qu'il l'initie, il le remplit de lumière et de chaleur, et il le lance *dans la trame de la réalité*, il le pousse à l'aventure de la recherche de l'accomplissement. Le désir, ajoute-t-il, est « *promesse d'accomplissement* », et la promesse est un fait, et même « le fait qui se trouve à l'origine de tout l'événement humain ». Nous le trouvons en nous. Nous sommes promesse. Rappelons le chapitre cinq du *Sens religieux*, que nous avons lu ces dernières semaines :

« Comme elle est grande cette idée que vraiment *rien ne nous est dû*. Quelqu'un nous a-t-il jamais promis quelque chose ? Et alors, pourquoi attendons-nous ? » Peut-être [Pavese] n'a-t-il pas pensé que l'attente est la structure même de notre nature, l'essence de notre âme. Elle n'est pas un calcul : elle est donnée. La *promesse* se trouve à l'origine, depuis l'origine même de notre création. Celui qui a fait l'homme, l'a fait "promesse". *Structurellement*, l'homme attend ; structurellement, il est mendiant : structurellement, la vie est promesse. ».<sup>23</sup>

Nous connaissons bien, et Davide nous l'a rappelé dans sa conférence d'il y a quelques semaines à Recanati,<sup>24</sup> la sympathie profonde qu'avait don Giussani pour Leopardi, précisément parce qu'il était tout entier déterminé par le désir, indomptable, d'une satisfaction totale, que l'expérience de l'insuffisance des choses n'arrête pas, mais approfondit.

Dans *Si può (veramente?!) vivere così?*, précisément dans la partie sur l'espérance, don Giussani a consacré à Leopardi des pages magnifiques, intitulées « Già similmente mi stringeva il core »,<sup>25</sup> et je crois qu'il serait important de pouvoir les relire entièrement chez nous. Il dit : « Je veux citer un cas humain où l'on voit clairement en quoi l'espérance est un mot humain, et c'est là où l'on trouve un désir et qu'on espère le satisfaire. [...] Je parle de l'expé-

<sup>22</sup> L. Giussani, *Porta la speranza*, op. cit., p. 155.

<sup>23</sup> L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 82-83.

<sup>24</sup> « Cara beltà. Un pensiero sorgivo in Leopardi e Giussani » [Chère beauté. Une pensée originelle chez Leopardi et Giussani, *ndt*], Dialogue avec Davide Prospero, Président de la Fraternité de CL, organisé par le Centre Culturel Giacomo Leopardi, Recanati, 23 mars 2024, *clonline*.

<sup>25</sup> L. Giussani, « Già similmente mi stringeva il core » [Mon cœur se serre horriblement, *ndt*] dans Id., *Si può (veramente?!) vivere così?*, op. cit., p. 323-340.

rience de Leopardi [...], pour la dimension humaine de son témoignage. [...] La vie de Leopardi atteste du fait que l'espérance chrétienne [...] est un mot humain ».<sup>26</sup> Regardons-la en face, notre existence faite d'un désir infini.

C'est l'expérience de ce qu'écrivait Leopardi : « Ne se trouver satisfait par aucune chose terrestre ni, pour ainsi dire, par la terre entière ; considérer l'immensité de l'espace, l'édifice merveilleux de l'univers, et voir combien tout cela est petit pour la capacité de l'esprit humain ; imaginer le nombre infini des mondes et sentir notre esprit et nos désirs plus vastes encore qu'un tel univers ; toujours accuser les choses d'insuffisance et de nullité, et souffrir du manque et du vide, et donc de l'ennui [certains penseraient que cet ennui est pire que tout, et pourtant...], cela m'apparaît comme la première marque de grandeur et de noblesse que puisse porter l'humanité. »<sup>27</sup> Pour Leopardi, la noblesse de l'homme par rapport à toutes les autres créatures réside précisément dans cette contradiction. Dans le drame de ne jamais rien trouver qui corresponde à l'ampleur du désir, si bien que « tout cela est petit pour la capacité de l'esprit humain ». C'est là qu'émerge la sublime perception du « mystère éternel / de notre être »,<sup>28</sup> parce que même la « tragédie d'une contradiction quotidienne est comme une terre d'où jaillit une exaltation de l'homme : l'homme s'exalte ».<sup>29</sup>

Et le sommet de cette noblesse, Leopardi l'atteint lorsque, tout en affirmant idéologiquement le néant comme horizon ultime, il ne peut toutefois pas taire la profondeur du désir.

Je conclus la référence à Leopardi par ces autres paroles de don Giussani : « Même dans l'expérience contradictoire qu'elle provoque, la réalité exalte l'âme de l'homme et, dans cette exaltation, naît un souffle de rêve qui domine toute sa vie. Ce qui naît de la contradiction, le *non*, est la réponse de la tête, mais le cœur est un bouleversement, ce n'est pas un *non* ». <sup>30</sup>

Dans le texte de 1961, don Giussani conclut en affirmant que reconnaître la structure de promesse de notre vie, qui s'exprime de façon dynamique dans le désir, avoir confiance en elle, « fonde la sympathie inexorable vis-à-vis de son propre être et de la vie, rend ainsi possible l'attention envers soi-même, et

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 324.

<sup>27</sup> G. Leopardi, *Pensées*, LXVIII, Allia, Paris 1994, p. 56-57.

<sup>28</sup> G. Leopardi, « Sur l'effigie funéraire d'une belle dame sculptée sur son tombeau », dans *Poésies et œuvres morales*, tome II, Lemerre, Paris 1880, vers 22-23.

<sup>29</sup> L. Giussani, *Si può (veramente?!) vivere così?*, op. cit., p. 330.

<sup>30</sup> *Ibidem*.

génère ce “sens de soi” qui n’est pas seulement une simple conscience, mais quelque chose de plus intense, une reconnaissance amoureuse d’une destinée pleine de valeur ».<sup>31</sup>

## **De la sympathie pour nous-mêmes, la prière du mendiant**

J’ai justement reçu hier un témoignage dont je vous lis quelques lignes. C’est un professeur qui raconte qu’il avait fait entendre « La goutte » de Chopin et le commentaire de don Giussani à ses élèves. Lors d’un dîner de fin d’année avec ceux-ci, une jeune fille qui lui avait toujours semblé un peu distante lui a dit : « J’avais toujours pensé, depuis que j’étais petite, que j’avais en moi quelque chose qui n’allait pas, une inquiétude, un élanement. J’étais renfermée sur moi-même, je pleurais souvent, et la nuit je n’arrivais jamais à m’endormir. Mais depuis cette heure de cours, l’inquiétude que je percevais ne m’a plus fait mal, elle ne m’a plus fait peur, parce qu’il y avait quelqu’un qui la décrivait ainsi, qui la vivait ainsi. Cette goutte, ce tourment apparent, n’était pas un malheur, c’était un désir de bonheur. Depuis ce jour, j’ai toujours dormi en paix ». Ensuite, écrit le professeur, « elle m’a dit qu’elle s’était fait tatouer la goutte sur le corps pour se rappeler toujours ce moment ».

Une stature humaine si pleine de dignité et de conscience du destin, consciente de l’ampleur de son propre désir qui pousse vers un horizon sans fin, me fait venir à l’esprit une très belle statue du dix-septième siècle, peut-être du sculpteur sévillan Juan Martinez Montañés, qui se trouve dans la magnifique Sacristie de l’Église des Jésuites à Lima, au Pérou, où j’ai vécu pendant longtemps. Elle représente saint Ignace de Loyola : ceux qui la regardent sont frappés par le regard d’Ignace, tourné vers un horizon lointain, au-delà de tout, mais en même temps avec l’expression décidée d’un aventurier, et non d’un rêveur. Quand je l’ai vue, j’ai pensé : « C’est vraiment l’image du chrétien, qui fixe un horizon infini ». Ce regard enflammé du désir de l’au-delà et en même temps plein de concret, presque guerrier, me touche. Ce regard ne l’amène pas en dehors de la réalité, au contraire, il le remplit d’une énergie et d’une volonté de tout faire pour atteindre cet au-delà. Mais qui pourrait garder cette pureté et ce concret sans une grande grâce, sans découvrir, comme l’a fait saint Ignace en rencontrant le Christ, qu’il y a une réponse à son cœur plein d’attente de grandes choses ?

---

<sup>31</sup> L. Giussani, *Porta la speranza*, op. cit., p. 155.

Aujourd'hui, ici, au début de ces Exercices, nous sommes reconnaissants parce que Jésus est venu à notre rencontre et a réveillé notre espérance, il nous tire du *loop*, des cercles vicieux dans lesquels nous nous réfugions et, comme saint Ignace, nous pouvons regarder notre humanité qui aspire à son accomplissement avec sympathie, avec la « reconnaissance amoureuse » d'une destinée grande, comme le disait Giussani, à laquelle Dieu nous a appelés en nous donnant la vie et ce cœur brûlant de désir.

Et pourtant, nous sommes si faibles. Je ne sais pas si vous avez lu les phrases de don Giussani projetées sur les écrans pour commenter le morceau de Schubert que nous avons entendu en entrant dans la salle : elles parlent justement de nous, qui sommes si faibles. L'espérance est l'espérance du pauvre, dit-il. Nous savons bien que dès que nous nous détachons du Christ d'un millimètre, dès que nous nous détachons d'un millimètre de Sa présence dans l'Église, de cette compagnie née du charisme de don Giussani, nous sommes immédiatement victimes de ce subtil nihilisme (nous en parlerons demain) qui pénètre en nous comme un air pollué, en souillant la limpidité du désir, comme un poids qui nous réduit aux « instinctivités boursoufflées » ou à la « banalité des commodités expansions », et qui introduit cette subtile présomption qui se présente comme une incertitude et un doute, sur nous-mêmes et, pire encore, sur la réalité humaine du Christ. Il nous semble que nous n'en avons plus besoin, qu'il n'est plus capable de répondre à notre attente.

Dans les contributions que j'ai reçues, certaines parlaient aussi de mettre son espérance en Dieu, mais d'une manière qui contenait un peu de scepticisme, comme pour dire : « Je désire beaucoup cela, mais quand est-ce que Dieu répond ? », comme si la mesure de Dieu était la nôtre. C'est un jugement que nous donnons aussi sur Dieu. Nous pouvons ainsi prendre nos distances, en jugeant sur la base de notre désir réduit à une mesure : nous pouvons même (peut-être sans nous en apercevoir) prendre des distances par rapport à la proposition concrète, actuelle, et donc par rapport à notre compagnie, au mouvement et même au Pape qui guide l'Église. Cela arrive, hein ! Mais quand nous le faisons, nous perdons la grande grâce que nous avons reçue et nous nous limitons à un désir réduit, sans possibilité de rouvrir les horizons. Nous ne nous identifions plus à la personne qui guide et ainsi, millimètre par millimètre, nous nous détachons de la présence concrète, historique, objective de Jésus. La Grâce coule de cette source, elle nous atteint maintenant dans l'Église, mais cette réduction de nous-mêmes, de la conscience de l'immensité de notre besoin, nous enlève la simplicité de l'adhésion.

Dans mon expérience en tant que responsable de l'Amérique Latine, je vois au contraire que ceux qui vivent avec plus de risques à cause des situations dans lesquelles ils se trouvent, ceux qui souffrent de nombreuses contraintes, ont un désir de plénitude plus limpide, sans « si » et sans « mais » ; ils n'ont pas le temps ni l'envie de se mettre à juger le Pape ou le mouvement, ils l'aiment, avec simplicité et gratitude. Non pas par naïveté, mais par la conscience profonde qu'ils ne peuvent pas résoudre eux-mêmes leur propre besoin. Ils se collent à la grande grâce et la mendient chaque jour, ils suivent comme si c'était une prière, ou plutôt ils prient en suivant, parce qu'ils en ont besoin pour vivre. Ils expérimentent ainsi l'espérance qui fleurit dans des circonstances apparemment impossibles. L'espérance recommence en effet chaque jour comme prière.

Quand nous reconnaissons avec simplicité que nous sommes habités par un désir sans limites, la prière jaillit en nous, comme l'expression la plus humaine de l'attente qu'un Autre accomplisse la promesse. Une prière dépourvue de la prétention de définir comment le Mystère devrait répondre à notre cri ; c'est la prière du mendiant, pauvre en esprit. En 2008, quand est sorti le livre de l'équipe du CLU intitulé *Uomini senza patria*, j'ai été vraiment touché par une page dans laquelle don Giussani exprime par une image en quoi consiste la prière du pauvre en esprit ; je veux la lire, pour qu'elle nous accompagne cette nuit et nous aide à commencer ces jours-ci dans l'attitude juste, la seule qui soit vraie : celle du mendiant. Il dit : « Le pauvre en esprit – vous devez l'imaginer comme quelqu'un qui a la bouche ouverte et les yeux écarquillés pour regarder le ciel et la terre, avec émerveillement, émerveillé : il a donc une disponibilité physiologique évidente – c'est celui qui n'a rien. [...] Le pauvre en esprit est celui qui n'a rien en dehors d'une chose pour laquelle et dont il est fait, à savoir une aspiration sans fin. Voilà l'ouverture et la disponibilité : une attente sans limites. Ce n'est pas une attente sans limites parce que l'ensemble des choses qu'il attend sont sans limites [le *scrolling* de nos téléphones et de nos projets] : non, il n'attend rien, mais il vit une ouverture sans limites – et il n'attend rien ! – [...] C'est comme si [voilà l'image qui est restée dans mon esprit], sur ce pré [ils se trouvaient à un rassemblement des étudiants dans les Dolomites], nous imaginions un pauvre en esprit ; il faudrait l'imaginer assis là, les jambes écartées, le visage tourné vers le haut pour regarder le ciel, la terre, les montagnes, tout, avec cette dilatation totale du cœur, sans rien fixer dans son imagination : “Voilà, je voudrais un toit, je voudrais une maison, je voudrais une femme,

je voudrais des enfants, je voudrais de l'argent". Rien, il n'y a rien ! Voilà l'originalité de l'homme, et d'ailleurs l'originalité de l'homme est l'attente de l'infini », <sup>32</sup> sans s'en faire la moindre image. Ce pauvre, c'est nous !

Ce soir, il faut crier, mendier cette simplicité absolue, pour nous redécouvrir attente pure, faits d'un désir sans fin, sûrs et joyeux de nous trouver par grâce sur le seuil qui nous permet d'espérer, sûrs de l'espérance qui ne trompe pas, pauvres et mendiants devant Lui. Par conséquent, ce soir et dans les heures de ces jours-ci, cherchons le silence ; profitons de la grande opportunité qui nous est donnée de mendier Celui qui aime tellement notre humanité qu'il nous a faits désirer de Lui pour nous remplir de Sa grâce.

---

<sup>32</sup> L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)*, BUR, Milan 2008, p. 298.

# MESSE

*Liturgie de la Messe : Ac 5, 34-42 ; Ps 26 (27) ; Jn 6, 1-15.*

HOMÉLIE DU P. MAURO GIUSEPPE LEPORI  
ABBÉ GÉNÉRAL DE L'ORDRE CISTERCIEN

« Jésus gravit la montagne, et là, il était assis avec ses disciples. »

Nous aussi, nous sommes tous ici parce que, d'une manière ou d'une autre, Jésus nous a attirés derrière lui dans un lieu élevé et à l'écart pour nous asseoir avec lui, l'écouter, goûter sa présence, son amitié, prendre conscience du plaisir qu'il éprouve à être avec nous, et du plaisir que nous avons à être avec lui. Nous arrêter et nous concentrer sur Jésus, sur sa présence si simple avec nous, simple comme le fait de s'asseoir avec un groupe d'amis, est quelque chose de beau. Il est beau de nous arrêter pour l'écouter, pour l'entendre parler, pour entendre ses paroles de vie éternelle, qui ravivent en nous un désir de plénitude, de vie débordante, comme la Vie de Dieu. Il est beau aussi de nous découvrir les uns les autres également attirés par lui, de sentir combien l'amour du Christ nous permet d'être bien ensemble, nous rend amis, nous unit. Tous à Lui, et par là-même appartenant les uns aux autres, dans un lien plus fort, plus éternel que tout lien d'amitié ou de parenté. Mais dans ce petit groupe, il y en avait quelques-uns qui étaient déjà amis avant de rencontrer Jésus, et il y avait des frères, comme Pierre et André, Jacques et Jean. Cette amitié aussi, cette parenté aussi, tout était intensifié par la proximité avec le Christ, tout était redécouvert comme nouveau, tout était arraché à la grande instinctivité, à la banalité de ce qui va de soi, à l'épuisement dans les limites.

Mais ce plaisir d'être seuls avec lui et ensemble avec lui, là où il les conduisait, quel sens avait-il ? Où nous conduit, quel sens a notre rassemblement ici autour du Christ, pour regarder le Christ, pour écouter le Christ, pour aimer le Christ ? Où nous conduit la prédilection de Jésus ?

Nous le comprenons avec la même simplicité avec laquelle nous l'avons suivi docilement alors qu'il s'éloignait de la foule et nous amenait à l'écart. Nous le comprenons avec la même simplicité avec laquelle nous nous sommes assis en cercle autour de Lui. Nous le comprenons en l'écoutant, nous le comprenons en le regardant, nous le comprenons en nous exposant avec un cœur pauvre, c'est-à-dire avec gratitude, à l'événement qu'Il est, qu'est sa personne, qu'est sa parole. Nous le comprenons en fixant son visage.

« Jésus leva les yeux et vit qu'une foule nombreuse venait à lui ».

Nous le regardions, béats de sa beauté, de la correspondance de ce visage avec le désir de beauté et de bonté de notre cœur. Et voilà que nous voyons son regard se lever, au-dessus de nos têtes, vers l'horizon. Instinctivement, nous nous tournons pour regarder avec lui au-delà de notre groupe, au-delà de notre bien-être avec lui et entre nous. Avec lui, nous voyons la foule.

Tentation, alors, d'éprouver un sentiment de dérangement, une irritation. Qu'est-ce que cette foule a à voir avec notre bien-être avec le Christ ? Qu'est-ce que cette rumeur a à voir avec notre silence pour l'écouter ? Qu'est-ce que toute cette misère humaine a à voir avec le plaisir de la contemplation du Seigneur ?

Mais son regard est inexorable, parce que sa compassion est inexorable. Comme la compassion qui nous a rejoints, qui nous a regardés un jour comme elle regarde maintenant la foule qui vient, l'humanité entière.

Le temps passé avec lui, la beauté que nous expérimentons avec lui, rien n'est annulé, nié, mais tout a un sens, une direction, définie par son regard. Rien n'est annulé de l'amitié et de la prédilection qu'il nous accorde, à laquelle il nous appelle, mais cette amitié et cette prédilection ont une ampleur infinie, elles embrassent tout, elles embrassent chacun. Et en cela, il nous est donné de percevoir, de faire l'expérience du cœur de Dieu, de ce qu'est le cœur de Dieu, comment il est. C'est un cœur dont l'intimité la plus profonde est une étreinte universelle. L'intimité que le Christ m'accorde avec lui est d'autant plus vraie, d'autant plus profonde et réelle, qu'elle embrasse tout et tous. C'est précisément parce qu'il me serre contre lui, contre son cœur, que je ne sors pas du monde mais que j'y pénètre jusqu'au bout, jusqu'aux extrêmes limites de la terre. Le cœur du Christ, le cœur de Dieu, que révèle le regard du Christ, est la Miséricorde qui, en nous serrant à soi, nous serre tous, dans un mouvement de passion pour l'humanité qui n'a plus de limites, mes limites.

Mais notre cœur ne sait pas, il ne peut pas se dilater de lui-même à cette mesure sans mesure. Il a besoin de l'Esprit, comme la Vierge Marie. Il a besoin de s'offrir au Don de Dieu qui est le Paraclet, qui est la Consolation en Personne, à l'Esprit qui rend le Fils chair de notre chair, présence de notre présence, humanité de notre humanité.

Comment cela peut-il arriver ? Cela arrive comme pour la Vierge Marie, comme pour le jeune garçon des cinq pains et des deux poissons : en offrant tout le rien que nous avons, en offrant tout le rien que nous sommes. Voilà notre espérance. Tout en nous et entre nous se multiplie alors, tout vient rassasier la faim de l'humanité, parce que tout, en réalité, devient le Corps et le Sang du Christ, le Rédempteur du monde !

# *Samedi 13 avril, le matin*

*Wolfgang Amadeus Mozart*

*Concert pour piano en ré mineur n°20, K 466 Piano, Clara Haskil*

*Orchestre des Concerts Lamoureux – Igor Markevitch « Spirto Gentil » n°32,*

*(Philips) Universal*

*Angelus*

*Laudes*

## **Davide Prosperi**

Cette année encore, Son Excellence monseigneur Nicolò Anselmi, évêque de Rimini, est venu nous dire bonjour et nous apporter sa bénédiction. Merci.

## **Monseigneur Nicolò Anselmi**

Merci pour l'invitation, merci d'être ici, mais il me semble avoir compris que vous êtes plutôt chez vous à Rimini. Je vous remercie pour tout le bien que vous faites à l'Église, pour tout le bien que vous faites dans nos communautés, dans la société. Cette année, que le Saint Père a voulu consacrer à la prière en préparation au Jubilé de l'année prochaine, *Pèlerins d'Espérance*, le fait que vous soyez si nombreux me fait ressentir dans le cœur que le besoin de prière, d'être avec le Seigneur, de se laisser guider par Son Esprit, nous concerne nous qui sommes croyants, mais je crois que le monde aussi a un grand désir de profondeur, de redécouvrir la présence de Dieu et du Seigneur Jésus dans la vie concrète (comme nous l'entendrons dans l'Évangile de demain) de Jésus qui se met à manger du poisson, qui marche sur les eaux, qui libère et apporte la lumière aux ténèbres.

Merci vraiment, sentons-nous unis ; il y a aussi une partie de notre diocèse qui prie avec vous et pour vous. Bons saints Exercices, bon temps de Pâques et bonne mission dans le monde et dans vos communautés. Merci encore.

*Bénédiction*

## **Prosperi**

Merci.

■ PREMIÈRE MÉDITATION  
Giovanni Paccosi

## *Du désir à l'espérance chrétienne*

Chacun des chants que nous venons d'entendre nous a aidés à revenir au point où nous nous sommes quittés hier. *Impossible*<sup>33</sup> est le cri de douleur parce que rien de tout ce que l'on désire ne répond au désir du cœur. Cela semble impossible, cela semblerait impossible si n'arrivait pas ce que nous avons entendu dans le premier chant de ce matin, *Il mio volto* : « Mon Dieu, je me regarde et voilà que je découvre / que je n'ai pas de visage : / je regarde mon fond et je vois l'obscurité / sans fin ». La perception de mon incapacité à réaliser ma vie, à réaliser la promesse d'un bien que je ne connais pas, que je ne peux pas imaginer, me fait comprendre que, si je suis sincère, je ne peux que demander, mendier dans une « attente sans limites », comme nous l'avons vu à la fin de l'Introduction. Face à cette attente, encore indéfinie, se produit, sans mérite de ma part, un fait dont je me rends compte, quelque chose de nouveau. « C'est seulement quand je me rends compte que tu es, / que je réentends ma voix comme un écho / et je renaiss comme le temps renaît du souvenir ».<sup>34</sup>

Et alors, la voix et les yeux ne sont pas inutiles, parce que quelqu'un répond au cri de la voix, à l'aspiration des yeux. En Le reconnaissant, mon moi renaît, non plus comme un désir indéfini ou réduit à une image que je me fais, comme nous l'avons vu hier, ou comme demande impatiente, mais comme attente (l'attente du pauvre, du mendiant), et comme espérance de Lui qui me promet l'accomplissement, mystérieux mais réel.

### **Les péchés contre l'espérance (des rêves, à la place des signes)**

Reprenons le fil de la réflexion et revenons au texte de don Giussani de 1961. Après avoir montré que l'espérance, comme promesse d'accomplissement, est la trame de l'humain, même lorsque nous tombons dans l'instinctivi-

---

<sup>33</sup> Atahualpa Yupanqui, « Vidala del imposible », tiré de l'album *Mi tierra, te están cambiando*, 1973, © Odeon (nous traduisons).

<sup>34</sup> A. Mascagni, « Il mio volto » [Mon visage, *ndt*], in *Canti*, Società Coop. Ed. Nuovo Mondo, Milan 2014, p. 196 (nous traduisons).

té et le confort (don Giussani dit même que, paradoxalement, cela montre que nous sommes désir, attente, promesse), il souligne qu'il y a des « péchés contre l'espérance » : « Mais le génie de l'homme [il parle de « génie » de façon un peu ironique] semble consister précisément en ce qu'il saisit l'impuissance comme conseil ultime de l'expérience. Cette vertu de l'espérance est alors combattue avec acharnement par une *tristesse* (la *tristitia saeculi* de saint Paul) ou par une *acidie* (*l'acoedia* dont parle saint Thomas), dont le résultat est un *manque de disponibilité* vis-à-vis du sens positif auquel la nature nous introduit depuis l'origine. Ce manque de disponibilité est précisément à l'origine des attitudes opposées à l'espérance, les péchés contre l'espérance ».<sup>35</sup>

Le manque de disponibilité à demeurer dans l'attente vient du fait que l'on n'accepte pas d'être créature, d'être fait comme promesse d'accomplissement, qui ne se réalisera pas à notre manière et comme nous le voulons nous, mais par l'œuvre d'un Toi, de ce Toi qui est plus moi que moi-même. Au point que même la solitude, comme nous l'avons justement médité ces derniers temps à l'École de communauté, est pleine d'une compagnie : « Avant la solitude », dit en effet le *Sens religieux*, « il y a la compagnie, qui embrasse ma solitude, qui fait qu'elle n'est plus une vraie solitude, mais un cri d'appel à cette compagnie cachée ».<sup>36</sup>

Mais nous ne le reconnaissons pas. Et cette non-reconnaissance, ce manque de disponibilité à l'attente est le fruit du péché originel, certes, mais c'est aussi le fruit d'une attitude qui naît de l'histoire de ces derniers siècles, dans lesquels s'est affirmée une prétention croissante d'autonomie de la part de l'homme, qui l'a rendu toujours moins disposé à reconnaître cette mystérieuse compagnie. Cette prétention que nous respirons aussi dans notre manière de vivre la foi chrétienne amène à céder plus facilement à la triste tentation de définir nous-mêmes ce que devrait être la réponse au désir et quand elle devrait venir, si bien que nous nous trouvons non disposés à attendre.

Sur les racines de ce manque de disponibilité et sur la manière dont est apparue dans l'histoire de l'Occident cette fermeture vis-à-vis de Celui qui est plus moi que moi-même, ce « Toi qui me fais »,<sup>37</sup> je vous invite à reprendre les paragraphes 16 à 23 de l'encyclique *Spe Salvi*<sup>38</sup> de Benoît XVI, les splen-

<sup>35</sup> L. Giussani, *Porta la speranza*, op. cit., p. 156.

<sup>36</sup> L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 86.

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 152.

<sup>38</sup> Cf. Benoît XVI, Lettre encyclique *Spe Salvi*, Rome 2007, n°16-23.

dides numéros 101 à 121 de l'encyclique *Laudato si*<sup>39</sup> du pape François, les pages de *La conscience religieuse de l'homme moderne*<sup>40</sup> et celles de *Pourquoi l'Église*,<sup>41</sup> qui nous aident à mieux comprendre comment s'est affirmée cette prétention d'autonomie dans le passage de la mentalité médiévale à la manière moderne de se concevoir autonomes. C'est une histoire qui se reflète dans l'histoire de chacun de nous.

Il est intéressant d'approfondir les attitudes qui naissent de cette indisponibilité, selon don Giussani dans le texte de 1961.

« La première et la plus facile est donnée par l'*evagatio mentis*. C'est la distraction au sens le plus habituel, qui coïncide avec cette retraite dans la médiocrité mélancolique d'une majorité – en se laissant empêtrer dans une sentimentalité facile, ou absorber par les voix banales du contexte dans lequel on se trouve ».<sup>42</sup>

L'*evagatio mentis* conduit à accepter (tout en sachant à l'avance que l'on ne sera pas satisfait) de se complaire dans de petites satisfactions, qui s'enchaînent les unes après les autres pendant les fins de semaine ou dans le temps libre, en cherchant une distraction, si bien que dans le quotidien fait de travail, de rapports, d'utilisation du temps et de l'argent, on renonce facilement à tout ce qui rappellerait l'idéal : la prière, certains visages amis, l'École de communauté, la messe (qui va à la messe quotidiennement ?).

J'ouvre une parenthèse. Vous vous rendez compte que les péchés contre l'espérance dont parle don Giussani ne sont pas des infractions à certaines règles, mais des concessions par rapport à notre humanité : ce sont des réductions qui étouffent la grandeur de ce cri qui fait dire à Atahualpa Yupanqui, le chanteur qui a popularisé la chanson *Imposible* : « Mais alors, pourquoi m'as-tu donné des yeux ? Et pourquoi ai-je les yeux, si je ne peux pas voir ? ».<sup>43</sup> L'inévitable insatisfaction serait le *signe* qui pourrait nous remettre en mouvement, et pourtant elle débouche sur une *evagatio mentis*. Plutôt que percevoir l'insatisfaction comme le point de départ pour nous ouvrir à l'autre, nous nous renfermons par facilité dans la sphère ou, mieux, dans la *bulle de savon* des rêves sans le souffle de l'infini.

<sup>39</sup> Cf. François, Lettre encyclique *Laudato si*, Rome 2015, n°101-121.

<sup>40</sup> L. Giussani, *La conscience religieuse de l'homme moderne*, Cerf, Paris 1999.

<sup>41</sup> L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, Cerf, Paris 2012, p. 41-82.

<sup>42</sup> L. Giussani, *Porta la speranza*, op. cit., p. 156-157.

<sup>43</sup> ζ « Para que quiero mis ojos? / ¿Mi ojos para sirven? » (A. Yupanqui, « Vidala del imposible », op. cit.).

Ainsi domine un chemin hésitant, qui se justifie par l'enchevêtrement des *si* et des *mais*, des *peut-être* et des « *like* » ou « *unlike* », qui réduit notre cœur, et l'enferme dans un brouillard triste. À ce sujet, certains textes de don Giussani sont impressionnants. Par exemple, *Uomini senza patria* : « Les “mais”, les “si”, les “peut-être”, les “pourtant” face au pressentiment, à la prévision, à l'intuition, à la perception de la vérité, sont une honte, un manque de courage, un manque d'adhésion. C'est comme quand quelqu'un te tend la main pour serrer la tienne en ami, et que tu te présentes avec des mains flasques, les doigts pendants, avec le pouce qui ne se lève même pas pour saisir. [...] Voilà, face à la vie, les “mais”, les “si”, les “peut-être”, les “pourtant” sont d'une ambiguïté flasque, même pas triste [...], mais ignoble, “pâteuse”, boueuse ; non, plutôt [dit-il] pas boueuse, mais similaire à la viscosité caractéristique d'une certaine eau, marécageuse ; voilà, une main “marécageuse” ». <sup>44</sup>

Écœurant ! Passer ses journées de façon visqueuse, marécageuse... Impressionnante, cette description de la réduction flasque de notre humanité, vers laquelle nous sommes entraînés chaque jour, sans nous en apercevoir. Cette négligence de nous-mêmes (orgueilleuse, parce qu'elle ne demande pas) manifeste notre concession devant une force du mal, « la » force du mal, le diable, qui tente de nous arracher au Christ en nous détachant de notre humanité même, en nous noyant dans les sables mouvants d'une superficialité qui devient douteuse, comme l'affirme *Le sens religieux*, avec « le feu continu des “mais”, des “si”, des “pourtant”, des “peut-être” [...], tirs de barrage qui couvrent la fuite de notre propre engagement face au mystère ». <sup>45</sup>

Cette fuite de l'engagement, je l'ai trouvée décrite dans un article du 6 janvier dernier au sujet d'une enquête du Bureau d'Études Coop, qui parlait de l'Italie comme d'« un pays en pause » (hier soir, Davide citait le rapport Censis qui photographie une Italie « somnambule »). « Il y a un désir de changement, mais personne n'y croit. Et ce sont les grands projets qui en font les frais [...] ». À force de reports et de renoncements, les Italiens s'installent en effet dans une vie faite de petites choses, ils vivent par soustraction plus que par ajouts, et l'avenir du pays se contracte dans une dynamique temporelle dominée par

---

<sup>44</sup> L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)* [Hommes apatrides (1982-1983), *ndt*], op. cit., p. 123 (nous traduisons).

<sup>45</sup> L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 187.

le présent ».<sup>46</sup> Oui, mais un présent sans passé et sans avenir, sans espérance ; le présent, justement, des petites choses dans lesquelles on peut se complaire.

Le deuxième péché contre l'espérance signalé par don Giussani est le *stoïcisme*, par lequel on tente de ne plus désirer de grandes choses : « Au fond, c'est la prétention de proportionner le tout à notre énergie, de savoir mesurer et affronter le poids de tout avec sa propre volonté. [...] C'est la présomption qui limite les dimensions de l'homme dans sa tentative de s'affirmer à tout prix. On aurait envie de citer Shakespeare : "Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, — qu'il n'en est dans votre philosophie" ».<sup>47</sup> Cette attitude identifie l'accomplissement du désir avec des images que nous produisons nous-mêmes : je serai heureux si j'ai une femme ou un homme, si je gagne suffisamment, si j'ai des enfants, et des enfants sages, si..., si... En 1961, Giussani voyait combien cette idéologie, fondamentalement nihiliste, se voilait d'*espérance mise dans le changement de la société, selon un projet collectif* ; mais aujourd'hui (en dehors des pays où cette illusion idéologique continue à alimenter des pouvoirs dictatoriaux qui rendent la vie de peuples entiers triste et amère), nous pouvons constater que l'illusion utopique du pouvoir, « la présomption qui limite les dimensions de l'homme dans sa tentative de s'affirmer à tout prix », s'est réduite dans notre société : elle se limite à l'affirmation de ce que l'on a appelé les *droits individuels*, à la négation de toute donnée objective en dehors du choix de l'individu (si j'ai en moi un cri, comme nous l'avons entendu dans le chant *Anyone* : « Y a-t-il quelqu'un ? »),<sup>48</sup> cette question est considérée comme absurde), dans une *fluidité* à tous les niveaux, du changement d'étendard et d'opinion en fonction du moment, jusqu'à la négation de la différence sexuelle comme donnée objective, dans les différentes formes de l'*idéologie gender* – que le pape François a indiquée à plusieurs

<sup>46</sup> I. Scalise, « Un Paese in pausa e con poche speranze: gli italiani si rifugiano nei piccoli sfizi », [Un pays en pause et avec peu d'espoirs : les Italiens se réfugient dans les petites lubies », *la Repubblica*, 6 janvier 2024, p. 7 (nous traduisons).

<sup>47</sup> L. Giussani, *Porta la speranza*, op. cit., p. 157-158.

<sup>48</sup> « ...is there anyone? / I need someone, oh / Anyone, please send me anyone / Lord, is there anyone? / I need someone » [...y a-t-il quelqu'un ? / J'ai besoin de quelqu'un / Quelqu'un, s'il vous plaît, envoyez-moi quelqu'un / Seigneur, y a-t-il quelqu'un ? / J'ai besoin de quelqu'un] (Demi Lovato, *Anyone*, tiré de l'album *Dancing with the Devil... the Art of Starting Over*, 2021, © Island).

reprises<sup>49</sup> comme le point le plus avancé de la « colonisation idéologique » en cours. Le dernier document de la Congrégation pour la doctrine de la foi, *Dignitas infinita*, est vraiment d'une grande aide (lisez-le) pour comprendre où est le cœur de ce problème ; au début, il propose une distinction entre la dignité ontologique qu'a toute personne et d'autres prétendues dignités, qui sont en réalité la négation de la dignité que nous avons tels que nous sommes faits. À plusieurs reprises, le Pape a comparé cette colonisation idéologique avec celle décrite dans le roman *Le maître de la terre*, de Robert Hugh Benson<sup>50</sup>, que nous connaissons bien et qui arrive jusqu'à l'euthanasie et à la terrible intolérance envers quiconque porte un regard profond sur l'humain et sur la réalité.

Mais même le mobile profond des guerres qui, ces derniers temps, nous remplissent de consternation, réside dans cette réduction de l'attente de l'accomplissement à un projet personnel, dont le fruit objectif (nous le constatons chaque jour) sont des ruines, l'anéantissement de l'humain, le désespoir. Nous voyons ici que le *rêve* de l'auto-affirmation humaine, de la réponse autonome à ses propres désirs, devient un véritable cauchemar.

Dans cette réduction du désir à la prétendue liberté de décider par nous-mêmes ce qui peut le combler, *rêve* et non *signe*, beaucoup de jeunes, dont le cœur est encore vivant malgré tout, se retrouvent à manquer d'assurance, incertains de leur propre valeur et de leur place dans le monde, parce qu'ils n'ont jamais été éduqués à aimer leur propre cœur dans sa demande d'infini. L'autre jour, en visitant un centre pour la recherche et les soins neurologiques, psychiatriques et psychologiques des enfants et des adolescents, un lieu d'excellence au niveau international, à un moment donné, en entrant dans une pièce, j'ai eu devant moi une dizaine de jeunes filles atteintes de troubles alimentaires. J'ai été impressionné par leur regard : éteint et profondément triste ; il m'est

---

<sup>49</sup> Une occasion récente est le *Discours aux participants au Congrès International « Homme-femme, image de Dieu. Pour une anthropologie des vocations »* (1<sup>er</sup> mars 2024), dans lequel le pape François affirme notamment : « Il est très important que cette rencontre ait lieu, cette rencontre entre hommes et femmes, parce que de nos jours le danger le plus affreux est l'idéologie du genre, qui efface les différences. J'ai demandé à ce que des études soient réalisées sur cette affreuse idéologie de notre époque, qui efface les différences et qui rend tout identique ; effacer les différences, c'est effacer l'humanité. L'homme et la femme, au contraire, se trouvent dans une tension "féconde". Je me souviens avoir lu un roman datant du début du XX<sup>e</sup> siècle, écrit par le fils de l'archevêque de Cantorbéry : *Le Maître de la terre*. C'est un roman d'anticipation et il est prophétique, parce qu'il montre cette tendance à effacer toutes les différences. Il est intéressant de le lire, si vous avez le temps faites-le, parce que ces problématiques actuelles s'y trouvent ; cet homme a été un prophète ».

<sup>50</sup> R.H. Benson, *Le maître de la terre*, Pierre Téquy, Paris 1993.

resté dans le cœur ! Les docteurs me parlaient ensuite de l'augmentation exponentielle du nombre de jeunes atteints de ces troubles et d'autres troubles de l'esprit. Ces yeux paraissaient vraiment vides d'espoir. Dans une autre structure pour adolescents malades psychiatriques que j'ai visitée, il y avait une jeune fille qui me paraissait normale, mais le médecin m'a ensuite raconté son histoire, faite de situations dans lesquelles elle n'a plus personne qui lui dise : « Tu es aimée, tu es voulue ». On pourrait penser : « Je choisis moi-même qui je veux être » ; en réalité, sans une relation avec un autre qui puisse accomplir le moi, on reste sans espoir et on perd son humanité. En regardant ces jeunes garçons et filles, une question m'a paru évidente : comment pourraient-ils voler, une fois coupées les ailes de l'espoir d'un accomplissement total. Quelle liberté y a-t-il à être condamné à devoir décider seul qui l'on est, pour finalement s'apercevoir que cela ne suffit pas ? Dans le manque d'espérance, dans cette résignation au néant en s'abandonnant au désespoir, grandit la violence envers soi-même et envers les autres. Il me semble que la prétention de baisser le niveau du désir, en le réduisant à quelque chose que je décide moi-même, est une forme évidente de destruction de l'humain.

Mais si nous sommes sérieux avec l'élan de notre nature, avec le désir qui nous constitue, chaque objet désiré nous mène, en tant que signe, vers la source de toute chose, vers Dieu. Permettez-moi de citer un passage de Dante : en voilà un qui aime le désir comme chemin vers Dieu, même s'il perçoit que tout seul, sans Son aide, on se perdrait ! Dans une page magnifique du Purgatoire, il parle ainsi de l'âme, autrement dit de chacun de nous, avec des termes que nous connaissons tous et qui sont vraiment merveilleux : « L'âme sort de la main de celui qui se complaît en elle / avant qu'elle soit [l'âme sort de la main de Dieu, qui semble la laisser voler comme un papillon, Lui qui la regarde avec admiration, avec un amour de Père, qui l'admire presque avant même qu'elle soit, qui pense à elle et la crée dans son amour], comme une enfant / qui joue en pleurant et riant [qui rit et qui pleure comme une enfant innocente], / simplette, ne sachant rien, / sinon qu'issue d'un créateur heureux [puisqu'elle a été mise en mouvement par ce créateur, par l'infini, par Dieu, rempli de joie envers elle], / elle retourne avec joie à ce qui lui plaît [l'âme qui manque encore d'expérience ne sait rien et sait seulement, poussée par Celui qui la crée avec joie, se tourner volontiers vers ce qui la réjouit, c'est-à-dire qu'elle voudrait bien revenir à cette joie qui est la seule qui peut remplir tout l'espace de son être lancé dans la réalité]. / Elle sent d'abord le goût d'un petit bien ; [l'âme simplette entre dans le monde et trouve quelque chose qui l'attire] / elle s'y trompe, et part à sa poursuite, / si un guide

ou un frein ne dévie son amour. [Elle sent aussitôt le goût d'un petit bien et elle s'y tromperait aussitôt, en partant à la poursuite de la première chose qui l'attire s'il n'y avait pas quelqu'un pour la guider, la freiner et orienter son amour vers l'avant, encore plus loin] ». <sup>51</sup>

Dans un autre très beau texte, Dante affirme que l'homme est dans la réalité comme face à une pyramide ; au début, il y a un bien petit ; c'est comme un enfant qui voit des cacahuètes et qui tombe amoureux des cacahuètes ; puis, au bout d'un moment, elles ne lui suffisent plus, et alors il voit un jouet, et cela ne suffit pas, puis il voit un cheval, puis une fille ; puis il voit de l'argent et ensuite – dit Dante avec beaucoup de réalisme – il veut plus d'argent et ensuite encore plus d'argent. Mais toutes ces choses, commente le poète, ne vont pas contre la structure de notre humanité, ce ne sont pas des désirs qui nous détournent de Dieu, à condition que nous nous rendions compte qu'elles ne nous suffisent pas et qu'elles sont des étapes du chemin qui nous mène à reconnaître l'unique bien qui nous suffit. Pour Dante, le désir est bon, il ne faut pas l'effacer, parce que c'est un pas vers le destin.

Mais j'ai été frappé par les paroles de l'évêque norvégien Erik Varden dans une interview parue le mois dernier sur le site de Communion et Libération ; je pense que vous l'avez lue vous aussi. Je la relis : « Le désir est l'expression du fait que nous avons été créés par Dieu. Il est intrinsèque à la nature humaine. Nous sommes habités par un écho, un appel. C'est le Seigneur qui fait chanter en nous la ressemblance avec Lui. Le désir est le moteur de ma vie parce qu'il l'oriente vers une plénitude, qui est la communion avec Dieu vécue également dans les relations avec les autres. Notre péché est un sabotage du désir [vous voyez ? Le péché n'est pas l'infraction d'une règle, mais c'est se détruire soi-même] qui se fragmente vers beaucoup d'objets différents. Mais si nous regardons où nous mène ce désir profond, nous réalisons la relativité de toutes les choses qui ne suffisent pas à le satisfaire. Et en même temps, nous les reconnaissons dans leur valeur plus vraie, car chaque petite chose ne révèle sa signification qu'à la lumière de ce qui accomplit la vie [Dieu] ». <sup>52</sup>

---

<sup>51</sup> Dante, *La Divine Comédie, Purgatoire*, Chant XVI, v. 85-93, Gallimard, Paris 2021, p. 399.

<sup>52</sup> E. Varden, « Étendre le désir », interview par A. Leonardi, <https://francais.clonline.org>.

## La grande grâce

Quelle beauté ! Nous avons rencontré cette expérience de valorisation de toute notre existence en tant que personnes humaines.

Aujourd'hui plus que jamais, dans le monde dans lequel nous vivons, dans la situation concrète de ces jours-ci, pour espérer, il faut vraiment avoir reçu *une grande grâce*. Je reprends donc les passages par lesquels Giussani nous aide à comprendre ce que génère la rencontre avec Jésus sur la structure du désir qui nous constitue, sans l'effacer mais en l'accomplissant. Au début du chapitre sur l'espérance dans *Si può (veramente?!) vivere così?*, pour résumer les points de sa réflexion, il utilise un passage de *À la recherche du visage humain* qui a été reproposé aussi dans l'Affiche de Pâques de 1996 : « L'espérance est une certitude sur le futur qui s'appuie sur une réalité présente. C'est donc la présence du Christ, connue par la mémoire, qui nous rend certains du futur. Un chemin sans trêve est alors possible, une tension sans limites, à partir de la certitude que Lui qui possède l'histoire se manifestera en elle ».<sup>53</sup>

### 1. Une présence

En commentant ce texte dans *Si può (veramente?!) vivere così?*, Giussani affirme : « *Premièrement*. Il y a une présence, la vie de l'homme a une présence, elle a en soi une présence : la présence des personnes et des choses. Ces présences exercent un attrait, qui fait que l'âme de l'homme part avec les désirs qui constituent le ressort de tout son dynamisme. L'homme n'est pas une "chiffre molle". Les attraits de cette présence suscitent les idéaux de la vie : la beauté, la vérité, la créativité, le travail (la créativité est le travail). Tout l'attachement de l'homme à ces idéaux – l'homme s'attache à ces idéaux – et par conséquent l'estime qu'il porte à ses désirs, l'aveuglent [toutefois] sur leur dimension provisoire : l'homme ne voit pas que ce sont tous des signes, des signes le long du chemin ».<sup>54</sup> C'est comme s'il résumait tout le parcours que nous avons fait d'hier soir à maintenant ; et grâce au chemin parcouru, nous le comprenons peut-être un peu plus maintenant.

Nous l'avons vu hier, le point de départ pour parler de l'espérance est la réalité, la présence, la positivité du désir, mais aussi le jeu de dupes dans lequel nous tombons si facilement. Les présences, en faisant vibrer le désir,

<sup>53</sup> L. Giussani, *Si può (veramente?!) vivere così?*, op. cit., p. 265. Cf. Id., *À la recherche du visage humain*, Fayard, Paris 1989, p. 124.

<sup>54</sup> L. Giussani, *Si può (veramente?!) vivere così?*, op. cit., p. 265-266.

suscitent une force d'attraction qui met en mouvement. Mais ce mouvement positif s'avilit aussitôt, en s'attachant aux présences immédiates qui suscitent les désirs, au lieu de les vivre comme un don et un signe qui nous renvoie plus loin. C'est ainsi qu'apparaît cette *indisponibilité à l'attente* qui transforme les désirs en rêves et en *loops* fermés, en boucles closes, qui enferment au lieu de nous mettre en chemin.

## 2. L'Idéal arrive

Giussani fait maintenant un pas de plus : « *Deuxièmement*. Arrive alors une présence [parmi les nombreuses présences], la présence du Verbe de Dieu fait homme dans les entrailles de Marie. Il s'agit de la présence de Celui dont toute personne et toute chose est faite, il s'agit de Celui qui a créé le monde, si bien que toutes les réalités créées sont signes de Lui, elles trouvent leur vérité (autrement, ce sont des mensonges) et leur accomplissement (autrement, elles sont vaines) en Lui. Tous les idéaux suscités le long du chemin sont en fonction de Lui, l'Idéal [avec un I majuscule] ; les désirs de l'homme sont vrais et efficaces uniquement s'ils sont vécus en fonction du désir de Lui. Les expériences de l'amour, de la recherche du vrai, de la fécondité, de la constructivité sont des modules pour pénétrer dans l'expérience de Son mystère : tel est l'idéal de la vie de l'homme depuis qu'Il est venu pour rester jusqu'au jour de Sa gloire. Mais vivre cette attente est l'espérance de tout espoir ».<sup>55</sup>

La présence du Christ, signalée par la mémoire (certains gestes, certains rapports, certains moments comme les Laudes le matin, le sacrement et la messe, sont des instruments de cette mémoire qui nous fait immédiatement reconnaître la Présence pour laquelle notre cœur est vraiment fait), remet donc les choses à leur place : tout est bon, tout est aimable, parce que tout est signe, tout constitue une étape pour pénétrer dans la relation avec Lui.

### *a. Le saut du désir à l'attente se réalise en Jésus Christ*

C'est vraiment Jésus qui, en venant, transforme notre désir, ces idéaux qui surgissent sur le chemin, en rappels de l'attente de Lui, dans la certitude que Celui que nous attendons vient. C'est une sorte de transformation, une sorte de pas en avant dans notre ontologie, une récupération de notre véritable ontologie. Dans une mémorable homélie de la nuit de Pâques, Benoît XVI a parlé d'« un saut qualitatif dans l'histoire de l'évolution [qui se produit avec la ré-

---

<sup>55</sup> *Ibidem*, p. 266.

surrection de Jésus] et de la vie en général, vers une vie future nouvelle, vers un monde nouveau qui, en partant du Christ, pénètre déjà continuellement dans notre monde, le transforme et l'attire à lui ».<sup>56</sup>

Je reviens à nouveau au texte de 1961 duquel nous sommes partis hier. Giussani parle ainsi de cette sorte d'*upgrade*, de mise-à-niveau de l'humain, qui permet de passer du désir, de l'espoir humain (entouré d'incertitude et qui se confond si facilement avec des rêves qui deviennent souvent des cauchemars) à l'espérance chrétienne, qui prend en elle tout l'espoir humain, mais l'ouvre sur un horizon imprévisiblement et infiniment plus grand, sans limites, que nous pouvons attendre avec certitude. Il disait dans ce texte : « Un événement, un fait nouveau change profondément les termes du problème. Dieu s'est introduit personnellement dans cette situation dramatique de l'homme : il s'y est introduit à travers Jésus Christ. Le Christ révèle avant tout l'ampleur insoupçonnée de la destinée humaine [...]. Jésus Christ révèle que le sens de l'existence réside dans la destinée d'un rapport personnel et surnaturel avec Dieu [...]. En second lieu, le Christ nous offre en lui-même la possibilité concrète d'atteindre cette destinée imprévisible et mystérieuse. [...] Je deviens ton chemin, Je suis le gage de la solution, ainsi que le chemin vers celle-ci. *Gratia Dei* : la réalisation de l'homme est un don, un don encore bien plus grand que l'origine imprévue et imprévisible de l'homme lui-même ».<sup>57</sup> Nous sommes faits ainsi : espérance, attente ouverte sur l'infini ; et la présence du Christ qui s'offre lui-même comme chemin nous permet d'atteindre l'accomplissement du désir dont nous sommes faits.

Revenons à ce que don Giussani identifie comme le moment le plus élevé et le plus profond du parcours humain et poétique de Leopardi, dans le commentaire qu'il en fait dans *Si può (veramente?!) vivere così?* : « Le Christ est venu pour élucider ce jeu : "Tout est signe de moi. Tout parle de moi". Tout ce qui est grand dans la vie est prophétie de Lui. [...] Lorsque l'homme pressent cela, comme l'a pressenti Leopardi au sommet de sa trajectoire humaine dans l'hymne *À sa dame*, il plie immédiatement son âme dans l'attente de l'autre chose : même face à ce qu'il peut saisir, il attend autre chose ; il saisit ce qu'il peut saisir, mais il attend autre chose. L'espérance n'est pas dans ce que tu peux saisir, mais en quelque chose d'autre. Quelque chose d'autre... [...]. L'espérance que le Christ éveille et alimente est donc l'espoir humain auquel est en-

<sup>56</sup> Benoît XVI, *Homélie de la veillée pascale*, 15 avril 2006.

<sup>57</sup> L. Giussani, *Porta la speranza*, op. cit., p. 159.

levée, par grâce, l'illusion qui provient de toutes les choses ; non parce qu'elles seraient négatives en soi, mais parce que leur positivité est de renvoyer à autre chose, autrement elles deviennent des idoles. L'espérance chrétienne est l'espoir du désir humain, mais qui porte dans son contenu un monde différent. »<sup>58</sup>

Celui qui vit la rencontre avec le Christ n'a donc pas « dépassé » l'espoir humain, qui reste une « situation courageuse d'attente d'un bien futur, ardu et difficile pour le regard du présent »,<sup>59</sup> écrit Giussani dans ce texte. Celui qui vit la rencontre avec le Christ a découvert que le bien futur, qui reste malgré tout Mystère, parce que nous ne pouvons absolument pas le définir, a un visage présent, qui est le Christ lui-même.

La découverte de la chose usuelle comme signe du Christ la rend éternelle, pour toujours. Lorsque l'on offre une rose par amour, celle-ci se flétrit et meurt dans le temps, mais le sens qu'elle porte comme signe, à savoir l'amour de celui qui l'offre, reste pour toujours et la fait participer d'une certaine manière, même une fois fanée, à la signification permanente dont elle a été porteuse. Pour celui qui aime, cette rose ne cesse pas d'être une rose, mais elle prend un sens incomparablement plus grand ; la jeune fille peut la conserver, la faire sécher et l'encadrer ; elle ne le ferait pas de n'importe quelle fleur, elle le fait parce que *cette* fleur est devenue un signe, elle renvoie à un sens.

Nous vivons de cela. Dans l'histoire religieuse de l'humanité, c'est ce que l'homme appelle une réalité *sacrée*. Si, dans une grotte donnée ou sur une pierre donnée, le Mystère s'est manifesté (pensez à une apparition de la Vierge Marie ou au buisson ardent), cette pierre reste pierre, mais elle ne sera plus jamais une pierre comme les autres, parce que reste pour toujours le fait qu'elle a été le vecteur de l'Éternel, justement, du Mystère, de l'Infini, et sa valeur devient abyssale et permanente, *sacrée*. Les prêtres le savent bien, nous qui trouvons souvent dans nos églises des statuette ou des images pieuses laissées par quelqu'un qui devait s'en débarrasser et n'avait pas le courage de les jeter à la poubelle, puisque ce sont des images sacrées. « Au prêtre de le faire... », comme si l'on disait : le prêtre, en tant que consacré, peut décider. Ce qui « porte » le sens de la réalité sort de la vulgarité des choses normales et puise pour toujours à l'éternel. Ce n'est pas seulement de la superstition, mais cela dit que nous sommes faits pour reconnaître chaque chose comme signe de Celui qui l'a faite.

<sup>58</sup> L. Giussani, *Si può (veramente?!) vivere così?*, op. cit., p. 337-338.

<sup>59</sup> L. Giussani, *Porta la speranza*, op. cit., p. 156.

Imaginons le regard que peut avoir sur les autres, sur la création et sur le monde, celui qui voit et reconnaît *chaque chose, chaque personne*, comme provenant du Mystère qui en est la signification et donc qui la rend *sacrée*. Il n'y a plus de séparation entre le *sacré* et le *profane* : puisque tout est en relation avec Jésus Christ, tout devient en quelque sorte *sacré*. Dans la perspective de l'Éternel qui se communique à nous en Jésus Christ, on comprend alors que même les choses que nous percevons comme des grandes contradictions de l'espérance, à savoir le péché, la douleur et la mort, sont traversées par la conscience qu'elles ne trouvent qu'en Lui un sens que nous ne savons peut-être pas encore, que nous ne connaissons pas. On pourrait alors presque dire qu'elles sont rendues sacrées, au sens qu'elles renvoient à Lui, comme demande de sens et de pardon et, en ce sens, elles sont vaincues en Lui, comme toute la liturgie de ce temps pascal l'annonce avec exultation. Puisque Jésus Christ est ressuscité, tout est introduit dans cette dimension définitive ; même la mort est vaincue, dès maintenant et pour toujours.

### ***b. Sa présence reconnue dans la foi transfigure le présent et le futur***

Ce présent dans lequel Il se trouve, en tant que Présence autour de laquelle tout s'ordonne dans un sens nouveau et sacré, nous rend donc sûrs du lendemain. Voilà la différence entre le regard sur l'avenir de l'homme qui a cette structure de désir mais qui n'a pas rencontré Jésus Christ, et celui qui a reçu la *grande grâce*. Don Giussani affirme : « Que fait donc la vie chrétienne ? Elle nous donne de vivre le présent avec une telle attention à tous les facteurs de ce présent que, lorsque vous regardez la mer qui est devant vous, vous apercevez quelque chose au loin, à l'horizon ; et ce n'est pas un bateau qui s'en va mais un bateau qui approche. Il s'agit du destin qui vient vers vous ; et c'est un grand jour pour vous d'apercevoir ce point qui s'approche et qui est votre destin ! C'est ce qui arriva à Christophe Colomb : ce fut un grand jour lorsqu'il aperçut la terre à l'horizon ». <sup>60</sup> C'est pourquoi l'attente du futur est sans incertitude : même si tu ne le connais pas encore, tu sais que le destin est sûr et bon, parce qu'il est entre les mains de Celui qui t'aime.

### **3. Sa présence centuple nos tentatives**

Revenons à la synthèse de *Si può (veramente?!) vivere così?*, qui poursuit : « *Troisièmement*. Par conséquent, Il doit entrer pour déterminer toutes

<sup>60</sup> L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 147.

les tentatives dans lesquelles l'espoir humain (l'espoir est le moteur !) cherche l'expérience suprême, ultime, qui rend cent fois plus exaltants les avant-goûts que sont les expériences humaines habituelles. Une capacité de familiarité ou d'affection amoureuse avec le Christ, un renforcement de la valeur du travail, une exaltation de l'affection, un protagonisme historique en tant que création du peuple de Dieu : voilà les conséquences ». <sup>61</sup>

C'est ce qui fait que l'on peut être attentif à tous les aspects du présent, et disponible envers ce qui vient du Mystère ; et quelle que soit la forme qu'il prend, on sait qu'au fond, c'est un bien. Il possède l'histoire et nous aussi possédons le présent dans une possession déjà donnée. L'accent porte sur ce participe passé : donné. Le Christ me permet de posséder le présent parce que dans le présent, Il est là ; par conséquent, en recevant le contenu du présent comme un don de sa part, je le possède vraiment (tout devient sacré) et je suis sûr du lendemain, quel qu'il soit.

Jésus promet aux apôtres qu'ils posséderont la réalité présente et future en plénitude comme Lui, et qu'ils feront même des choses plus grandes que Lui, quand ils auront reçu l'Esprit Saint, comme l'affirme le chapitre 14 de l'évangile de Jean : « Amen, amen, je vous le dis : celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais. Il en fera même de plus grandes [vous entendez ? Il en fera de plus grandes !], parce que je pars vers le Père, et tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Quand vous me demanderez quelque chose en mon nom, moi, je le ferai ». <sup>62</sup>

Étant sûrs de Lui, nous devenons les acteurs d'une nouveauté qui pénètre tout, mais notre espérance est toujours et seulement en Lui. Dans *Peut-on vivre ainsi ?*, don Giussani cite l'épisode des apôtres au chapitre 6 de l'évangile de Jean, lorsque, dans la synagogue de Capharnaüm, Jésus dit qu'ils devront manger sa chair et boire son sang, et que tous l'abandonnent en le prenant pour un fou. Il interroge alors ses amis, qui sont restés même s'ils ne comprennent pas : « Vous voulez partir vous aussi ? » ; Pierre se fait leur porte-parole et répond : « Mais si nous te quittons, où allons-nous ? ». <sup>63</sup> Giussani commente : « Sur quoi se fondait l'espérance qu'avaient Pierre, Jean et André en Jésus ? Jésus était pour eux une personne qu'ils tutoyaient, c'était une Présence. [...] Cet homme à qui ils acceptaient d'appartenir était le fondement de leur cer-

<sup>61</sup> L. Giussani, *Si può (veramente?) vivere così?*, op. cit., p. 266.

<sup>62</sup> *Jn* 14, 12-14.

<sup>63</sup> Cf. *Jn* 6.

titude pour le futur ». <sup>64</sup> C'est précisément l'évidence de sa Présence qui rend sûrs du futur.

Je pourrais raconter à ce propos quelque chose de mon expérience, lorsque je suis parti au Pérou il y a vingt-trois ans, ou lorsque j'ai été nommé évêque l'an dernier. Dans les deux cas, il s'agit de choix importants, qui ont impliqué de « brûler mes vaisseaux » (pour utiliser une image appropriée, puisque c'est ce qu'a fait Hernán Cortés en arrivant en Amérique, pour exprimer le vœu de ne plus revenir en arrière), puisqu'il s'agissait de dire oui à un changement de vie total (ce n'était pas un projet de ma part, au contraire, sincèrement, jusqu'à la veille du jour où on m'a demandé si j'étais disponible pour partir, je n'y pensais pas), que j'ai accueilli et accepté non parce que je savais ce qui arriverait, mais parce que je reconnaissais que c'était et que c'est un pas, un don qui vient de Jésus et donc que je pouvais miser, risquer. Tu sais à Qui tu fais confiance et à Qui tu remets ton avenir : tu ne connais pas ce dernier et tu ne peux même pas l'imaginer, mais tu sais que c'est la façon dont Il te fait avancer vers une plénitude, vers le destin.

Quand la proposition d'aller au Pérou est arrivée, j'avais été récemment nommé curé à Coverciano (un célèbre quartier de Florence ; d'ailleurs, quand l'Archevêque m'a dit : « Je t'envoie comme curé à Coverciano », j'ai eu presque honte, parce que la première chose qui m'est venue à l'esprit a été : « La paroisse est à cinq cent mètres du stade ! »), et ma vie me semblait accomplie et satisfaisante. En le regardant rétrospectivement, alors que j'étais déjà à Lima, quel saut qualitatif dans la conscience du Christ, et donc dans la conscience de moi-même ! Et quelle grâce de compréhension centuplée du charisme, auquel j'appartenais déjà (j'ai rencontré le mouvement à seize ans), mais dont je ne voyais que la *pointe de l'iceberg* ! Quelle puissance de nouveauté et d'intensité de vie devait me donner la grande histoire du mouvement en Amérique Latine qui, la veille, n'avait presque aucun rapport avec moi, hormis le fait que je chantais « Soir rouge, Belo Horizonte, mes yeux ne t'ont jamais vu... ». <sup>65</sup> J'avais toujours pensé que je ne pourrais pas vivre dans un lieu duquel je ne verrais pas la Coupole de la Cathédrale de Florence, tant j'étais et je suis attaché à ma ville. Et pourtant, depuis ce moment, c'est l'aventure qui continue à remettre en question et en mouvement ma foi.

<sup>64</sup> L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 148.

<sup>65</sup> « Rossa sera, Belo Horizonte, i miei occhi mai t'han guardato... » ; Cf. R. Ronza, « Rossa sera », dans *Canti*, op. cit., p. 266 (nous traduisons). Il s'agit d'une chanson inspirée par le départ en mission au Brésil de jeunes Italiens de Communion et Libération, *ndt*.

Il s'est produit la même chose l'an dernier, alors que je me sentais déjà remis en question et, d'une certaine manière, satisfait en même temps par ma nouvelle condition : j'étais curé à Florence, j'avais laissé depuis peu les différents engagements diocésains qui m'avaient été confiés les années précédentes (et qui m'avaient un peu pesé, je l'avoue), parce que mon Archevêque, le cardinal Betori, m'avait laissé libre pour la nouvelle mission qui m'avait été confiée depuis août 2022 : celle de responsable de la région Amérique Latine de notre Fraternité. C'était un autre défi énorme. Je me souviens que j'avais fixé un rendez-vous avec Davide parce que, après un voyage en Argentine, où était apparue la possibilité d'un service ecclésial très concret, j'avais pensé qu'il serait peut-être utile d'aller vivre sur place. Du reste, dans le dernier entretien que j'avais eu avec mon Archevêque, il m'avait dit : « Si tu peux, reste curé ici... ». Bien entendu, ce « si tu peux, reste », je l'avais compris comme un « si tu veux, tu peux partir ».

Mais le jour est venu, le lundi précédent Noël 2022 : en voyant apparaître sur mon téléphone un numéro de Rome, j'ai pensé à des appels publicitaires, et j'ai raccroché deux fois. À la troisième fois, j'ai répondu, et c'était le Nonce apostolique ! Il cherchait à me joindre pour me communiquer ma nomination en tant qu'Évêque de San Miniato. Un nouveau saut que j'ai accepté, en sachant très bien qu'il s'agissait d'une responsabilité qui me faisait peur à cause de mon mal et de ma petitesse objective. Mais comment aurais-je pu dire non ? Même si je suis un *bischero qualunque* (pour ceux qui ne parlent pas le florentin, cela signifie « crétin comme un autre »), j'ai fait confiance. De l'autre côté de la ligne, le Nonce m'a demandé : « Qu'est-ce que tu réponds au Pape ? ». Est-ce que je pouvais dire non au Pape ? Je Lui ai encore fait confiance. Mais l'*upgrade*, la mise-à-niveau, dans ce cas, n'a pas consisté simplement dans le don du sacrement, qui est entièrement Sa grâce, mais elle s'élargit à la stimulation, quotidienne depuis ce jour-là, à avoir conscience du Christ, à l'identification avec Lui, à laquelle je suis appelé sans équivoque possible. Par ailleurs, mon rapport avec l'Amérique Latine s'est poursuivi (autre chose inimaginable pour moi) après ma nomination en tant qu'évêque. J'avais donné immédiatement pour acquis que mon engagement en Amérique Latine se terminerait là. Mais dans le dialogue, déjà programmé, avec Davide, qui a évidemment changé de contenu, il m'a dit : « Pourquoi ne pourrais-tu pas continuer ? » ; j'ai mis les mains en avant et j'ai répondu : « Il faut que je demande au Nonce apostolique, à mon Évêque et au Président de la Conférence Épiscopale Italienne, le cardinal Zuppi ». De façon inattendue, tous les trois m'ont dit de continuer,

alors que je n'avais même pas encore été consacré Évêque. Alors j'ai accepté, parce que j'ai expérimenté que la disponibilité est pour le centuple, qui s'est ensuite traduit (puisque je ne pouvais plus aller aussi souvent en Amérique Latine) dans une responsabilité communionnelle avec Fernando de l'Argentine, Stefania de l'Équateur, Oliverio du Mexique, et d'autres. C'est une nouvelle manière de guider l'expérience du mouvement qui a commencé, grâce à une majeure responsabilité de leur part. Une responsabilité communionnelle qui, par exemple, s'est exprimée lors de l'Assemblée qui s'est tenue en mars au Brésil avec tous les responsables de l'Amérique Latine et qui a été quelque chose d'extraordinaire. Ce magnifique passage ne s'est pas fait par un projet idéologique, mais en obéissant aux conditions données. Pour résumer, c'est l'expérience de toute une vie (une grande grâce) qui confirme que, en disant oui à Jésus qui possède l'histoire, la promesse s'accomplit et le destin se rapproche de plus en plus, il vient à notre rencontre.

#### 4. « Lui seul est »

Don Giussani poursuit : « *Quatrièmement*. L'erreur reste comme douleur, ce n'est pas une objection [et il cite la célèbre phrase de *Miguel Mañara*] : "Ces choses n'ont pas été : Lui seul est". Réellement, la pensée, le cœur... toute notre capacité de relation, presque insensiblement, se focalise sur le Christ ». Ce n'est pas – comment dire ? – une excuse facile. « Lui seul est »<sup>66</sup> signifie que même le péché n'est plus une objection. Giussani affirme en effet : « "Lui seul est". Non seulement cela n'exclut pas mon père et ma mère, mais cela incorpore, dans l'exaltation du Christ, mon père et ma mère ; mon père et ma mère entrent avec Lui, dans sa personne ; la personne la plus aimée entre dans sa personne, au cœur, au centre de sa personne »,<sup>67</sup> c'est-à-dire qu'elle devient signe, chemin. On peut tout retrouver dans la dimension unique de Sa présence totalisante.

Don Giussani ne nous cache pas que cette espérance vécue est un chemin pour posséder un bien ardu. Et l'affirmation « Lui seul est » de *Miguel Mañara* n'implique pas de passer par-dessus notre mal sans jugement, ce mal qui s'oppose au Christ (au contraire, vous vous rappelez Miguel Mañara, tellement enfermé dans le remords du mal qu'il a commis, dans la conscience de sa méchanceté intrinsèque, qu'il ne parvient pas à se sentir pardonné ? Il

<sup>66</sup> O.V. Milosz, *Miguel Mañara*, Éditions Silvaire, Paris 1957, p. 90.

<sup>67</sup> L. Giussani, *Si può (veramente?!) vivere così?*, op. cit., p. 266-267.

reçoit ces paroles parce qu'il ne parvient pas à sortir de l'angoisse à cause du mal qu'il a fait), mais la promesse que la douleur et le repentir du péché sont une introduction dans la gratitude, qui nous conduit ensuite à découvrir que Jésus Christ est tout, et que nous pouvons tout retrouver dans l'unicité de Sa présence totalisante.

Le péché reste, et fait souffrir, mais il devient lui aussi un cri vers Sa miséricorde infinie.

Don Giussani nous rappelle que cela implique d'être patients. « C'est par votre patience que vous garderez votre vie », déclare Jésus dans l'Évangile de Luc.<sup>68</sup> Et il décrit la patience en ces termes : « La patience est la capacité de tout porter avec le courage raisonnable de ne rien nier, de ne rien oublier et – attention ! – de ne rien rejeter ». <sup>69</sup> Et c'est la patience de rester sur le chemin que nous donne le Christ, dans la compagnie qui nous le rend présent : « Demeurez en moi ». <sup>70</sup> La patience consiste à rester attachés à Lui, à revenir à Lui après l'erreur, à Lui demander pardon et à se remettre en chemin en Le suivant. Qu'il est important, alors, de rester attachés aux signes de Sa présence qui nous change, à cette compagnie, aux Sacrements, à la confession fréquente, dans laquelle nous recevons Son pardon, à la messe et à l'eucharistie, dans laquelle Il se donne à nous.

« Demeurez en moi ». La difficulté reste, tout comme le péché et la trahison, mais ils perdent leur capacité de nous avilir, de nous mettre à terre, de nous éloigner du Christ. On tombe encore, on s'éloigne encore, on se berce encore de l'illusion que ce que l'on imagine par soi-même, ce qui apparaît, ce que l'on pense par soi-même, accomplit le désir du cœur. Le péché reste péché, mais pour regarder à nouveau vers Lui, pour crier vers Lui, pour revenir vers Lui. L'espérance a un secret, et c'est le secret du Père, de sa miséricorde, son pardon qui nous fait renaître. Écoutez ce magnifique passage de Péguy : « On se demande, on dit : Mais comment que ça se fait / Que cette fontaine Espérance éternellement coule / Qu'elle jaillit éternellement, qu'elle source éternellement, [...] / Il doit y avoir un secret là-dedans. / Quelque mystère. [...] / – Bonnes gens, dit Dieu, ça n'est pas malin. / Son mystère n'est pas malin. / Et son secret n'est pas difficile. [...] / Mais c'est justement avec les eaux mauvaises qu'elle fait ses sources d'eau pure. / Et c'est pour cela qu'elle n'en manque jamais. // Mais aussi c'est pour cela qu'elle est l'Espérance. [...] // De

<sup>68</sup> Cf. *Lc* 21, 19.

<sup>69</sup> L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 161-162.

<sup>70</sup> *Jn* 15, 4.

l'eau neuve avec de l'eau usée. // Des sources avec de la vieille eau. / Des âmes fraîches avec des vieilles âmes. [...] // Comment elle y réussit, comment elle s'y prend, / Ça, mes enfants, c'est mon secret. / Parce que je suis son Père ». <sup>71</sup>

Don Giussani commente ainsi ce texte : « Retrouver l'espérance après avoir commis une erreur est un geste si grand que le poète Péguy le nomme "le mystère secret de l'espérance", parce que le pardon du mal est réellement un mystère. "Le mystère secret de l'espérance qui tire la bonne eau de l'eau impure et redonne la fraîcheur aux vieilles âmes" : c'est une renaissance. Le baptême est le début de cette renaissance, un début qui agit durant cent ans pour autant que l'homme les atteigne, qui agira cent trois ans si l'on vit cent trois ans, qui agira 1 299 fois si l'on a commis 1 299 péchés et 10 003 fois si l'on en a commis 10 003 ». <sup>72</sup> Sa miséricorde, la grande grâce.

## 5. La maison de l'espérance

Mais cette miséricorde, cette eau purifiée, cette renaissance de l'espérance possède un lieu, une maison, une compagnie vivante, dans laquelle elle fleurit, comme le chante Claudio Chieffo dans sa *Chanson du grenadier*. <sup>73</sup>

Don Giussani la décrit en ces termes : « *Cinquèmement*. Le lieu de cet événement est une compagnie ecclésiale ; "ecclésiale" signifie des gens qui se mettent ensemble pour cela : pour Jésus Christ. Notre compagnie n'est qu'amitié. Notre compagnie n'est qu'amitié et, avec le souhait que nous devenions toujours plus amis, allons manger ! ». <sup>74</sup> C'est ainsi qu'il concluait la synthèse de *Si può (veramente?!) vivere così?*, mais nous avons encore quelque chose à dire avant d'aller manger.

L'Église est ce lieu, cette maison où se ravive sans cesse l'espérance, ce lieu fait par Jésus pour nous relever constamment dans le chemin ardu vers le destin, ce lieu dans lequel nous sommes regardés avec le regard de Dieu qui « se complaît » en nous, nous regarde avec admiration avant même que nous existions. C'est le lieu dans lequel il nous aime dans notre faiblesse et dans lequel nous sommes remis debout par la grâce des sacrements et de la compa-

<sup>71</sup> C. Péguy, *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, op. cit., p. 639-640.

<sup>72</sup> L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 164.

<sup>73</sup> C. Chieffo, « Canzone del melograno », in P. Scaglione, *La mia voce e le Tue parole*, Ares, Milan 2006, p. 268 (nous traduisons).

<sup>74</sup> L. Giussani, *Si può (veramente?!) vivere così?*, op. cit., p. 267.

gnie quotidienne de la « nuée de témoins »<sup>75</sup> de laquelle il nous entoure. Dans l'Église, dans notre compagnie faite, par Sa grâce, de notre humanité pauvre et pécheresse, il y a la Présence de Dieu qui nous sauve de notre mal et de la mort.

C'est pour cette raison qu'il faut considérer comme *sacrée* notre amitié, dont le Christ veut se servir pour montrer Son visage à tout le monde. C'est ainsi que la regarde le Pape, qui nous a écrit dans sa lettre du 30 janvier dernier : « Je remercie le Seigneur pour la vitalité que le mouvement ne cesse de démontrer dans son action d'évangélisation et de charité envers les hommes et les femmes de notre temps ». Il nous a dit également que cette vitalité a besoin de notre unité, qu'il a appelée « dépositaire dans le temps de la fécondité du charisme ».<sup>76</sup> L'unité est un don, car c'est un Autre qui nous a rendus une seule chose. C'est Lui qui nous a faits « uns ». Dans *Pourquoi l'Église*,<sup>77</sup> don Giussani reprend trois textes de saint Paul que je me permets de citer : « Car tous, dans le Christ Jésus, vous êtes fils de Dieu par la foi. En effet, vous tous que le baptême a unis au Christ, vous avez revêtu le Christ ; il n'y a plus ni juif ni grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme, car tous, vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus. Et si vous appartenez au Christ, vous êtes de la descendance d'Abraham : vous êtes héritiers selon la promesse ».<sup>78</sup> Combien de fois don Giussani s'est-il appuyé précisément sur cet aspect : « Vous ne faites plus qu'un », c'est-à-dire une seule chose, une seule personne « dans le Christ Jésus ». « Ainsi, il n'y a plus le païen et le Juif, le circoncis et l'incirconcis, il n'y a plus le barbare ou le primitif, l'esclave et l'homme libre ; mais il y a le Christ : il est tout, et en tous ».<sup>79</sup> « C'est dans un unique Esprit, en effet, que nous tous, Juifs ou païens, esclaves ou hommes libres, nous avons été baptisés pour former un seul corps. Tous, nous avons été désaltérés par un unique Esprit ».<sup>80</sup>

Notre unité, dans la grande unité de l'Église, est le chemin, elle est comme le lit du fleuve qui conduit au destin, à l'embouchure, au Christ, à Celui qui accomplit l'attente et l'espoir. Le flot de vie nouvelle qui, à travers don Giussani, est arrivé jusqu'à nous et nous génère continuellement, par pure grâce du Seigneur, est ce lieu concret, cette *maison de l'espérance*. Dans l'Église,

---

<sup>75</sup> Cf. M-G. Lepori, *Les yeux fixés sur Jésus, origine et plénitude de la foi*, <https://francais.clonline.org/cm-files/2023/06/16/livret-ex-frat2023-fr.pdf>, p. 27-28.

<sup>76</sup> François, *Lettre à Davide Proserpi*, 30 janvier 2024 <https://francais.clonline.org>.

<sup>77</sup> L. Giussani, *Pourquoi l'Église ?*, op. cit. p. 113.

<sup>78</sup> *Gal 3*, 26-29.

<sup>79</sup> *Col 3*, 11.

<sup>80</sup> *1Cor 12*, 13.

dans le mouvement, il y a des maisons, les demeures : les maisons des *Memores Domini*, les maisons de nos familles, les maisons que sont vos groupes de Fraternité, appelées à être le reflet de la seule Église, au sens sacramental : de même que chaque ostie consacrée porte le même Jésus, de même, nous sommes ensemble pour reconnaître Sa présence parmi nous et nous aider les uns les autres à la suivre, à rester attachés à la source, à suivre le cours de cette unité donnée, mais aussi recherchée et demandée.

Dans *Pourquoi l'Église*, don Giussani parle en ces termes de l'articulation entre l'Église universelle et la communauté concrète dans laquelle on rencontre et vit la foi : « Pour apprendre ce qu'est l'Église totale, il faut donc aller jusqu'au bout de l'expérience ecclésiale qu'on a rencontrée, dans la mesure où cette expérience a les caractéristiques de la vraie ecclésialité. C'est pourquoi les aspects qui définissent la validité des rencontres sont l'obéissance à l'Église totale, la dépendance par rapport à elle, le fait de s'articuler avec elle, le fait de se reconnaître dans les autres facteurs présents dans le milieu chrétien. Autrement, ce qui nous fait attribuer de la valeur à ces rencontres n'est pas le mystère de Jésus Christ qui se communique à l'histoire et au monde, mais quelque chose qui en a réduit la portée. D'autre part, l'Église locale ne peut surgir de manière réaliste que d'une émergence provisoire, dans un lieu déterminé, dans un milieu donné. Comment Jésus Christ peut-il être communiqué dans un milieu si ce n'est à travers un groupe de chrétiens conscients de leur authentique appartenance à la même Église ? Sans eux, c'est comme si l'Église totale n'existait pas dans ce milieu : l'Église locale n'a de valeur qu'en tant qu'émergence de l'Église totale qui, sans celle-là, n'aurait pas de valeur, ne connaîtrait pas de valeur dans l'histoire ».<sup>81</sup>

Dans cette articulation, c'est l'amour pour l'unité qui domine comme attitude concrète chez tous ceux qui en font partie, et il se nourrit en suivant : l'obéissance aux pasteurs, dit le Pape, et la collaboration « de manière disponible et loyale avec celui qui est appelé à guider le mouvement. Seule cette obéissance, continuellement redécouverte et alimentée, pourra garantir une expérience de vie chrétienne toujours plus riche parmi vous et le renouvellement de votre présence dans le monde, pour le bien de toute l'Église ».<sup>82</sup>

Don Giussani raconte que le mouvement a commencé au moment où a surgi l'unité entre ces jeunes rencontrés à Milan, Via Lamarmora à la sortie de

<sup>81</sup> L. Giussani, *Pourquoi l'Église ?*, op. cit. p. 113-114.

<sup>82</sup> François, « Lettre à Davide Proserpi », op. cit.

l'école, et qu'il s'est mis à suivre : non pas eux, mais l'unité avec eux, Celui qui se manifestait en elle. « Le mouvement avait été et était le point d'origine de tout, parce qu'il exigeait mon appartenance. Autrement dit, en commençant le mouvement, le premier qui se mettait en jeu, c'était moi. Aussi, quand j'ai affronté les trois premiers jeunes dans la rue après la première heure de cours, après le premier jour d'enseignement au Lycée Berchet, je suis rentré chez moi tout préoccupé de moi-même : avec quelle responsabilité, avec quelle conscience de moi, avec quelle implication de moi-même, je devais répondre et correspondre à ce que je commençais à percevoir en parlant avec eux ! Je comprenais que je ne pouvais pas les revoir le lendemain sans prendre position face à cette dilatation de la question : j'appartenais à ces trois jeunes ; je n'appartenais pas à eux, mais à l'unité avec eux. Quelque chose s'était produit. »<sup>83</sup>

Suivre, mendier le Christ – ce sont les mendiants qui suivent, comme nous le disions hier soir, ceux qui n'ont rien à prétendre, rien à défendre –, c'est un chemin. Cela nous remplit de cette *audace candide* qui fait de nous des témoins ; cela nous rend forts dans le témoignage, et en même temps sans prétention, capables d'accueillir le moindre accent de vérité en chaque personne que nous rencontrons, pour que Lui, Jésus, soit connu et aimé, et qu'il puisse nous sauver, nous et le monde. Nous sommes appelés, dirait encore Péguy, à « nourrir [...] / De notre chair et de notre sang, / De notre cœur, / Les Paroles charnelles, / Les Paroles éternelles, temporellement, charnellement prononcées. [...] / Garder vivantes dans le temps / Ces paroles prononcées vivantes dans le temps ». <sup>84</sup>

### « Tu es source vivace d'espérance » : Marie et l'Église

Je voudrais conclure en insistant sur l'analogie, soulignée par toute la Tradition, entre l'Église (et notre compagnie) et la Sainte Vierge. Je le fais tout d'abord avec ce qu'affirme Péguy de la Vierge Marie. Dans un entretien mené par notre ami Rafael Gerez, à l'*Encuentro Madrid* de 2021, Fabrice Hadjadj nous en donne la clé d'interprétation : « Du point de vue théologique, l'espérance est certainement la vertu qui naît quand s'articulent foi et charité, quand

<sup>83</sup> L. Giussani, « Appartenenza alla dimora come movimento verso l'unità della vita » [Appartenance à la demeure comme mouvement vers l'unité de la vie, *ndt*], dans *Litterae Communio-Track*, 1/1997, p. III (nous traduisons). Il s'agit d'un texte très intéressant, dans lequel don Giussani raconte l'apparition du mouvement en lui.

<sup>84</sup> C. Péguy, *Le porche du Mystère de la deuxième vertu*, op. cit., p. 589.

le ciel et la terre, le pécheur et le saint, la chair et la pureté s'articulent entre eux. C'est pourquoi, derrière toute sa réflexion sur l'espérance, Péguy tisse une magnifique méditation sur la Vierge Marie, charnelle et pure. C'est ici que réside la difficulté, en effet. Il est très facile d'être simplement au ciel ou seulement sur la terre. Mais il est difficile d'être dans les deux pôles, et de se tourner vers le ciel sans fuir la terre, sans quoi nous aurions à faire à une religion qui devient l'opium du peuple. Mais sans non plus être seulement sur la terre, de sorte que, par exemple, au nom de la réalisation d'une justice simplement humaine, on en vient à tout détruire, à tout arracher, le bon grain et l'ivraie ; il est nécessaire de laisser de la place au jugement final ».<sup>85</sup>

Mais voici ce qu'écrit Péguy : « À toutes les créatures il manque quelque chose. [...] / À celles qui sont charnelles il manque précisément d'être pures. / Mais à celles qui sont pures il manque précisément d'être charnelles. // Et à elle au contraire il ne manque rien. / Sinon vraiment d'être Dieu même. / [...] (Mais ceci c'est l'ordre). // Car étant charnelle elle est pure. / Mais, étant pure, aussi elle est charnelle ».<sup>86</sup>

Péguy voit dans cette unité paradoxale la mission de Marie comme « certitude de notre espérance ». Mais si l'analogie Marie-Église est valable, la coexistence paradoxale de la pureté et de la charnalité se réalise aussi dans l'Église et dans notre compagnie. Comme dans la terre cuite de Luca della Robbia de la *Visitation de Marie à Élisabeth*, façonnée en 1445, la première statue en ronde-bosse de terre-cuite émaillée que l'on connaisse : la vieille femme se jette aux genoux de Marie qui apparaît si jeune, presque une enfant, parce qu'elle est pleine de grâce, la grâce qui la remplit déjà ; la présence du Christ se manifeste dans cette jeunesse enfantine et mûre, pleine de conscience du Mystère et toute belle : c'est elle, la petite fille espérance. Pleine de grâce : c'est véritablement une image de ce qu'est l'Église, de ce que nous sommes, de notre mouvement. Giussani priait ainsi, dans son bref et mémorable message (l'un des derniers) à l'occasion du Pèlerinage à Lorette pour les 50 ans du mouvement : « "Oh Vierge Sainte, tu es la certitude de notre espérance !" ». C'est la phrase la plus importante pour toute l'histoire de l'Église ; elle résume tout le christianisme : "Tu es la certitude de notre espérance" indique le fleurissement des choses. Sans la Sainte Vierge, nous ne pourrions pas être sûrs du futur, parce que la certitude pour le futur nous vient du Christ : le Mystère de Dieu

<sup>85</sup> Fabrice Hadjadj. *Una vida en clave de esperanza. Diálogo con Rafael Gerez Kraemer*, par Carmen Giussani, Bookman, Madrid 2021, p. 65 (nous traduisons de l'italien).

<sup>86</sup> C. Péguy, *Le porche du Mystère de la deuxième vertu*, op. cit., p. 575-576.

qui se fait homme. [...] Ainsi, pour nous, la prière au Christ s'identifie toujours plus avec la prière à la Sainte Vierge ». <sup>87</sup>

Je termine par le message que don Giussani avait adressé aux participants au Meeting de Rimini en 2002 – pendant les dernières années de sa vie, où il parlait de Marie en toute occasion <sup>88</sup> : « Tu es source vivace d'espérance : l'espérance est la seule station dans laquelle le grand train de l'éternel s'arrête un instant. Tu es source vivace d'espérance. En effet, sans espérance, il n'y a pas de vie possible. [...] Que cette source vivace d'espérance soit chaque matin – chaque matin – le sens immédiat de la vie le plus mordant et le plus tenace qui puisse être. Nous sommes amis pour cela. Restons amis ; comment cela, “restons amis” ? [...] Tu es source vivace d'espérance. Je vous souhaite que nous puissions être des compagnons de route, que nous nous sentions amis jusqu'au fond du cœur, même si nous ne nous connaissons pas directement. Nous nous connaissons indirectement, mais encore plus que si c'était directement. Source vivace, Vierge Marie, terme arrêté d'un éternel conseil [Cf. Dante, *Paradis XXXIII*, dans Id., *La Divine Comédie*, Gallimard, Paris 2021, p. 799]. Quelle merveille ! C'est vraiment impressionnant de le dire au bout de soixante-dix ans. C'est évident qu'il n'existe rien de sûr dans le monde, en dehors de cela. Ciao, et pardonnez mon impertinence ». <sup>89</sup> La mienne aussi !

### *Regina coeli*

---

<sup>87</sup> L. Giussani, « Pellegrinaggio a Loreto, 16 ottobre 2004. Nel cinquantésimo anniversario della nascita di Comunione e Liberazione » [Pèlerinage à Lorette, 16 octobre 2004. Pour le cinquantième anniversaire de la naissance de Communion et Libération, *ndt*], *Tracce*, n°10/2004 (nous traduisons).

<sup>88</sup> Rappelons que dans la dernière édition de 2003 de *Pourquoi l'Église ?*, il a voulu ajouter un chapitre de conclusion sur Marie, origine et modèle de l'Église et de notre compagnie, où l'on peut lire entre autres : « La Vierge nous introduit au Mystère, c'est-à-dire au sens de nos journées, à la signification du temps qui coule ; son regard nous guide sur le chemin, son exemple nous éduque, sa personne constitue le dessin de nos désirs. Mère généreuse, elle génère pour nous la grande Présence de Jésus Christ. Nous sommes consolés, pardonnés, réconfortés, alimentés, enrichis, réjouis par cette Présence qui renaît de la chair de la Vierge. C'est pour cela que nous lui demandons tous les jours de nous faire participer de sa liberté, de sa disponibilité, de sa vie ». (L. Giussani, *Pourquoi l'Église ?*, op. cit., p. 297).

<sup>89</sup> L. Giussani, « Fontana vivace », *Tracce*, n. 8/2002, p. 2-3.

# *Samedi 13 avril, l'après-midi*

Wolfgang Amadeus Mozart

Concert pour piano en do mineur n°24, K 491 Piano, Clara Haskil

Orchestre des Concerts Lamoureux – Igor Markevitch « Spirto Gentil » n°32,

(Philips) Universal

## ■ DEUXIÈME MÉDITATION

Giovanni Paccosi

### *La joie du pauvre*

Cet après-midi encore, nous reprenons le texte de don Giussani *Porta la speranza*, que nous avons cité à plusieurs reprises ce matin. Le paragraphe final s'intitule « Le sublime dans la vie de chaque jour ».

« Il y a deux facteurs d'expérience précis qu'expérimente quiconque participe à la communauté de l'Église en vivant la liturgie [c'est-à-dire quiconque participe au lieu dans lequel le Christ se rend présent, rendant possible notre espérance] : la *certitude* et la *capacité d'action*. Une certitude profondément humble parce qu'elle ne se fonde pas en moi, mais en Celui par qui tout est faisable. "*In spem contra spem. Spes autem non confundit*" [Espérant contre toute espérance. Et l'espérance ne déçoit pas]. Une capacité d'action qui ne se réduit pas à certains moments et ne s'identifie pas seulement avec certaines actions, mais qui pénètre chaque instant et sauve, dans l'utilité d'un devoir noble, la moindre unité de geste, aussi brève soit-elle. Une capacité d'action qui réalise le sublime dans la banalité apparente de la vie la plus médiocre. » Et vient maintenant une phrase magnifique : « Le sublime ne peut-il pas être quotidien, comme le vin et l'eau ? ».<sup>90</sup>

Voilà une perspective enthousiasmante ! Cela nous fait revenir à tout ce que nous avons médité ce matin, à la certitude qui se projette sur l'avenir à cause de cette familiarité avec le *sublime*, avec le Mystère devenu présence qui pénètre les choses ordinaires et les rend signes du sublime lui-même, en leur conférant une valeur *sacrée*. Don Giussani conclut ce texte en rappelant

---

<sup>90</sup> L. Giussani, *Porta la speranza*, op. cit., p. 161-162.

la nécessité de l'éducation à l'espérance : « Sur cette terre, on n'appartient pas au Christ, sinon en espérance. C'est donc dans l'éducation à l'espérance que l'on pénètre l'expérience de la rédemption ».<sup>91</sup> Mais comment s'éduque-t-on à l'espérance ?

Avant de nous aventurer dans la réponse, j'ouvre une petite parenthèse. Comme j'avais annoncé le thème de cet après-midi, quelqu'un m'a rappelé que, dans *L'attrattiva Gesù*, don Giussani nous invite à avoir deux éléments à l'esprit.<sup>92</sup> D'un côté l'émerveillement face à l'attrait de la réalité et des choses, qui met en mouvement notre désir. De l'autre, le sacrifice nécessaire pour éduquer notre espérance. Un sacrifice au sens où nous le disions ce matin, pour rendre *sacrée* toute chose, reconnue comme signe de ce qui attire plus que la chose elle-même. Comme je le disais ce matin, imaginez le regard que peut avoir celui qui voit chaque chose, chaque rapport, chaque personne comme sacrée, parce qu'il la reconnaît comme le lieu où se manifeste le Mystère.

Alors, comment éduque-t-on à l'espérance ? Reprenons *Peut-on vivre ainsi ?* pour découvrir en quoi l'expérience de la rédemption peut devenir conscience de l'instant, familière comme le pain et le vin.

Le sentiment qui naît de l'homme qui vit dans l'espérance est la *confiance* ; mais, affirme don Giussani, il y a un passage, un obstacle à dépasser, pour vivre cette familiarité présente, pleine de confiance en l'avenir : « Lors du passage de l'espérance à la confiance, l'obstacle qui peut surgir consiste à fonder la certitude du futur sur certains biens que l'on possède déjà : par exemple l'argent, les cheveux, les lunettes en or, les amitiés, la protection des plus grands, le fait de savoir chanter, les muscles... et ainsi de suite avec toutes les versions et les formes possibles. [...] Qu'est-ce qui peut faire obstacle à la confiance ? [...] Quelque chose que nous possédons, dans lequel nous mettons notre confiance, quelque chose que nous possédons déjà. Par conséquent, il s'agit de ne pas posséder, ou du moins il s'agirait de ne pas posséder de cette façon, et la vertu qui concerne le fait de ne pas posséder est la vertu de la pauvreté ».<sup>93</sup>

Comment don Giussani, pour affronter un thème aussi essentiel et controversé que la *pauvreté*, peut-il citer comme obstacles à la confiance vécue des faits aussi minimes, presque dérisoires ? L'attachement aux cheveux, aux lunettes en or, au fait de savoir chanter, aux muscles, peut-il faire obstacle à

<sup>91</sup> *Ibidem*, p. 162.

<sup>92</sup> Cf. L. Giussani, *L'attrattiva Gesù* [L'attraction Jésus, *ndt*], BUR, Milan 1999, p. 34-37.

<sup>93</sup> L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 201.

l'*espérance* et au sentiment vital qui en découle, la *confiance* ? Pourtant, ce sont bien les exemples qu'il cite. Ce sont ces biens, en apparence dérisoires, qui font notre quotidien. Cela fait presque peur de penser à la quantité de biens auxquels nous pouvons nous attacher, ou de voir que nous pouvons mettre notre certitude dans la possession de certains biens présents pour envisager l'avenir, et non dans la certitude de Sa présence. Mettre notre certitude dans une possession présente *déterminée* est une objection contre l'espérance : « "Déterminée" signifie fixée par nous-même, prévue par nous-même, choisie parmi les choses qui nous paraissent les plus commodes, parmi ce qui nous semble le plus convaincant, parmi ce qui nous procure le plus de richesse et par conséquent de sécurité économique ». <sup>94</sup> L'espérance comme certitude sur le futur vient de la possession du Christ maintenant. La foi me fait reconnaître le Christ présent maintenant, ce qui me rend sûr du futur. Au contraire, mettre sa certitude dans une possession donnée, dans la possession d'un certain bien, voilà l'obstacle. On possède ceci ou cela, et alors on est sûr. Et pour l'avenir, de même, nous voulons ceci ou cela, et l'espoir se réduit à cela. Ici, nous sommes face à quelque chose qui n'a pas de « en même temps » (comme si on disait « Je peux espérer en Jésus Christ *et* espérer aussi dans le bien-être économique ». « Je peux espérer en Jésus Christ *et* espérer aussi dans le succès »), mais « l'un ou l'autre ». Nous avons bien à l'esprit le passage où Jésus parle du choix entre servir Dieu ou servir Mammon. <sup>95</sup> Notamment parce que, ajoute don Giussani, rien ne dure de ce qui n'est pas la foi, et dans lequel on peut mettre sa certitude : le temps l'emporte avec lui.

Je voudrais ajouter une remarque, qui se réfère à la manière dont on peut réduire de façon arbitraire même notre appartenance à l'Église et au charisme. On peut en effet mettre sa certitude pour l'avenir dans une image de notre compagnie que l'on définit soi-même, une interprétation personnelle de ce que l'on a rencontré, et non dans la présence objective du Christ, dans l'histoire concrète du charisme tel qu'il nous rejoint maintenant, du chemin réel que l'Église nous confirme être la présence sûre du Christ. On peut ainsi juger cette histoire elle-même en fonction « des cheveux, des lunettes en or, du fait de savoir chanter », ou en fonction du fait de sentir certaines choses ou de ne pas les sentir, d'éprouver une sympathie instinctive ou pas. Au lieu de la possession de quelque chose qui est donné continuellement, que l'on reçoit, qui ne dépend

---

<sup>94</sup> *Ibidem*, p. 202.

<sup>95</sup> Cf. *Lc* 16, 13.

pas de soi, on met sa certitude dans quelque chose que l'on étreint et que l'on domine, une « chose *déterminée* », telle qu'on la veut. La condition pour sortir de la menace de ces réductions de la foi et de l'espérance, c'est la pauvreté.

Après cette approche *de l'extérieur*, cette vision de la pauvreté comme condition pour ne pas être réduits à la mesure des choses auxquelles on s'en remet, Giussani en vient à délimiter ce qui fonde la valeur de la pauvreté : « Sur quoi la pauvreté fonde-t-elle sa valeur ? Sur la certitude que c'est Dieu qui porte à accomplissement. Le Christ accomplit le désir qu'Il fait naître en nous : "Celui qui a commencé en vous cette œuvre bonne en poursuivra son achèvement jusqu'au Jour du Christ Jésus" »<sup>96</sup>

La certitude qu'Il accomplira la promesse nous rend donc libres des choses. Voici tout de suite le fruit immédiat de la pauvreté : la *liberté*. « On n'est plus esclave de rien, on n'est plus attaché à rien [...] : on est libre. [...] On n'est plus esclave de ce que l'on utilise parce qu'on n'est esclave *que* de Celui qui nous donne l'assurance du bonheur ».<sup>97</sup>

Davide ne citait-il pas hier soir l'épisode du jeune homme riche ? Nous nous retrouvons un peu nous aussi dans son drame de devoir décider à quoi attacher vraiment son cœur. Pourtant, reconnaitre que le Christ est la source unique de cette certitude nous libère. Mais que cette pauvreté nous coûte ! Combien de fois tentons-nous de l'exorciser, en la relativisant, en nous laissant asservir par l'attachement aux choses, au point de perdre le meilleur (comme cela arrive toujours lorsqu'on laisse entrer une distance, aussi minime soit-elle, ne serait-ce que d'un millimètre, vis-à-vis de ce qui nous est proposé) !

Dans le livre du mois suggéré par le mouvement pour le mois de février, à savoir la biographie si originale de saint François écrite par Chesterton,<sup>98</sup> celui-ci décrit la pauvreté de François avec des expressions paradoxales, comme toujours chez lui, mais très efficaces.

Il introduit la description par la définition que François a donnée de lui-même, celle d'un « jongleur de Dieu ». Il écrit que le renversement de perspective avec lequel saint François s'est mis à regarder le monde à un moment donné pourrait être comparé à la manière dont verrait le monde un saltimbanque qui marcherait sur les mains. « Un spectacle quelconque, un paysage par exemple », affirme Chesterton, « peut prendre parfois un aspect plus net et plus vif si on le regarde

<sup>96</sup> L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 203-204.

<sup>97</sup> *Ibidem*, p. 204.

<sup>98</sup> G.K. Chesterton, *Saint François d'Assise*, Le bruit du temps, Paris 2016.

la tête en bas ».<sup>99</sup> Et le renversement mystérieux qui s'est produit dans la vie de François en embrassant la pauvreté comme épouse peut véritablement être décrit avec cette image du monde vu la tête en bas. Voyons ce qu'il veut dire, parce que l'image du saltimbanque nous rend peut-être un peu perplexes : « Si un homme voit le monde renversé, tous les arbres et les monuments pendant la tête en bas comme dans un lac, l'un des effets produits sera d'accuser l'idée de *dépendance*. Il y a un rapport latin et littéral, car le mot même de dépendance signifie simplement pendre. [...] Mais voici le point important : c'est qu'alors que pour l'œil normal l'épaisse maçonnerie de ses murs et les fondements massifs de ses tours du guet et de sa haute citadelle l'eussent fait paraître plus solide et plus durable, dès qu'elle eût été renversée, le même poids l'eût précisément fait paraître plus impuissante et plus en péril. [...] Au lieu d'être seulement orgueilleux de sa forte cité parce qu'elle ne pouvait point être ébranlée, il devait rendre grâces au Dieu tout-puissant de ce qu'elle ne fût point tombée. Il devait rendre grâces à Dieu de ce qu'il ne laissât pas tomber l'univers tout entier comme une énorme boule de cristal pour le briser en une pluie d'étoiles filantes ». Et il ajoute ici quelque chose d'émouvant : « Peut-être Saint Pierre vit-il le monde ainsi, lorsqu'il fut crucifié la tête en bas. »<sup>100</sup>

Voir tout suspendu à l'amour de Celui qui nous le donne, qui nous le donne en ce moment. La pauvreté consiste donc à rester ainsi face à tout, en le recevant avec gratitude, sans rien prétendre. Nous disions ce matin que rien n'a de valeur, si ce n'est en tant que don et signe de l'Unique nécessaire, le Christ. L'image de Chesterton est merveilleuse : quelqu'un qui réalise que toute la réalité – y compris tout de nous – sort en ce moment même de Dieu qui la crée, qu'elle est suspendue à Lui. Dans les pages suivantes, Chesterton développe ces réflexions, en faisant comprendre que le regard du « mystique » voit les choses en tant qu'elles viennent de Dieu, au moment où Dieu les tire dans l'existence. Il écrit par exemple : « C'est celui qui a vu le monde entier suspendu à un cheveu de la miséricorde de Dieu qui a vu la vérité ; nous pourrions presque dire la froide vérité. C'est celui qui a eu la vision de sa cité, la tête en bas, qui l'a vu dans sa position véritable ». <sup>101</sup>

Chesterton perçoit ainsi, en nous la montrant, la racine de la *joie* franciscaine, qui est aussi la caractéristique que don Giussani souligne comme étant le plus beau fruit de la pauvreté vécue : « On peut trouver paradoxale cette

---

<sup>99</sup> *Ibidem*, p. 108.

<sup>100</sup> *Ibidem* p. 113-114.

<sup>101</sup> *Ibidem* p. 118.

idée qu'un homme soit transporté de joie par la découverte qu'il est endetté. [...] Là le créancier infini [puisque c'est Dieu qui nous a tout donné] partage vraiment la joie du débiteur infini ; car ils sont en vérité tous les deux débiteurs et tous les deux créanciers. Autrement dit la dette et la dépendance deviennent vraiment des plaisirs en présence de l'amour parfait ». <sup>102</sup>

La joie de François, son allégresse, naît de la conscience que tout est grâce, tout est don qui jaillit de l'amour incontaminé de Dieu auquel il s'abandonne, sans crainte. À ce propos, don Giussani observe : « La liberté par rapport aux choses vient de la pauvreté. Or, cette liberté donne naissance à un sentiment qui n'appartient qu'aux pauvres, c'est-à-dire à ceux qui ne fondent pas l'espérance de leur vie sur des choses déterminées et choisies par eux-mêmes. [...] De cette liberté par rapport aux choses, née de la certitude que Dieu lui-même porte toute chose à son achèvement, découle une autre caractéristique de l'âme pauvre : la joie. Son emblème par excellence dans l'histoire du christianisme est la figure de saint François ». <sup>103</sup>

Ne rien avoir à défendre, tout recevoir dans l'instant, dans la certitude du Christ, rend joyeux. « De la foi naît l'espérance et dans l'espérance s'enracine la joie, car on ne peut obtenir et vivre la joie que dans la certitude du futur ». <sup>104</sup> La joie car, si je reconnais que tout est don (et sans cette conscience, il ne resterait qu'une inconsistance pour toute chose, parce que les choses éclateraient en morceaux si je ne me rendais pas compte que c'est Dieu qui les soutient et qui me soutient en ce moment même), je suis sûr que l'avenir est bon, que *le meilleur reste encore à venir*, parce que ce sera la manière dont Dieu répondra au désir et à l'attente qui me constitue. Et il le fera, il répondra sous des formes imprévisibles, toujours nouvelles, et alors je suis sûr, sans crainte du sacrifice inévitable, qui devient la condition d'une conscience encore plus claire que Dieu seul suffit. « *Quid animo satis ?* »

« Comme je le raconte dans le premier volume de l'École de Communauté, j'avais lu un livre sur les Franciscains dans lequel chaque chapitre commençait par une enluminure. Une de ces enluminures portait l'initiale Q du mot « Quand » (c'était le premier mot de ce chapitre). La lettre Q avait un petit oiseau en guise de pédoncule, et à l'intérieur était représentée la silhouette de saint François devant le lever du soleil : le symbole de la sensibilité humaine de notre peuple, de notre race face à ce qu'il y a de plus beau dans la na-

<sup>102</sup> *Ibidem* p. 120-121.

<sup>103</sup> L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 204-205.

<sup>104</sup> *Ibidem*, p. 205.

ture : voilà ce qu'est la joie. Et dans ce Q se trouvait une phrase écrite au pied de saint François : "*Quid animo satis ?*", qu'est-ce qui peut combler l'âme ? Cette question décrivait bien ce qu'est la joie – "qu'est-ce qui peut combler l'âme ?" –, car la relation entre saint François et le phénomène le plus beau de la nature avait une perspective éternelle, une ouverture vers les biens éternels. Elle était signe de l'éternel. Ainsi, dans tout amour vrai se trouve la joie dans la mesure où il n'y a pas de possession. Nous expliquerons ainsi, lorsque nous parlerons de la virginité, qu'elle est une forme de pauvreté, qu'elle est la pauvreté poussée à l'extrême ; voilà pourquoi, lorsque l'on se consacre à Dieu dans la virginité, il faut donner aussi son argent, car sans pauvreté il n'y a pas de véritable don de soi. [Quelqu'un me disait qu'aux États-Unis, ce qui frappe le plus chez nos *Memores Domini*, ce n'est pas tant qu'ils vivent la virginité, mais qu'ils mettent leur argent en commun. En Amérique, un fait pareil semble impossible ; et cela semble peut-être aussi impossible parfois dans nos familles.] La perspective de l'éternité dans une relation amoureuse ou affective la remplit de joie et la rend en même temps libre de tout conditionnement : plus une relation est détachée plus elle devient joyeuse. Je ne prétends pas expliquer tous les moments de la relation par cette observation ni en faire une description exhaustive : il se peut qu'il y ait au début d'une relation une période de plus grand contentement, mais il s'agit de contentement et non de joie ; la joie est durable ». <sup>105</sup>

La troisième caractéristique de la personne qui vit la pauvreté, dans la liberté, est que rien ne lui manque, rien ne nous manque. « *Le pauvre est celui qui est sûr de quelques grandes choses* », si bien que rien ne lui manque, et ce qu'il a, il le possède seulement pour le donner. Don Giussani va jusqu'à dire : « L'affirmation d'un Autre comme signification de soi-même ne consiste pas seulement à verser cinquante centimes au "fonds commun" mais à tout donner, à se donner soi-même au fonds commun ». <sup>106</sup> L'affirmation d'un Autre, c'est-à-dire de la grande Présence, « permettra la grande construction de ta relation avec la femme ou l'homme ; une certitude de quelques grandes choses qui permettra l'architecture de ton intervention dans la société, qui permettra à ton travail de se dresser sous tes yeux comme quelque chose de beau, d'utile ». <sup>107</sup> Si ce n'est pas pour cela, à quoi bon vivre ?

<sup>105</sup> *Ibidem*, p. 207-208.

<sup>106</sup> *Ibidem*, p. 209.

<sup>107</sup> L. Giussani, *Certi di alcune grandi cose (1979-1981)* [Sûrs de quelques grandes choses, *ndt*], BUR, Milan 2007, p. 386 (nous traduisons).

La dernière observation par laquelle don Giussani approfondit le thème de la pauvreté comme condition de la confiance (qui est le sentiment de la vie qui naît de l'espérance) précise que la pauvreté est aussi la condition de ce détachement qui est nécessaire pour connaître.

Je crois que nous avons bien à l'esprit l'exemple du chapitre 12 du *Sens religieux*, dans lequel il parle de la distance nécessaire pour voir un tableau, qui, vu de trop près, semblerait un ensemble de taches mais qui, à bonne distance, s'anime de beauté et d'harmonie.<sup>108</sup>

Ici encore, Giussani revient à saint François et à cette phrase impressionnante : « Après Dieu et le firmament, Claire ». Voici comment il la commente : « Il est difficile de concevoir une exaltation amoureuse plus grande que celle-ci. Mais pensez à la distance qu'il y avait, du point de vue métrique, de la métrique décimale. De fait, il n'est pas question de mesure mais, en fin de compte, d'une compagnie contextuelle – l'objet, Claire, entrait aux yeux de François dans la grande compagnie de l'univers [c'est-à-dire Dieu] – ; il ne s'agit pas de mesure mais de compagnie et, en dernière instance, d'amour, autrement dit d'abandon de soi, de don de soi-même. Il est préférable de dire abandon de soi parce que cela éclaire l'idée de don ; lorsque quelqu'un donne quelque chose, il se réserve toujours le droit d'être estimé parce qu'il a donné ; il revendique le droit à la gratitude, et cela fait perdre tout. L'abandon de soi, lui, est pur, il ne se réserve rien. Abandon de soi : plus quelqu'un aime, plus il s'abandonne lui-même et affirme seulement l'autre ».<sup>109</sup> C'est dans le détachement de la pauvreté que l'on connaît et que l'on aime.

Dans la pauvreté, donc, on n'est plus attaché aux choses et aux personnes pour sa propre sécurité, mais seulement en vue de leur destin, et donc de leur bien et de leur vérité : « Plus on aime, plus la relation devient libre, naturelle et légère »,<sup>110</sup> sans prétention. La pauvreté fait avoir les choses et en user comme si on ne les avait pas et comme si on n'en usait pas. Cette description de la pauvreté est contenue dans la *Lettre de saint Paul aux Corinthiens* : « Frères, je dois vous le dire : le temps est limité. Dès lors, que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'avaient pas de femme, ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient pas, ceux qui ont de la joie, comme s'ils n'en avaient pas, ceux qui font des achats, comme s'ils ne possédaient rien, ceux qui profitent de ce

<sup>108</sup> Cf. L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 178.

<sup>109</sup> L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 212.

<sup>110</sup> *Ibidem*, p. 220.

monde, comme s'ils n'en profitaient pas vraiment. Car il passe, ce monde tel que nous le voyons ».<sup>111</sup>

### **La confiance : être suspendus au-dessus d'un plein**

Dans *Peut-on vivre ainsi ?*, don Giussani utilise ici une image impressionnante, qui nous rappelle immédiatement les expressions de Chesterton auxquelles nous avons fait référence. Le renoncement qu'implique la pauvreté semble nous laisser suspendus au-dessus d'un abîme, sans être attachés à rien, et pourtant : « La pauvreté ne nous laisse pas suspendus au-dessus du vide. La pauvreté qui naît de l'espérance est destinée à fonder, à exalter, à faire grandir, à remplir de confiance tout ce monde que nos yeux regardent avec avidité. Le résultat de la pauvreté qui naît de l'espérance s'appelle la confiance. Cette confiance est tout le contraire du fait d'être suspendu au-dessus du vide : elle consiste à *être suspendus au-dessus d'un plein* ». <sup>112</sup>

La Présence que nous avons découverte dans la foi soutient la vie, maintenant et pour toujours, si bien que l'on peut regarder l'avenir en se fiant (le mot « confiance » vient de *fidere se alicui*, se fier à quelqu'un) à un Autre, à Lui, sans crainte, jusqu'à l'accomplissement de la destinée.

#### **a. L'abandon**

La confiance, poursuit don Giussani, est un *abandon* comme celui de l'enfant dans les bras de sa mère. Comme l'a décrit Péguy, l'abandon vu du point de vue de Dieu, cet abandon est vraiment celui de l'espérance, et c'est la force de l'homme : il s'abandonne et cela émeut Dieu lui-même. La *petite-fille espérance* obtient tout ce qu'elle veut, comme les enfants. « Ah les gaillards ils font semblant de ne rien faire, / Les mâtons, / Ils savent bien ce qu'ils font, / Les innocents. [...] / Avec leur air innocent ; / Avec leur air de ne rien savoir ; / De ne pas savoir. »<sup>113</sup> Paolo Prospero observe dans son livre *Mystère des mystères. L'espérance chez Péguy* : « Avec son air de ne rien savoir, l'enfant sait ce que l'adulte savait auparavant mais qu'il a oublié. Il connaît le pouvoir paradoxal de l'attente pure, de cette demande qui reçoit l'énergie de l'élan non pas de son

---

<sup>111</sup> 1Cor 7, 29-31.

<sup>112</sup> Cf. L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 221.

<sup>113</sup> C. Péguy, *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, op. cit., p. 552.

sentiment de mérite, mais de l'abandon pur et dur à la gratuité d'un amour qui précède tout mérite ». <sup>114</sup>

Dieu nous regarde, il « se complaît en nous », nous regarde avec admiration, disions-nous ce matin, comme un père avec son enfant, lorsque nous nous en remettons à Lui, presque avec une prétention qui n'en est pas une, parce qu'elle ne se nourrit pas de nos images, mais uniquement de la confiance en Lui. C'est comme la malice des enfants, qui savent qu'ils n'ont aucun mérite à revendiquer, et qu'ils peuvent seulement s'abandonner. Écoutons encore Péguy : « Les enfants sont des créatures neuves. / Eux aussi, eux surtout, eux premiers ils prennent le ciel de force. / *Rapiunt*, ils ravissent. / Mais quelle douce violence. / Et quelle agréable force et quelle tendresse de force. / Comme un père endure volontiers / Comme il aime à endurer les violences de cette force, / Les embrassements de cette tendresse. / Pour moi, dit Dieu, je ne connais rien d'aussi beau dans tout le monde / Qu'un gamin d'enfant qui cause avec le bon Dieu / Dans le fond d'un jardin. [...] / Un petit homme qui raconte ses peines au bon Dieu / Le plus sérieusement du monde. » <sup>115</sup> « Heureuse enfance. Tout leur petit corps, toute leur petite personne, tous leurs petits gestes, est pleine, ruisselle, regorge d'une espérance. [...] Vous enfants vous imitez Jésus. / Vous ne l'imitez pas. Vous *êtes* des enfants Jésus. / [...] À nos enfances, nous joignons Jésus. » <sup>116</sup>

L'abandon de la confiance est celui de Jésus envers le Père ; on comprend alors qu'être comme des enfants n'est pas de l'infantilisme, mais c'est s'abandonner à Lui, même face au sacrifice, à la passion, à la douleur, avec une « audace candide », avec la certitude exprimée par le Psaume 131, justement, « comme un petit enfant contre sa mère », <sup>117</sup> sans savoir à l'avance ce qui arrivera, mais dans la confiance qu'avec le Christ, on peut aller au bout du monde sans crainte. Telle devait être la confiance des apôtres avec Jésus. Don Giussani observe : « Le signe de l'abandon est que toutes les sources de l'orgueil s'assèchent ; la personne qui s'abandonne ne s'enorgueillit plus, il lui

<sup>114</sup> P. Prospero, *Mistero dei misteri. La speranza secondo Péguy* [Mystère des mystères. L'espérance selon Péguy, *ndt*], Scholé-Morcelliana, Brescia 2023, p. 137 (nous traduisons).

<sup>115</sup> C. Péguy, *Le mystère des Saints Innocents*, dans *Œuvres poétiques complètes*, Gallimard, Paris 2014, p. 789.

<sup>116</sup> C. Péguy, *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, op. cit., p. 553-554.

<sup>117</sup> « Seigneur, je n'ai pas le cœur fier / ni le regard ambitieux ; / je ne poursuis ni grands dessein, / ni merveilles qui me dépassent. // Non, mais je tiens mon âme égale et silencieuse ; / mon âme est en moi comme un enfant, / comme un petit enfant contre sa mère. // Attends le Seigneur, Israël, maintenant et à jamais » (*Ps* 131).

devient impossible de s'enorgueillir, puisque rien n'est à elle et tout devient sien puisqu'elle ne possède rien ».<sup>118</sup>

**b. « Je peux tout en Celui qui me donne la force »<sup>119</sup>**

Cet abandon dans la confiance ne cède pas face à la trahison dans laquelle nous retombons. « Simon, m'aimes-tu ? ». Sa miséricorde est plus forte que notre chute, si je Le regarde en face.

« Il ne s'agit pas de faire des élucubrations et de tendre à la perfection, mais de contempler le visage du Christ. [...] Ne pas faire de projets de perfection, mais contempler le visage du Christ, regarder quelqu'un face à face ! C'est très simple et très facile..., mais vraiment très inconfortable, car vous ne pouvez plus vous suivre vous-même. Le bonheur consiste à suivre un Autre. Bien sûr, regarder le Christ en face et ne pas faire de projets de perfection signifie regarder le Christ en désirant vraiment le bien, en désirant être sincère, en désirant vraiment aimer : “En te désirant vraiment Seigneur” ».<sup>120</sup>

« Je peux tout », mais pas au sens que tout se vaut, qui ferait penser qu'on peut se tromper, puisque de toute façon on est repris (d'ailleurs, l'illusion ne durerait pas, parce que nous serions engloutis dans l'indifférence elle-même), mais avec le désir vrai de Lui, d'être pardonné par Lui.

Cette ambiguïté existe aussi parmi nous, et on peut dire qu'on se trouve dans le lit du bon fleuve, qui nous porte quoi qu'il arrive. Carras disait : « Quelle chance nous avons, d'avoir rencontré Giussani ! ». C'est effectivement une grande chance d'avoir rencontré Giussani, la plus grande des chances, mais nous laisser porter par le courant, sans désirer vraiment changer, comme si on suivait de loin, finit par lasser, sans cette *audace candide*.

Ce risque m'est apparu à Lima, en 2008, quand est mort notre grand ami, le Serviteur de Dieu Andrea Aziani. Beaucoup d'entre vous ont dû lire le livre qui a été publié en italien à son sujet.<sup>121</sup> Dieu nous montre toujours sa miséricorde à travers des visages concrets, le visage concret de cette compagnie ; or, nous tous qui étions témoins chaque jour de la sainteté réelle, pleine de miséricorde et de zèle de proposition, avec laquelle Andrea se donnait tout entier et nous traitait, nous nous sentions presque portés sur ses épaules, même avec toutes

<sup>118</sup> L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 224.

<sup>119</sup> Cf. *Phil* 4, 13.

<sup>120</sup> L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 225.

<sup>121</sup> G. Mereghetti - G.C. Peluso, *Andrea Aziani. Febbre di vita* [Andrea Aziani. Une fièvre de vie, *ndt*], Itacalibri, Castel Bolognese 2023.

nos erreurs. Nous pouvions toujours regarder vers lui et même, en le regardant, nous pouvions réorienter notre regard là où il regardait, à savoir le mouvement, le Christ. Mais c'était parfois une excuse pour ne pas assumer la responsabilité de nous faire aussi simples que lui, abandonnés au Christ comme lui. Aussi, quand il est mort, et il est mort d'un instant à l'autre, notre excuse est tombée, en quelque sorte. Nous étions un peu perdus. Et maintenant ? Qui nous corrigera de nos erreurs ? Qui regarder ? Cela a représenté un beau défi, parce qu'il a fallu reconnaître qu'il y avait un pas à faire, non pas en termes de capacités, mais de simplicité et de sincérité d'une confiance authentique envers le visage concret qu'Andrea avait toujours regardé, le charisme, l'Église, Jésus, avec cette pureté et cette totalité (comme la confiance des enfants) que nous pouvions commencer à expérimenter nous aussi, plutôt que de l'envier.

Péguy parle d'une liberté et d'une gratuité de fils, et non d'esclaves craintifs, dans notre manière de regarder Dieu, qui lui plaît, qui plaît à Dieu. Ce sont des pages magnifiques parce qu'elles montrent la stature humaine qui fleurit de l'espérance placée en Jésus Christ, de la confiance pleine d'abandon, de la certitude sans faille de l'accomplissement de Sa promesse.

« Aime-t-on à être aimé par des esclaves. / [...] Quand une fois on a connu d'être aimé librement, les soumissions n'ont plus aucun goût. [...] // Comme leur liberté est le reflet de ma liberté, / Ainsi j'aime à trouver en eux comme une certaine gratuité / Qui soit comme un reflet de la gratuité de ma grâce. [...] // J'aime qu'en un sens ils prient non seulement librement mais comme gratuitement. / J'aime qu'ils tombent à genoux non seulement librement mais comme gratuitement. [...] / J'aime qu'ils aiment enfin, dit Dieu, non seulement librement mais comme gratuitement ».<sup>122</sup>

C'est la joie de faire confiance, l'espérance en Lui, et non celle d'obtenir, selon l'image que l'on a de ce que l'on demande. C'est la joie de saint François qui voit toute chose jaillir sans interruption du *plein* qu'est Dieu. Être voulus et aimés est la découverte intéressante qui rend gratuit et libre notre abandon à la main de Dieu qui nous conduit dans la vie.

### **c. De la confiance, la fête ; de la fête, la mission**

Faisons un pas de plus. Être ainsi aimés, voulus, pardonnés est une *fête* ; bien plus, la fête commence dès lors que l'on regarde le visage de Jésus : « Il s'agit d'une fête qui caractérise chaque réveil, chaque matin, chaque fois que vous

<sup>122</sup> C. Péguy, *Le mystère des Saints Innocents*, op. cit., p. 715 ; 716 ; 720-721.

dites “Mon Seigneur”, chaque fois que vous le regardez et que vous dites “Mon Dieu, pardonne-moi”, c’est une fête, c’est une fête qui se produit. La confiance est un état d’âme qui transforme n’importe quelle position prise en une fête [c’est la fête du fils prodigue]. Si l’on a confiance, une capacité de victoire avec Celui qui est notre force naît même de nos faiblesses. Avec Lui naît une capacité de victoire qui est l’audace de ces sept ou huit disciples qui, les premiers, le suivirent. Ils étaient sept ou huit mais ils avaient déjà – et ils se le répétaient entre eux – la conscience de vaincre le monde entier, d’être le nouveau peuple hébreu qui allait vaincre le monde parce qu’ils étaient avec Lui ». <sup>123</sup>

C’est, je crois, ce qui a fait naître l’intuition de Anas exprimée dans le chant *La fête va commencer* : la fête, c’est être sur la rive de la mer de Dieu, c’est-à-dire ne plus être maître de soi-même, mais abandonné à Lui, confiant en Lui et en Son dessein : « La fête va commencer, / cours et ne t’arrête pas, mon ami. / C’est la fête de la fin du mal / sur la rive de la mer de Dieu. [...] / Et un pas après l’autre vers la mer / tout est plus simple et tout va commencer. / Je ne ressens aucune douleur qui soit mienne, / je souffre d’amour et de joie comme Dieu ». <sup>124</sup> Ma douleur et mon sacrifice ne sont plus : il reste le sacrifice et la douleur de Jésus en moi. C’est donc la fête d’avoir été libérés. C’est la fête du père pour le retour du fils prodigue.

Alors, la fête est *mission*, parce qu’elle consiste à introduire une présence nouvelle et festive dans le monde. Une humanité accomplie, qui vit les circonstances en donnant tout, pour qu’Il soit reconnu, pour que l’espérance qui nous anime puisse ranimer l’espérance des hommes. Rappelez-vous le paragraphe de la Journée de début d’année : « De la foi, la mission ». <sup>125</sup>

J’ai trouvé un texte de 1999, joint au numéro de décembre de *Tracce*, intitulé : « Le Jubilé et la vie », qui me semble pouvoir être utile pour comprendre la mission dans laquelle nous sommes projetés par l’espérance. Don Giussani affirmait : « Au Guatemala, pendant la visite pastorale de mars 1983, Jean-Paul II a dit que le Christ est la nouvelle arme d’un monde nouveau. Mais cette espérance ne repose pas sur mes ressources ou sur les ressources de ce moi projeté que sont la société, les chefs, tout ce que l’homme crée ; cette nouvelle vie, cette espérance se fonde sur cette Présence. Au fond, la foi consiste à reconnaître une Présence, et reconnaître cette Présence ranime mille fois par jour, dans quelque

<sup>123</sup> L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 226-227.

<sup>124</sup> « La festa sta per cominciare », paroles et musique d’Antonio Anastasio.

<sup>125</sup> « De la foi, la mission », dans D. Prosperi, F. Cassese, « *La foi, accomplissement de la raison* », français.clonline.org, p. 14.

position que l'on se trouve, même dans la mort, et elle donne donc la capacité de s'ouvrir aux autres avec pureté, c'est-à-dire avec gratuité. C'est pourquoi le Christ, Rédempteur de l'homme, ne vaut pas seulement pour l'au-delà, mais pour l'ici-bas qui est aujourd'hui, l'ici-bas qui est cet instant, qui est dans une heure, dans la compagnie dans laquelle je suis, dans la compagnie dans laquelle je serai ; cette espérance n'a donc pas de rivage, elle embrasse le monde. Par nature, cette espérance est sociale ; par nature il n'y a pas de problème, d'exigence ou de situation humaine qui ne la touche et ne l'intéresse positivement. La grande formule de la vie chrétienne prononcée par saint Paul est : "*In spem contra spem*". Le chrétien est donc éminemment un homme qui s'engage dans l'impact avec les personnes et les choses en toute condition, y compris en politique, parce que cette Présence a agité les eaux de notre grande, terrible et horrible condition, de notre grand marécage d'impuissance ; cette Présence y est entrée et a tout agité, et ces vagues vont jusqu'aux rivages extrêmes, autrement dit elles embrassent le monde jusqu'aux confins de la terre. Voilà pourquoi il n'y a plus rien qui soit étranger à mon instant concret ; je vis alors mon instant concret avec une tentative d'amour que l'on appelle, en langage chrétien, "offrande" pour le monde entier. Cette offrande me fait pleurer de douleur pour ma petitesse et m'ouvre dans la joie d'une espérance précisément parce qu'elle ne repose pas sur moi, mais qu'elle passe à travers moi, elle se sert de moi. Et donc, même si je suis si mesquin que je ne peux donner que très peu, je donne ce peu ». <sup>126</sup> L'espérance placée en Jésus Christ nous fait désirer que tout soit pénétré de Sa présence, qu'il renouvelle l'espérance du monde.

Je voudrais à ce propos citer une dernière fois le texte de 1961. Don Giussani parle d'une « capacité d'action qui ne se réduit pas à certains moments et ne s'identifie pas seulement avec certaines actions, mais qui pénètre chaque instant et sauve, dans l'utilité d'un devoir noble, la moindre unité de geste, aussi brève soit-elle. Une capacité d'action qui réalise le sublime dans la banalité apparente de la vie la plus médiocre ». <sup>127</sup> Il le disait déjà en 1961 ! Il ne s'agit pas d'accomplir des actions éclatantes, mais que tout soit fait dans l'abandon de moi-même à Celui qui rend « sublime » chaque geste, comme en m'offrant moi-même pour le monde entier. Donc être présent dans la société, dans les circonstances quotidiennes, avec la conscience que ce qui nous a touchés est pour tout le monde.

<sup>126</sup> L. Giussani, « Il Giubileo e la vita », *Tracce*, n°11/1999, p. XII (nous traduisons).

<sup>127</sup> L. Giussani, *Porta la speranza*, op. cit., p. 161-162.

La mission vit et se réalise dans l'appartenance, dans notre unité qui nous soutient pour porter jusque dans le concret des circonstances quotidiennes le regard nouveau sur la réalité qui naît de la foi. Vivre en portant la conscience de cette unité, qui n'est pas seulement une conscience intérieure, dans la « banalité » de la vie de chaque jour. Être une présence dans les lieux de la vie concrète, manifester une présence originale : non pas armée d'un discours ou d'un projet, mais capable de jugement et libre de proposer une manière nouvelle et consciente de vivre qui se joue dans chaque détail et qui implique totalement jusqu'à la moelle.

Vous vous rappelez la description des premiers chrétiens contenue dans la *Lettre à Diognète* ?<sup>128</sup> Un autre monde en ce monde : les chrétiens vivent dans le monde comme tout le monde, ils s'habillent comme tout le monde, mais ils sont le début d'un autre monde dans le monde. Je veux vous lire une sorte de lettre à Diognète d'aujourd'hui. C'est le témoignage d'un ami brésilien, qui décrit la compagnie qu'il vit avec ses amis dans le mouvement : « Je perçois en moi et dans la compagnie des amis qui vivent la foi avec moi certaines caractéristiques très évidentes. Pour mes amis, toutes les circonstances, chacune d'entre elles, ont un sens, et cela en fait des personnes reconnaissantes pour ce qui arrive, y compris les souffrances. Ils ont un regard attentif et plein de tendresse pour l'autre, parce que l'autre est un signe de la présence du Christ. Ils sont patients, ne se plaignent de rien et ne se mettent en colère contre rien, parce que le résultat ne réside pas dans leurs capacités, mais en Jésus Christ, et tout contribue au rapport avec Lui. Ils savent pardonner parce qu'ils ont conscience de leur propre péché et du pardon reçu dans chaque erreur. Ils ont de l'espérance parce qu'ils savent qu'Il vient et que tout concourt à cela. Ils ne passent pas inaperçus dans leur environnement de travail, parce qu'ils témoignent une forme de vie plus humaine ; leur témoignage du Christ est leur forme de vie ».

Dans un de ses livres des *QuasiTischreden*, don Giussani affirme : « Ceux qui croient en Jésus sont pris par la force du mystère du Christ, ils sont introduits dans Sa personnalité et ainsi, ils deviennent un seul corps, au sens littéral du terme, et ce corps se dilate, il est destiné à se dilater, à être fécond ».<sup>129</sup> Lire cela m'a impressionné, parce qu'il donne la raison de chaque chose qu'il dit. Et, vous l'avez entendu, la raison est la conscience de la présence du Christ,

<sup>128</sup> *Lettre à Diognète*, chap. V. Le texte grec se trouve en PG II, coll. 1167-1186.

<sup>129</sup> L. Giussani, *Una presenza che cambia* [Une présence qui change, *ndi*], BUR, Milan 2004, p. 368 (nous traduisons).

de Son pardon, parce qu'Il est le sens de chaque chose. Et ceux qui vivent de la foi et expérimentent l'espérance se découvrent une seule chose. Don Giussani poursuit : « La relation entre le Christ et la compagnie dans laquelle il se trouve rend cette compagnie féconde : cette compagnie est destinée à prendre le monde, à posséder le monde ». <sup>130</sup>

Rappelez-vous : à la journée de début d'année, Davide faisait allusion aux paroles de monseigneur Paolo Martinelli, le vicaire apostolique d'Arabie du Sud, lorsqu'il disait qu'être missionnaires signifie être envoyés, <sup>131</sup> vivre une compagnie dans la réalité avec *la conscience d'être envoyés*.

Don Giussani en parle en ces termes : « Quand nous étions quatre jeunes au lycée Berchet, nous en étions bien plus fortement persuadés que tout le monde maintenant : nous étions faits pour prendre le monde. D'ailleurs, au bout de deux ans, les premiers qui ont quitté le lycée ont demandé de partir en mission. Et deux après, nous sommes partis en mission : le seul cas de réalité missionnaire pensée et soutenue (économiquement et en tant que personnes) par des jeunes. Le seul cas de l'histoire, même si personne ne le dit. [...] Cette compagnie avec le Christ est destinée à être féconde, c'est-à-dire à entrer dans le monde entier. Au fur et à mesure qu'elle se dilate, il devient plus évident qu'elle constitue un peuple dans la société humaine : c'est un peuple différent ; il perçoit, conçoit, juge, aime, décide et réalise de manière différente ». <sup>132</sup>

Dans un autre texte, il souligne que la confiance en Celui que nous avons rencontré fait de Lui le critère de compréhension, de jugement, et l'idéal concret de chaque geste. On voit là le témoignage d'une conception nouvelle de la vie et du monde : « La question principale est donc la conception de l'homme : qu'implique le changement radical que le Christ a introduit dans la perception, l'image, le sentiment de l'homme ? Quel changement a-t-il apporté dans le concept d'esprit, dans le concept de cœur, dans le concept de peuple, dans le concept de responsable de la vie d'un peuple, de chef et de guide d'un peuple ? Si on laisse émerger ces aspects, on commence alors à désirer que la société soit ainsi, et alors on lutte dans la société. [...] Le plus important reste la foi, mais une foi pensée, mobilisée face aux choses qui arrivent, face au temps et à l'espace, face à tout ce qui s'y réalise. Alors, on en tire des images nouvelles pour le lendemain de la relation avec sa femme, avec ses enfants,

---

<sup>130</sup> *Ibidem*.

<sup>131</sup> « De la foi, la mission », dans D. Prosperi, F. Cassese, « *La foi, accomplissement de la raison* », op. cit., p. 14.

<sup>132</sup> L. Giussani, *Una presenza che cambia*, op. cit., p. 368.

avec son mari, avec ses voisins et avec les élections politiques qu'il peut y avoir. L'espérance naît d'une conscience développée du message implicite de la foi (cela a été notre seule force, la seule !) ».<sup>133</sup>

Une foi *pensée* : il faut nous aider à juger, non pas pour produire un discours à opposer aux autres, mais pour découvrir davantage l'originalité de notre expérience et pouvoir ainsi la proposer à tous, pleine de raisons. Quelle bouffée d'air pour moi, mais je pense aussi pour vous tous, que de lire les derniers numéros de *Tracce* sur l'intelligence artificielle, sur l'affectivité et sur la fin de vie ! Regarder la réelle complexité des questions en jeu, en essayant de donner un jugement avec dans les yeux la Présence qui permet d'espérer, montre que chaque vie est digne et aimée ; je pense au témoignage des personnes qui vivent en accompagnant ceux qui se trouvent dans les situations les plus extrêmes de la vie. C'est impressionnant et émouvant de voir le regard différent et plus humain qui naît de cette espérance. Je pense aussi aux témoignages de la mission. Rappelez-vous ce que dit saint Pierre dans sa *Première Lettre* : « Qui donc vous fera du mal, si vous cherchez le bien avec ardeur ? Mais s'il vous arrivait de souffrir pour la justice, heureux seriez-vous ! Comme dit l'Écriture : *N'ayez aucune crainte de ces gens-là, ne vous laissez pas troubler. Honorez dans vos cœurs la sainteté du Seigneur, le Christ. Soyez prêts à tout moment à présenter une défense devant quiconque vous demande de rendre raison de l'espérance qui est en vous ; mais faites-le avec douceur et respect. Ayez une conscience droite, afin que vos adversaires soient pris de honte sur le point même où ils disent du mal de vous pour la bonne conduite que vous avez dans le Christ. Car mieux vaudrait souffrir en faisant le bien, si c'était la volonté de Dieu, plutôt qu'en faisant le mal* ».<sup>134</sup>

« Avec douceur et respect », qui naissent de la certitude, non pas générique, mais vérifiée jusqu'au jugement sur les circonstances, y compris apparemment les plus banales, dans une adhésion radicale au Christ qui est le sens et l'horizon de toute chose.

Le témoignage et la mission ont aussi comme perspective ultime possible le *martyre*. Au Pérou, au cœur des Andes, j'ai pu visiter plusieurs fois le couvent franciscain d'Ocopa, à 3 400 mètres d'altitude. Dans ce lieu perdu au milieu de montagnes immenses, desquelles descendent les ruisseaux qui forment ensuite le Rio des Amazones, se trouve une bibliothèque de 40 000 volumes.

<sup>133</sup> L. Giussani, *Vivendo nella carne* [En vivant dans la chair, *ndt*], BUR, Milan 1998, p. 273-274 (nous traduisons).

<sup>134</sup> *IP* 3, 13-17.

C'est là en effet que se sont formés, pendant trois siècles, les frères qui partaient ensuite pour la mission en descendant dans la forêt amazonienne. Il y a en particulier une salle dans laquelle les frères conservent la mémoire de près de 90 martyrs, partis d'Ocopa et descendus en barque sur les torrents dans la forêt, et jamais revenus. Pourtant, grâce à eux, l'Amazonie du Pérou est chrétienne. Ils partaient deux par deux, et parfois ils trouvaient une communauté native qui les accueillait, ou bien ils étaient tués à coups de sarbacane. Alors, d'autres partaient. Les Espagnols n'étaient jamais descendus dans la forêt, tandis qu'eux partaient à l'aventure, sans armes, sûrs uniquement du Christ auquel tout homme était appelé, parce que c'était du Christ qu'avaient besoin aussi ces hommes et ces femmes qui vivaient et qui vivent en Amazonie. Je me suis ému quand j'ai vu cette salle et quand j'ai su que dans leur avancée vers le nord sur le Rio Mantaro, sur le Rio Ucayali, sur le Huallaga et sur le Marañón, les grandes rivières qui se jettent dans le Rio des Amazones, ils ont rencontré à un moment donné les Jésuites, qui descendaient des Cordilleras de Colombie. Quel fruit avait leur sacrifice dans l'immédiat ? Aucun, en apparence, mais ils plantaient une graine, ou même ils préparaient simplement la terre, comme l'écrivait le grand jésuite Matteo Ricci à propos de sa mission en Chine. Je vous lis un extrait d'une de ses lettres, merveilleuse. Il dit : « Quant à celui qui me dit que là-bas ils voudraient avoir quelques nouvelles de la Chine de quelque grande conversion, qu'il sache qu'avec tous les autres qui sommes ici, nous ne rêvons de rien d'autre ni le jour, ni la nuit [qu'il y ait de grandes conversions] ; et c'est pour cela que nous laissons notre patrie et nos amis bien-aimés, et que nous nous sommes déjà vêtus et chaussés selon la coutume de Chine, et que nous ne parlons, ni ne mangeons, ni ne buvons, ni ne nous comportons à la maison que selon les habitudes de la Chine ; mais Dieu ne veut pas encore que l'on voit beaucoup de fruit de nos efforts, [...] parce que le temps pendant lequel nous restons en Chine n'est pas encore celui des récoltes, ni même celui des semences, mais celui d'ouvrir les forêts cruelles et de combattre les bêtes sauvages et les serpents venimeux qui s'y trouvent. D'autres viendront avec la grâce du Seigneur et écriront les conversions et les ferveurs des chrétiens ».<sup>135</sup> Quelle certitude dans cette réponse à une mission reçue, dans le sacrifice complet, de tout hormis la joie de donner sa vie pour que le Christ soit connu !

<sup>135</sup> A. Sergianni, *Cristo fra i cinesi, la figura di padre Matteo Ricci* [Le Christ parmi les Chinois, la figure du Père Matteo Ricci, *ndt*], La Conchiglia di Santiago, San Miniato (Pise) 2023, p. 57 (nous traduisons).

Mais vous vous rendez compte ? Dans une autre lettre, citée dans le même livre, il raconte que des bandits avaient attaqué leur maison, blessant Ricci et ses confrères, et emportant tout. La police avait capturé les voleurs et on voulait les condamner à mort. Alors, Matteo Ricci et les autres jésuites étaient allés au tribunal pour défendre ces personnes en disant : « Cela n'a pas d'importance pour nous, ne les tuez pas ». En fin de compte, ils n'avaient pas été condamnés à mort. Alors, ils étaient tous venus s'agenouiller devant eux en disant : « Nous n'avons jamais rencontré quelqu'un qui, ayant reçu un tort aussi grand que celui que vous avez subi, fasse du bien à ceux qui lui ont fait ce tort. Qu'est-ce que le christianisme ? ».

Nous ne sommes peut-être pas appelés à partir comme eux (Qui sait ? Personnellement, je n'aurais jamais imaginé partir), mais nous sommes certainement appelés à être une présence missionnaire par notre unité, dans laquelle vit une autre humanité, un autre monde dans ce monde.

Saint Paul écrit aux Romains : « Je vous exhorte donc, frères, par la tendresse de Dieu, à lui présenter votre corps – votre personne tout entière –, en sacrifice vivant, saint, capable de plaire à Dieu : c'est là, pour vous, la juste manière de lui rendre un culte. Ne prenez pas pour modèle le monde présent, mais transformez-vous en renouvelant votre façon de penser pour discerner quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bon, ce qui est capable de lui plaire, ce qui est parfait. [...] En un corps unique, nous avons plusieurs membres, qui n'ont pas tous la même fonction ; de même, nous qui sommes plusieurs, nous sommes un seul corps dans le Christ, et membres les uns des autres, chacun pour sa part ».<sup>136</sup>

Vivre la mission, être présence, est toujours possible dans l'unité organique de l'Église, de notre compagnie : je voudrais vous parler un peu de mon grand ami, le père Paolo Bargigia, avec lequel j'ai partagé toute la vie, depuis que, à 16 ans, au lycée, nous ne songions pas encore à entrer au séminaire (nous avions le même âge et nous étions toujours ensemble, comme les trois mousquetaires, avec Andrea Bellandi, qui est maintenant archevêque de Salerne ; et comme dans les trois mousquetaires, il y en avait aussi un quatrième, le père Paolo Milloschi, qui a découvert sa vocation sacerdotale quelques années plus tard et nous a rejoints).

Le père Paolo Bargigia m'avait rejoint en mission au Pérou en 2008 (j'y étais depuis 2001). Il est arrivé trois jours après la mort d'Andrea Aziani. Et

---

<sup>136</sup> *Rm* 12, 1-3, 5. *1Jn* 5, 4.

après des années magnifiques et vraiment très intenses, il a découvert en 2014 qu'il était atteint de la maladie de Charcot. Pendant les trois ans qu'a duré sa maladie, je l'ai vu perdre chaque jour en autonomie, mais sans perdre sa joie. À un moment donné, en mars 2016, il a dû rentrer en Italie, où je suis rentré aussi au mois d'août, et j'ai partagé avec lui la dernière année de sa vie, en paroisse à Florence ; il était désormais immobile sur un fauteuil roulant, mais avec un regard toujours joyeux, avec une passion envers tout et envers chacun, et avec la certitude, comme il disait, que sa maladie était « une vocation dans la vocation », que c'était la manière par laquelle Jésus lui demandait d'être *plus prêtre* et *plus missionnaire*. De fait, notre maison était devenue un lieu de passage, où se produisaient chaque jour des rencontres miraculeuses. Il arrivait à la dame qui cuisinait chez nous d'aller ouvrir la porte, et des personnalités entraient, parfois vues à la télévision, et elle disait : « J'ai l'impression d'être dans une émission de télé ! ». On respirait le monde entier dans ces deux pièces. « Le meilleur est encore à venir », répétait-il souvent. Il y avait des centaines de personnes – littéralement, des centaines – qui venaient lui tenir compagnie à tour de rôle. Et en réalité, chacun venait non pas pour l'aider, mais pour être aidé par l'espérance qu'il voyait en lui. Deux mois après son retour en Italie (j'étais encore au Pérou), il est allé avec Andrea Bellandi voir le pape François. Et quand, en le saluant au terme d'une rencontre intense, Paolo lui avait demandé de prier pour qu'il puisse accepter chaque jour la volonté de Dieu, le Pape lui avait répondu : « Non, je ne prie pas pour que tu puisses accepter chaque jour la volonté de Dieu. Je prie pour que tu sois heureux en acceptant chaque jour la volonté de Dieu ! ». Ces paroles, Paolo les portait toujours dans son cœur et il les a vécues jusqu'au dernier jour. Missionnaire depuis le trou qu'était sa chambre. Et je crois que nous avons tous vu chez beaucoup d'entre nous ce regard joyeux qui, dans la maladie et la mort, témoigne d'une espérance pour tous. Ainsi, avec notre espérance visible, avec notre unité, qui est la forme la plus belle et la plus grande de cette espérance, nous répondons au mandat de Jésus, nous participons à Sa mission dans le monde.

En effet, comme le dit don Giussani dans *Dall'utopia alla presenza*, « *La nouveauté est la présence de cet événement d'affection nouvelle et d'humanité nouvelle, c'est la présence de ce début de monde nouveau que nous sommes* ». <sup>137</sup>

---

<sup>137</sup> L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)* [De l'utopie à la présence (1975-1978), *ndt*], BUR, Milan 2006, p. 65 (nous traduisons).

Pour terminer, je lis deux autres passages de sa mémorable intervention à l'Équipe des étudiants en 1976.

« *La nouveauté est la présence* comme conscience de porter “sur soi” quelque chose de définitif – un jugement définitif sur le monde, la vérité du monde et de l’humain – qui s’exprime dans notre unité. La nouveauté est la présence comme conscience que notre unité est l’instrument pour la renaissance et pour la libération du monde ». Et encore : « Les chrétiens ont été emprisonnés, martyrisés, mis de côté pendant trois siècles ! L’histoire, avec ses temps, n’est pas définie par nous. À nous, il revient de vivre la présence : un crédit total à l’Infini qui est entré dans notre vie et qui se révèle immédiatement comme humanité nouvelle, comme amitié, comme communion. “Sois sans crainte, petit troupeau : je suis vainqueur du monde.” “Or, la victoire remportée sur le monde, c’est notre foi” ». <sup>138</sup> De celle-ci fleurit notre espérance et l’espérance du monde.

Merci.

---

<sup>138</sup> *Ibidem*, p. 65 ; 68.

# MESSE

*Liturgie de la Messe : Samedi de la II<sup>e</sup> semaine de Pâques : Ac 6, 1-7 ; Ps 32 (33) ; Jn 6, 16-21.*

HOMÉLIE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL KEVIN JOSEPH FARRELL  
PRÉFET DU DICASTÈRE POUR LES LAÏCS, LA FAMILLE ET LA VIE

Chers frères et sœurs,

dans la joie du temps pascal et dans le contexte de vos Exercices spirituels, nous avons la joie de vivre la rencontre avec le Seigneur Jésus, présent dans l'Eucharistie. L'Évangile que nous avons entendu nous parle justement de cette rencontre.

Après le miracle de la multiplication des pains près de Tibériade, Jésus se retire seul sur la montagne, pour se soustraire à la foule qui veut le faire roi (cf. *Jn 6,15*). Le soir venu, après avoir longuement attendu, les apôtres décident de prendre seuls la direction de Capharnaüm, ville d'origine de certains d'entre eux, où Jésus avait lui aussi établi sa résidence. Ils ne reçoivent pas d'ordre de la part de Jésus, comme le raconte l'Évangile de Marc (cf. *Mc 6,45*), ils prennent eux-mêmes cette initiative.

Après avoir été avec le Maître et l'avoir aidé à nourrir les foules, il se crée maintenant une séparation : Jésus « monte » sur la montagne, alors que les disciples « descendent » vers le lac (cf. *Jn 6,16*). C'est justement à ce moment-là, sur le chemin du retour, qu'ils se retrouvent seuls, dans le noir, au milieu de la « mer » de Galilée, agitée par un vent fort qui se lève.

Nous pouvons nous retrouver nous-mêmes dans la situation des disciples. Les « succès de Tibériade » sont exaltants, mais ils ne durent pas toujours ! Et ensuite il faut revenir à la « normalité de Capharnaüm », là où chacun a sa demeure, où les familles attendent, où l'on peut vivre en toute sécurité. Et pour faire cela, il faut affronter de nouveau la mer. La mer, dans la tradition biblique, est souvent le symbole des puissances mauvaises que Dieu seul peut soumettre pour sauver son peuple.

Par conséquent, à nous aussi – en tant qu'individus ou que mouvement – dans nos nombreux « retours à la normalité » après les consolations spirituelles, après les succès missionnaires, après les joies les plus intenses, à nous aussi, il peut toujours arriver de faire l'expérience, non seulement de la solitude et de la séparation du Maître, mais aussi du réveil des forces du mal, qui semble effacer tous les moments de grâce vécus. Eh bien, c'est justement dans un moment comme celui-ci que la rencontre se produit.

Dans cet Évangile, la venue de Jésus est une théophanie, elle est la manifestation de la présence même de Dieu. Jésus apparaît en effet marchant sur les eaux, action qui dans l'Ancien Testament n'est jamais attribuée à un homme, mais seulement à Dieu, comme l'affirme par exemple le livre de Job : « À lui seul (Dieu) il déploie les cieux, il marche sur la crête des vagues » (*Jb* 9,8).

Quand Jésus se manifeste dans la plénitude de sa divinité, les disciples « voulaient le prendre dans la barque », dit l'Évangile, et « aussitôt la barque toucha la terre ». Si la mer représentait le danger, la terre représente maintenant la sécurité. À l'instant même où les disciples sont disposés à accueillir Jésus, la barque touche terre : ce qui équivaut à dire que lorsqu'on reconnaît Jésus dans sa divinité, et, surtout, lorsqu'on accueille dans sa propre vie Sa présence qui sauve, immédiatement « on touche terre », on passe de la domination de la mort à celle de la vie.

Il en va de même pour la rencontre avec Jésus. C'est une rencontre qui apporte le salut, qui soustrait la vie à la force obscure du désespoir, du mal, du péché, du non-sens. C'est une rencontre qui nous ramène à la « terre ferme », c'est-à-dire à la certitude que la vie s'appuie sur des fondements solides car elle tire son origine d'un acte générateur de Dieu, elle est accompagnée par Son aide paternelle et providentielle et qu'elle est orientée vers un destin bon. Le « retour à Capharnaüm », c'est-à-dire à la normalité quotidienne qui, pour nous, comme pour les Apôtres, court le risque de se transformer en une crise, est transformé grâce à la rencontre avec Jésus : ce n'est plus le retour à la banalité d'une existence sans Dieu, dispersée dans des choses de peu, mais le début d'une nouvelle phase de la mission, qui ouvre à de nouvelles grâces et à de nouvelles révélations, comme le raconte la suite de l'Évangile.

Très chers amis, cet Évangile renforce notre espérance. La rencontre avec Jésus qui a illuminé et donné sens à notre vie n'est pas un événement isolé dans le passé. Non ! Elle se produit toujours à nouveau. Même maintenant ! Même pendant ces journées d'Exercices ! Peut-être que certains d'entre vous sont venus ici avec dans leur cœur l'obscurité et la solitude, mais ils rentreront chez eux avec la lumière et la joie de la communion retrouvée en Jésus Christ. L'Église, la communauté des croyants, est le lieu « humain et divin », voulu par le Seigneur, où cet événement de grâce peut toujours se produire. Et, dans l'Église, les charismes suscités par l'Esprit Saint sont le lieu particulier où la rencontre avec le Christ devient plus facilement accessible aux hommes.

Le charisme de Communion et Libération lui aussi a été donné par Dieu à l'Église pour que les hommes puissent rencontrer dans les nuits de leur exis-

tence la présence consolatrice du Christ. Votre charisme, comme d'autres par le passé, doit faire sortir du passé et de l'oubli la résurrection du Christ, notre Sauveur, et la rendre proche et expérimentable pour chaque homme.

Vous êtes tous appelés à cette importante mission, et c'est pour cela que vous avez reçu une formation chrétienne. C'est ce que votre charisme vous pousse à faire. Il est donc d'une importance vitale de conserver l'unité de la compagnie spirituelle que l'Esprit Saint a créée entre vous. Dans l'Évangile, on décrit les disciples qui, ensemble, comme un seul corps, accueillent Jésus dans la barque. Le Saint Père aussi, dans la dernière lettre qu'il vous a adressée en la personne de votre Président, vous a exhorté à prendre soin de l'unité. C'est un don à invoquer dans la prière et à réaliser par sa vie, en pratiquant l'humilité, en mettant au second plan le désir d'affirmation de soi et de ses vues, en renonçant à identifier le charisme avec ses convictions ou, pire encore, avec sa propre personne ; car le charisme est toujours plus grand qu'une idée seule, il est toujours plus grand qu'un individu seul, il est toujours plus grand qu'une génération seule ou qu'une saison historique seule, fusse-t-elle même celle des débuts. Le charisme est plus grand aussi que son fondateur qui l'a accueilli pour le bénéfice de toute l'Église.

Supplions donc le Seigneur pour que vous soyez tous consolés ces jours-ci par une nouvelle rencontre avec le Christ ressuscité et que vous soyez annonciateurs et porteurs de paix au milieu de tous les conflits et les tensions qui affligent le monde. Prions pour que la Fraternité de Communion et Libération demeure toujours un lieu béni de découverte de la beauté de la foi pour des milliers de personnes et qu'elle soit soutenue dans l'unité pour porter de l'avant la mission que le Seigneur lui confie. Pour tout ceci invoquons l'aide de Marie, Mère de l'Espérance, protectrice de l'unité de l'Église.

Amen.

#### AVANT LA BÉNÉDICTION

***Davide Properi.*** Votre Éminence, permettez-moi de vous adresser nos remerciements affectueux. Déjà l'année dernière, votre présence et vos paroles lors des Exercices de la Fraternité ont été pour nous un grand réconfort et un signe clair de la certitude de notre chemin dans l'Église ; elles nous ont soutenus dans la conscience de la responsabilité à laquelle nous sommes appelés pour la construction de la maison commune. Et, connaissant aussi tous vos nombreux engagements et toutes les sollicitations qui arrivent en ce moment

particulier de la vie de l'Église, le fait que vous ayez accepté de revenir cette année est pour nous un nouveau soutien dans l'espérance et la confirmation du chemin que nous parcourons, comme vous nous l'avez à nouveau rappelé en citant la lettre du Saint-Père dans votre homélie. De notre part, comme déjà l'an dernier, nous nous tenons à disposition, encore une fois, encore plus, nous nous tenons à disposition pour toutes les nécessités que l'Église perçoit comme urgentes en ce moment. Nous n'existons que pour cela. Merci, Votre Éminence.

Cardinal Farrell. Je veux avant tout vous remercier pour votre écoute patiente. Cela fait partie des Exercices spirituels de faire de petits sacrifices. Et aujourd'hui, je peux attester devant l'Église entière que vous avez tous fait un grand sacrifice en écoutant mon italien !

Je vous apporte les salutations du Saint-Père. À cause des nombreuses questions liées à mes missions de travail auprès du Saint-Siège, je le rencontre régulièrement, et je dois reconnaître qu'à chaque fois, dans nos rencontres, il me demande : « Comment va la Fraternité de Communion et Libération ? ». Après cette journée avec vous, je peux rentrer à Rome et lui dire que, cette année, plus de vingt-mille personnes sont venues aux Exercices Spirituels de Rimini. Un chiffre vraiment élevé ! Il est même plus élevé que le nombre de personnes qui assistent souvent aux audiences du mercredi Place Saint-Pierre... je ne sais pas quelle sera sa réaction quand je le lui dirai !

Je veux vous remercier de tout cœur pour tout ce que vous faites. Vous êtes l'un des Mouvements, parmi ceux que je connais, qui est capable aujourd'hui de faire entendre la voix de vingt-mille personnes dans la société. Vous êtes vraiment un peuple nombreux ! Voilà pourquoi c'est si important que tous suivent, et continuent à suivre, le charisme de don Giussani et qu'ils vivent selon ce charisme dans la situation concrète du monde actuel.

Je vous remercie pour tout ce que vous faites chaque jour.

# *Dimanche 14 avril, le matin*

*Ludwig van Beethoven*

*Triple concert en do majeur pour piano, violon, violoncelle et orchestre, op. 56 Beaux-Arts Trio  
Gewandhausorchester Leipzig – Kurt Masur Spirito Gentil 31, (Philips) Universal*

*Angelus*

*Laudes*

## ■ ASSEMBLÉE

**Davide Prosperi.** Bien, nous arrivons à la fin de cette rencontre, qui a sans aucun doute été un moment fort pour le chemin de cette année. Avec tout ce que cela a comporté en termes de sacrifices, comme nous nous l'étions dit dès le début (de fait, dans de nombreux cas les déplacements ont vraiment été difficiles), nous avons pu faire l'expérience d'une mesure plus grande que la nôtre. Nous l'avons tous vu et hier nous l'avons entendu de la bouche du cardinal Farrell lui-même. Pendant le dîner aussi, il a voulu parler à nouveau de sa surprise et de son étonnement lorsqu'il a vu les vingt mille personnes réunies ici, plus tous ceux qui sont en train de suivre depuis chez eux ou dans d'autres endroits : il a dit qu'il était très frappé de voir que nous nous sommes retrouvés vingt mille tous ensemble pour des Exercices spirituels, selon cette modalité, avec un silence, une attention, une participation, qui font comprendre que cette rencontre ne dépend pas seulement de ce qui est dit, même si c'est important, bien sûr, mais de la contribution que chacun de nous apporte.

Voilà la première donnée qui nous remplit le cœur de joie et de certitude en rentrant chez nous.

Commençons cette assemblée, Père Giovanni.

**Monsignor Giovanni Paccosi.** De nombreuses questions sont arrivées. Quelques personnes parmi nous les ont toutes lues et ont identifié celles qui étaient les plus récurrentes et les plus représentatives.

« À propos du désir, pourrais-tu approfondir la différence entre ce qui est un “rêve” et ce qui est un “signe” ? Les petits désirs de chaque jour aident-ils vraiment à reconnaître le seul désir profond qui nous définit ? Pour moi, j’ai l’impression qu’ils sont en contradiction. »

**Paccosi.** Il y a un très beau passage tiré d’un dialogue entre don Giussani et des lycéens qui me vient à l’esprit (j’y étais avec un groupe important de CL-Lycée de Florence, dans les années 90) : il a été publié sous le titre « Oltre il muro dei sogni » [Au-delà du mur des rêves, *ndt*] dans *Realtà e giovinezza. La sfida*.<sup>139</sup> Giussani compare le rêve et le vrai désir qui conduit à l’attente. Il identifie le désir comme attente d’un accomplissement plus grand avec le mot « idéal ». Je ne lis pas les paroles de don Giussani, mais je vous invite à les relire car je pense qu’elles peuvent vraiment vous aider.

Dans le texte de la première leçon que j’avais préparé, dans le point où je citais le petit passage de Dante que je vous ai lu, je faisais la comparaison entre ce que Dante et Pétrarque entendent par désir. Cela aurait été un peu long de vous en parler hier, mais je veux vous en dire quelques mots ce matin, parce que cela me semble pouvoir aider à comprendre comment l’espérance chrétienne s’est transformée en un espoir reposant uniquement sur les capacités de l’homme.

Dans *Spe salvi*, Benoît XVI parle de l’espérance dans le progrès, dans laquelle nous pouvons tous nous retrouver, car c’est celle qui nous fait attendre le nouveau modèle de téléphone portable, l’ordinateur de dernière génération, comme si le fait de l’avoir était ce qu’on pouvait désirer de mieux. D’ailleurs, par exemple, cela me fait sourire de voir que la publicité des voitures se concentre uniquement sur le fait qu’elles soient connectées. D’accord, mais une voiture doit surtout avoir un bon moteur, une bonne tenue de route, ne pas trop consommer ! Mais aujourd’hui, le progrès se mesure sur le fait qu’elle soit connectée ! Benoît XVI parle du progrès qui, s’il est pour le bien, devient une aide pour tous. Mais ensuite il dit quelque chose de très beau : « Un progrès qui se peut additionner n’est possible que dans le domaine matériel », technique et scientifique, raison pour laquelle chacun part de là où sont arrivés ceux qui l’ont précédé. Les philosophes du Moyen Âge le disaient déjà : « Nous sommes des nains sur des épaules de géants, c’est pourquoi nous voyons plus

<sup>139</sup> L. Giussani, *Realtà e giovinezza...*, op. cit., p. 57-70.

loin ». <sup>140</sup> Mais le progrès de la personne, de la liberté de la personne, ne se produit pas de cette façon : « À l'inverse, dans le domaine de la conscience éthique et de la décision morale, il n'y a pas de possibilité équivalente d'additionner, pour la simple raison que la liberté de l'homme est toujours nouvelle et qu'elle doit toujours prendre à nouveau ses décisions », <sup>141</sup> autrement dit, chacun doit toujours recommencer depuis le début.

Cette illusion de faire reposer notre espérance sur ce que produisent nos mains, alors que ce ne sont en réalité que des rêves, avait déjà commencé à la fin du Moyen Âge. Et dans *Pourquoi l'Église*, Giussani compare Dante et Pétrarque pour faire comprendre comment notre façon de concevoir notre rapport avec Dieu a changé précisément à propos de la question du désir. Quand j'étais encore au Pérou et que j'enseignais à l'Université, j'avais essayé de faire le rapprochement entre plusieurs textes. Par exemple, en plus du passage sur l'« Âme simplette » que je vous ai lu hier, dans le *Banquet*, Dante dit : « Le plus grand désir de toute chose, procuré d'abord par la nature, est de revenir à son principe », <sup>142</sup> c'est-à-dire que nous sommes faits avec le désir de retourner à Dieu, parce que c'est Lui qui nous a faits, Il nous a faits pour Lui. Et comme pour le pèlerin (c'est un très bel exemple) qui va sur une route qu'il n'avait jamais parcourue auparavant, chaque maison qu'il voit de loin lui donne l'espoir que c'est son auberge ; et quand il arrive là, il s'aperçoit que ce n'est pas elle, alors il regarde une autre maison et il croit que c'est son auberge. Et ainsi, de maison en maison, il finit par arriver vraiment à son auberge. Il en est de même pour notre âme : dès qu'elle entre dans le chemin de la vie qui est nouveau pour elle et qu'elle n'a jamais parcouru, elle lève les yeux et veut arriver à son bien suprême, c'est-à-dire à Dieu. Mais chaque chose qu'elle voit, elle pense que c'est le bien qu'elle cherche. Et comme sa connaissance est d'abord imparfaite (parce qu'elle n'a pas d'expérience et qu'elle n'a pas été éduquée), les petits biens lui semblent grands et elle commence par désirer ceux-là. Ainsi, nous voyons que les enfants désirent de façon extraordinaire une pomme. Ensuite, en allant plus loin, ils désirent un petit oiseau. Ensuite, en allant plus loin, ils désirent un beau vêtement, puis un cheval (aujourd'hui, on dirait une moto ou une voiture), puis une femme, puis une richesse peu importante, puis plus importante, puis encore plus importante. Et tout cela arrive car l'âme ne trouve

<sup>140</sup> Cf. Bernard de Chartres (XII<sup>e</sup> s.) dans Jean de Salisbury, *Metalogicon*, III, 4.

<sup>141</sup> Benoît XVI, Lettre encyclique *Spe salvi*, n°24.

<sup>142</sup> Dante, Œuvres complètes, *Banquet*, IV, XII, traduction de Christian Bec, La Pochothèque, Paris 1996, p. 333.

ce qu'elle cherche en aucune de ces choses, et elle pense pouvoir le trouver en allant plus loin. Parce que l'on peut constater, dit Dante, que chacune des choses que nous désirons se trouve devant l'autre. Et il utilise l'image de la pyramide, qui montre que les biens intermédiaires vont vers la base, qui est Dieu. Le premier bien, le plus petit, est comme la pointe de la pyramide, mais comme nous l'avons devant nous, il nous empêche de voir tout le reste. Puis nous passons à un bien plus grand, à un autre plus grand, un autre plus grand, un autre plus grand, jusqu'à ce que nous nous rendions compte que l'ultime bien désirable est Dieu, qui est la base de tous les autres. Ainsi, lorsque l'on va de la pointe vers la base, les biens désirables semblent de plus en plus grands. Et c'est la raison pour laquelle, en marchant dans la vie, les désirs sont de plus en plus grands, l'un après l'autre. Mais comme c'est beau !

Comme Dante, don Giussani dit qu'on ne doit pas réduire les désirs, on ne doit pas les cacher. Il faut se rendre compte que ce sont des signes qui renvoient au seul grand bien pour lequel nous sommes faits, à savoir Dieu. Et c'est là notre grandeur. Cela m'est venu à l'esprit en écoutant la chanson d'Anas (je ne l'avais jamais remarqué) : les apôtres étaient dans leur barque en train de pêcher et ils n'avaient rien pris, mais Jésus se trouve sur la rive. Et ce Jésus est ce qui remplit leur cœur. Leur espérance se trouve là, sur la rive, c'est Lui. De même nous aussi, nous sommes en pleine mer, mais notre espérance est cette Présence qui se trouve là devant nos yeux : cela n'enlève pas le chemin à faire, mais c'est une fête, car elle est dans notre expérience. D'ailleurs, la manière même dont nous la chantions était une fête. C'était la fête de la reconnaissance d'une Présence qui est parmi nous.

Le désir tel qu'il est conçu par Dante est encore chrétien, en tant que signe. Au contraire, la personnalité de Pétrarque se situe au début du processus de « désarticulation » qui a changé le cours de l'histoire de l'Occident. Lui, il perçoit le désir comme quelque chose qui l'éloigne de Dieu. Pétrarque vit une « dissociation » dans son amour pour Laure, qu'il ressent comme quelque chose qui l'emprisonne complètement, une alternative radicale à sa quête de la vérité, de Dieu. Laure lui fait découvrir la distance entre la vérité, qu'il reconnaît de façon théorique, et la passion qui l'éloigne d'elle.

Il a écrit un sonnet, que je redis avec mes mots : si ce n'est pas l'amour que je sens, qu'est-ce que c'est ? Mais si c'est l'amour, si cet amour est une bonne chose, pourquoi son effet est-il mauvais, mortel ? Et si c'est une mauvaise chose, coupable, pourquoi les tourments de l'amour sont-ils si doux ? Si je brûle de plein gré, pourquoi cela me fait-il ensuite pleurer et me lamenter ? Et

si c'est un mal auquel je m'oppose, pourquoi alors me plaindre de le perdre ? « O mort vivante, o mal délicieux, / comment, si n'y consens, sur moi un tel empire ? » Mal délicieux ! Comment le mal peut-il être délicieux ? C'est là l'erreur, à savoir de penser que mon projet est plus grand que l'objectivité du bien et du mal. Et il continue en disant : si je poursuis le mal, pourquoi m'en plaindre ensuite ? Si je me trouve comme dans une frêle barque en haute mer par des vents contraires sans gouvernail ; si tout savoir se charge d'erreur, moi, je ne sais plus ce que je veux. Et je tremble en plein été (imaginez comme c'est incroyable : je tremble en été) et je brûle en hiver.<sup>143</sup>

Tout devient la contradiction entre ce qui semble à ses yeux pouvoir accomplir le désir de son cœur et ce qui l'accomplit réellement. À un certain moment, Pétrarque arrive à dire une chose terrible : moi, je suis très avide de la vérité, mais comme il est difficile de la trouver et que je ne suis pas capable de bien la chercher, souvent, ne pouvant me faire confiance à moi-même, pour ne pas me tromper je m'attache au doute, en le mettant à la place de la vérité. Mais je m'aperçois qu'ainsi, petit à petit, je suis devenu académicien (c'est-à-dire intellectuel), et après bien d'autres je suis arrivé moi aussi dans l'humble foule de ceux qui ne savent rien car ils n'ont rien de sûr, et ils doutent de tout. Je doute de tout, dit-il, sauf de ce dont je sais que ce serait un sacrilège de douter.<sup>144</sup>

Pétrarque désirerait ne pas désirer pour ne pas se sentir prisonnier de l'erreur. Pour la première fois dans la culture occidentale, on voit en lui une distance entre un bien « spirituel », supérieur mais lointain, et les biens « terrestres », qui sont faux, mais plus attirants.

<sup>143</sup> « Si ce n'est point l'amour, qu'est-ce donc que je sens ? / Si c'est l'amour, par Dieu, quelle chose est-ce là ? / Bonne, d'où vient l'effet d'âpreté et de mort ? / Mauvaise, d'où me vient la douceur des tourments ? // Si de plein gré je brûle, pourquoi ces pleurs, ces plaintes ? / Si c'est contre mon gré, à quoi sert de me plaindre ? / O mort vivante, o mal délicieux, / comment, si n'y consens, sur moi un tel empire ? // Si je suis consentant, à grand tort je me plains. / Par des vents si contraires, sur une frêle barque / je me retrouve en haute mer, sans gouvernail, // si légère en sagesse, si lourde d'errements, / que je ne sais moi-même quelle est ma volonté, / et brûlant en hiver je tremble en plein été » (Pétrarque, *Le Chansonnier*, traduction de Pierre Blanc, Classique Garnier, Paris 2020, sonnet 132, p. 265).

<sup>144</sup> « [Je suis] avide de la vérité, et précisément parce qu'elle est difficile à rechercher, moi, chercheur infirme et infirme, qui souvent me défie moi-même, j'embrasse le doute au lieu de la vérité, de peur de m'empêtrer dans l'erreur. Ainsi, par degrés, j'ai fini par devenir académicien d'adoption, – un parmi la foule, et le dernier venu dans l'humble plèbe –, ne m'accordant rien, n'affirmant rien, doutant de tout sinon de ce dont je tiens pour sacrilège de douter » (Pétrarque, *Seniles*, I, 6, 6, in Id., *Lettres de la vieillesse, Rerum senilium I-III*, éd. E. Nota, trad. F. Castelli, F. Fabre, A. de Rosny, Les Belles Lettres, Paris 2002, t. 1 p. 78).

C'est comme cela, me semble-t-il, que nous vivons bien souvent notre rapport avec la foi. C'est-à-dire qu'on ne doute pas de Dieu, car, de façon un peu moraliste, on ne peut pas douter de Dieu, mais, en réalité, on doute aussi de Lui, vu qu'on le réduit à une image abstraite détachée de notre vie.

Lors d'une conférence à Florence, Mario Luzi disait : « Voilà précisément l'un des aspects qui rend Dante exceptionnel [...] : le personnage exemplaire, qui s'appelle Dante dans la *Comédie*, est un personnage dont la substance est tirée de l'individu humain qui s'appelle Dante dans la vie, dans l'existence, dans l'histoire. Il y a une coïncidence effectivement prodigieuse entre l'invention et la confession, pourrions-nous dire ». Il s'agit d'« une coïncidence miraculeuse entre le personnage et l'*auctor* ».<sup>145</sup>

Au contraire, Pétrarque commence à projeter dans la littérature un monde de rêves qui n'existe pas dans la réalité, et il le fait sur la base d'un raisonnement de ce type : étant donné que, dans la réalité, je ne suis sûr de rien, au moins je crée un monde idéal où les choses vont comme j'aimerais qu'elles aillent. Et Luzi commentait : « La littérature européenne [mondiale, pourrait-on dire], il faut le reconnaître, s'est beaucoup plus inspirée de Pétrarque que de n'importe quel autre auteur ».<sup>146</sup> Dante n'a pas eu de disciple, avant Eliot, Ungaretti et Luzi lui-même ; pour eux non plus, comme pour Dante, la littérature ne constitue pas une manière de fuir la réalité pour se réfugier dans un monde de rêves, mais c'est une manière de trouver un sens à la réalité, et donc d'aller jusqu'au fond, jusqu'au terme du chemin du désir.

Il y a une poésie d'Ungaretti que Dado Peluso m'a fait apprendre par cœur, et qui dit ceci : « Poésie [pour moi] / est le monde l'humanité / ma vie même / en fleur dans la parole / la limpide merveille / d'une levure en délire // Lorsque je trouve / dans mon silence / une parole / elle est creusée dans ma vie / comme un abîme ».<sup>147</sup> Ce qui signifie pour moi : je veux comprendre le sens de la réalité et chaque parole que je dis n'est pas un son dans le vent, mais elle exprime le désir d'arriver jusqu'au fond, à la vérité, au bien, ce vers quoi chaque désir m'appelle.

C'est ainsi que nous avons la grâce de pouvoir être dans cette attitude, car nous avons une ancre jetée sur la rive de l'Éternel, car l'Éternel est venu

<sup>145</sup> M. Luzi, *Cantami qualcosa pari alla vita*, [Chante-moi quelque chose à la hauteur de la vie, *ndt*] Nuova Compagnia Editrice, Forlì 1996, p. 52-53.

<sup>146</sup> *Ibidem*, p. 54-55.

<sup>147</sup> G. Ungaretti, *Vie d'un homme*, *Congé*, Locvizza, 2 octobre 1916, traduction de Jean Les-cure, Gallimard, Paris 1973, p. 74.

parmi nous. Et donc il n'est plus nécessaire de rêver, il nous suffit de rester à l'intérieur de la réalité dans l'attente de notre accomplissement, qu'un Autre peut nous donner.

**Prosperi.** Je tiens à souligner ce que le père Giovanni vient de dire. Parce que nous sommes les enfants, culturellement les enfants, d'une histoire qui a duré pendant des siècles, qui a profondément changé la mentalité et le rapport de l'homme avec la réalité. Alors nous comprenons bien pourquoi nous avons tant besoin d'une éducation. Dans l'École de communauté, don Giussani demande : qu'est-ce que le signe ? « Le signe est une réalité qui signifie une autre réalité, il est une réalité expérimentable qui acquiert son sens en conduisant à une autre réalité ». <sup>148</sup> C'est pour cela que le rapport avec le signe est important, de même que l'attachement au signe en tant que signe, pour posséder la totalité, c'est-à-dire toute la réalité, y compris celle que l'on ne voit pas. Ce qui est fascinant, c'est que c'est vraiment dans le rapport avec la réalité en tant que signe qu'émerge totalement l'humain. Car ce n'est pas seulement dans l'attachement aux choses pour l'émotion qu'elles suscitent en nous que se joue vraiment l'humain ; l'humain se joue pleinement dans l'interprétation du signe, c'est-à-dire dans le chemin que l'on prend en suivant la direction que le signe indique. C'est pour cela que le signe devient si important, qu'il devient un tel compagnon de route, si décisif pour notre propre vie, sans épuiser tout son sens en lui-même, mais en devenant le chemin qui m'est donné pour que ce qui resterait autrement un insondable mystère puisse se faire connaître.

Le signe devient rêve quand il se vide de son lien avec ce qui le fait être, ce qui en établit la valeur. Et pourquoi pouvons-nous dire qu'il se réduit à un rêve ? Parce qu'il ne se réalise pas, parce qu'inévitablement il déçoit, parce que la réalité est plus que ce que nous voyons.

*« Comment avoir de l'espoir dans les situations où le mal et la douleur semblent avoir le dessus à cause de l'inévitabilité des circonstances ? Comment fait-on pour rester fort dans l'espérance quand les effets du mal laissent des séquelles qui durent dans le temps ? Et puis, "l'espérance ne déçoit pas" : en quoi est-ce vrai devant la douleur, la mort, devant les circonstances tra-*

---

<sup>148</sup> L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 161.

*giques de la vie, devant la guerre, devant toute cette vague de missiles qui rendent encore plus dramatique la situation du monde ?*

*Tout dans la vie renvoie à autre chose et, en même temps, rien ne satisfait totalement le désir d'accomplissement. Plus j'expérimente cela et plus la tristesse ou la nostalgie du port d'arrivée prend le dessus sur la joie. C'est une espèce d'espérance triste. Que signifie vraiment être joyeux ? »*

**Prosperi.** Tout d'abord, il est vrai que le mal et la douleur semblent parfois avoir le dessus, surtout quand on est dedans et que l'on ne voit pas d'issue apparente, autrement dit quand disparaît tout ce en quoi nous avons mis nos espoirs, nos attentes humaines, quand tout ce sur quoi normalement nous nous appuyons semble s'écrouler. Pourquoi le mal et la douleur ? En réalité, ces deux dimensions sont liées mais elles sont différentes, car il y a le mal que nous subissons, l'injustice, qui a à voir avec l'expérience de la douleur, du non-sens, mais il y a aussi le mal que nous faisons, le mal qui se trouve en nous. À tel point que, comme on le disait le premier soir, s'il y a une caractéristique en un certain sens tragique de notre époque, c'est justement l'incapacité de rester en face et d'accepter son propre mal. Le mal le plus grand de notre époque n'est pas tant la douleur provoquée par les maladies physiques ; en effet, même si elles sont graves, même si elles provoquent des difficultés inénarrables, combien de témoignages avons-nous, parfois même héroïques, de personnes qui résistent face à la douleur du mal physique ! Aujourd'hui, le mal véritable est surtout le mal de vivre. Car dans le mal physique, même dans la douleur de l'épreuve la plus lourde, on se rend compte immédiatement que l'on a besoin d'être sauvé, besoin qu'un autre vienne me sauver, besoin que quelqu'un accueille mon sacrifice.

Mais quand on perd cette espérance, quand le sentiment que les choses ne pourront plus changer commence à avoir le dessus en nous (l'idée que le bonheur promis est désormais perdu pour toujours et que l'on ne peut revenir en arrière), quand on finit par se replier sur soi parce qu'on a l'impression d'être mal fait, qu'on pense que personne ne peut vraiment venir nous sauver, comment la joie est-elle possible ? La joie, nous l'avons appris (don Giussani nous le disait toujours), c'est le sentiment qui naît quand on s'attache à ce qui reste quand tout passe. Quand tout passe, on voit passer les choses, on se voit passer aussi, parce qu'on vieillit, les ennuis de santé arrivent, ou les difficultés, les imprévus, qui ne sont pas toujours positifs, et parfois ils nous mettent en crise, et donc la vie qui était pleine de promesses semble soudain aller vers un horizon de faillite, de défaite et de malheur.

Quand tout cela arrive, la première tentation que nous avons est de détourner notre regard de ce qui est là (et qui, bien que fragile, est le signe de la compagnie de Celui qui te veut et qui te dit : « Je suis avec toi, je suis encore et toujours avec toi. Tu peux encore recommencer, tu as une destinée qui est bonne »). Tandis que nous, nous fixons notre regard sur une question sceptique : « Comment est-ce possible que cela se termine bien ? ». Nous avons l'impression que tout ça n'est qu'une tragédie, parce que nous n'avons plus rien en main, tous les espoirs que nous avons construits pour essayer d'aller quand même de l'avant se sont écroulés. Mais si tous les espoirs s'écroulent, c'est justement à ce moment-là que peut surgir la véritable espérance, si et quand la source de l'espérance, la foi, est vivante en nous. Quand la foi est là en tant que source de l'espérance, alors l'espérance surgit, resurgit. Non pas comme une image qui flotte dans les airs : « Tout ira bien ! », la phrase (nous nous en souvenons tous) qui apparaissait sur les fenêtres pendant le confinement. Pourquoi tout devrait-il aller bien ? Est-ce de l'optimisme, une manière de se donner du courage, de l'espérance ? Non, l'espérance, c'est autre chose : d'un certain point de vue, c'est précisément le contraire de l'optimisme. L'optimisme, c'est quand on met sa confiance dans un avenir qui, de toute manière, dépend encore de nous : « Ce sera difficile, mais on y arrivera » ; ou bien dans un fatalisme désengagé par rapport à l'épreuve qui nous est donnée. Mais il n'y a pas l'attente d'un Toi capable de sauver ma vie en me donnant le bien que je pense avoir perdu. Au contraire, l'espérance consiste à miser tout de soi sur ce qui nous est donné maintenant, car on peut miser sur le fait que Celui qui nous le donne accomplira la promesse de façon mystérieuse, selon une mesure qui n'est pas la nôtre, en nous donnant beaucoup plus que ce que l'on avait. Car voilà ce qu'est la promesse, qui s'accomplit selon une autre mesure : le centuple par rapport à ce que l'on pense avoir perdu !

Je me souviens quand mon papa est mort ; j'étais petit, j'avais six ans. On était deux frères, ma mère venait d'une localité située en dehors de Milan, elle était née et avait grandi dans la région au-delà du Pô près de Pavie, mon père était toscan, et à Milan nous ne connaissions pratiquement personne. Cependant, je n'ai jamais perçu ma vie comme négative (je peux le dire à présent, en regardant en arrière). J'ai traîné avec moi de nombreuses blessures pendant toute ma vie, mais je n'ai jamais perçu ma vie comme négative, car j'avais devant les yeux ma mère, pour qui la réalité est positive, et ce qui rend la réalité positive, c'est la foi. Après la mort de mon père, elle a dû aller travailler. Elle a trouvé du travail dans une école, la première école faite par des

adultes du mouvement à Milan, la Zolla. Grâce à cela, nous avons rencontré le mouvement. Je ne serais certainement pas ici aujourd'hui sans cette suite d'événements. Est-ce que je peux dire que la mort de mon père était un bien ? Non, les blessures, je les ai traînées avec moi. Comme nous l'avons chanté au début, même Dieu a souffert. Mais je peux dire que c'était pour une joie, pour un centuple, pour quelque chose que je ne pouvais même pas imaginer.

Il nous est demandé d'accepter ce pari. Ce n'est pas un pari à l'aveugle, c'est un pari sur ce qui nous est donné. On s'attache à ce qui nous est donné.

**Paccosi.** Je veux ajouter quelque chose, car dans la deuxième question, je pense, qu'il y a un risque d'erreur : « Plus j'expérimente cela [que tout renvoie à autre chose] et plus la tristesse ou la nostalgie du port d'arrivée prend le dessus sur la joie. C'est une espèce d'espérance triste ». Moi, je renverserais la phrase et je dirais que c'est une espèce de tristesse pleine d'espérance, joyeuse. Car le fait qu'il y a des limites, que les choses sont fragiles, comment peut-on ne pas le voir ? Mais qu'à l'intérieur de cela, il y ait une promesse, comme on le disait au début de notre parcours, imprimée dans la matrice de notre être, c'est ça qui remplit de joie, de joie car la promesse est là.

Pensez à Abraham, le père de notre foi. Bien sûr, il n'était pas content en gravissant la montagne avec Isaac, mais il était rempli d'espérance. « On a le bois, le couteau, le feu pour l'Holocauste, mais où est la victime ? », lui demande son fils. Abraham répond : « Dieu pourvoira », car il n'a plus rien qui lui appartient. Et combien il aura été rempli de joie, quand il comprendra ensuite que Dieu ne voulait pas ce sacrifice qui, dans la culture de l'époque, était malheureusement pratiqué par bien des gens.

Par conséquent, il y a aussi de la tristesse dans notre vie, mais elle est joyeuse car il y a une Présence, comme le disait Davide. Je vous raconte un épisode que j'ai toujours gardé en mémoire depuis qu'il m'est arrivé. Dans la paroisse où je suis allé quand j'étais jeune prêtre (j'avais 30 ans), il y avait un couple ; on croyait voir deux jeunes fiancés, même s'ils avaient une quarantaine d'années ; ils marchaient toujours ensemble, ils faisaient du vélo ensemble. Un jour, alors qu'il faisait du vélo, il a été heurté par une voiture et il est mort. Ce fut une tragédie épouvantable, vraiment. Après quelques mois, la femme est venue me voir et elle m'a dit : « Écoutez, père Giovanni, il y a quelque chose que je veux vous dire et que je ne peux dire à personne, mais peut-être que vous me comprendrez ». Et elle m'a dit : « En fait, je remercie Dieu de m'avoir enlevé mon mari. Vous comprenez ce que je veux dire, vous

savez que, pour moi, l'aimer, c'était toute ma vie. Mais tant qu'il y a eu mon mari, je me déchargeais sur lui de toutes les responsabilités de ma vie, c'est lui qui s'occupait de tout. Je ne prenais aucune responsabilité, je vivais dans un monde de rêves. Mais depuis qu'il est mort, c'est moi qui dois me prendre en charge, et prendre la responsabilité de ma famille, des choses, et je comprends que cela m'a fait mûrir en tant que personne ». Et elle a ajouté : « Et donc, à la fois je souffre car mon mari n'est plus là, mais je comprends aussi que cela fait partie d'un dessein plus grand, que c'est pour mon bien. Lui, il est déjà dans l'éternité, et moi, je suis davantage moi-même ». Et elle a conclu : « Que cela reste entre nous ! ». C'est vraiment cela. Bien sûr, on ne peut pas généraliser, mais pour comprendre que c'est possible de vivre ainsi, il suffit de regarder les visages de ceux qui vivent dans la foi les situations douloureuses. En les vivant dans la foi, ils deviennent un signe d'espérance pour tous.

Alors, si on se trouve dans cette tristesse, peut-être qu'il faut se demander : à quoi suis-je vraiment attaché ?

« *Que signifie éduquer à l'espérance ?* »

**Paccosi.** Ce que j'ai essayé de faire pendant ces trois jours, c'est précisément de donner une indication sur la manière de s'éduquer à l'espérance en suivant don Giussani. Le premier soir, nous avons vu que le point de départ, c'est de prendre au sérieux le désir qui nous constitue, l'« élan incoercible vers la réalisation de soi-même », de nous-mêmes, comme le dit don Giussani dans ce texte qui est devenu célèbre ces jours-ci (même s'il existait depuis longtemps, dans *Porta la speranza*). Mais ensuite, nous dévions très facilement de ce désir qui nous constitue en l'identifiant, comme le disait don Giussani, avec les « instinctivités [...] boursoufflées », en nous laissant aller à la « banalité des commodes expansions », ou bien avec le stoïcisme.

La leçon d'hier matin nous a montré que dans notre vie est arrivé quelque chose de plus fort, la rencontre avec Celui qui est la grâce qui rend possible d'espérer, non plus de façon humaine, si fragile, mais en s'appuyant sur le roc, en étant accroché à l'ancre de Sa présence. Donc, éduquer à l'espérance veut dire regarder Jésus Christ. Il n'y a pas d'autre chemin pour grandir dans l'espérance.

Dans la leçon de l'après-midi, on s'est demandé comment l'espérance devient l'étoffe de la vie, c'est-à-dire la confiance avec laquelle on vit tout. À

travers le passage de la pauvreté. Mais la pauvreté, non pas comme un renoncement, mais comme la découverte que les choses sont un signe, que tout est signe, et donc sacré. Hier, à un certain moment, quand j'ai expliqué que, dans l'histoire de l'humanité, l'idée du *sacré* naît précisément du désir de voir chaque chose matérielle, même la plus petite, comme rapport avec le Mystère, j'ai dit et je le répète : imaginez ce que signifie regarder chaque chose, chaque personne, en reconnaissant qu'elle est *sacrée*, c'est-à-dire l'intermédiaire pour le rapport avec Jésus Christ. Ça change tout ! Alors, effectivement, on peut vivre dans cette confiance qui est un abandon, dans cette perception que tout est un don, qu'on est accroché, suspendu à la grâce infinie de Dieu qui nous le donne à cet instant, et ne plus être esclave, mais libre.

C'est pourquoi, la réponse à cette question (que signifie éduquer à l'espérance ?), disons que c'est vivre notre appartenance à Jésus Christ à l'intérieur de cette histoire qui nous a rejoints. La promesse, c'est de pouvoir vivre avec cette confiance qui rend légère toute circonstance, mais qui, comme on le disait à la fin hier, nous lance dans le désir de le communiquer à tous : une fête qui devient mission.

*« On nous a dit de ne négliger aucun aspect du réel (le travail, les affections, les amis) et en même temps d'être pauvres. Mais alors, quelle est la juste relation qu'on doit avoir avec les choses ? Quelle place prennent le travail, les affections, les amis, etc. ? »*

**Prosperi.** Je me rattache à ce que vient de dire père Giovanni. Le vrai défi de la pauvreté, c'est de lutter contre la tentation irrésistible de me posséder moi-même, pour moi, en tout cas. Parce que la possession des choses, l'attachement aux choses comme fin en soi, le fait de vouloir accumuler des biens, au fond, ce sont tous des reflets de la volonté de me dominer moi-même, d'avoir le contrôle de moi-même. Le problème, ce ne sont pas seulement les choses matérielles ; elles ne sont qu'un aspect, mais pour moi elles ne sont pas ce qui nous enferme le plus. L'aspect qui nous entrave le plus, ce sont nos projets, la perception que nous avons de ce qui est juste ou erroné, autrement dit la manière dont nous excluons Dieu de notre vie, de notre vie réelle, concrète, en le reléguant tout au plus à certains moments d'inspiration religieuse.

Alors on comprend quel est le lien entre confiance et sacrifice (autre question qui revenait très souvent dans celles qui sont arrivées), que le père Gio-

vanni a relié dans sa méditation au thème de l'éducation à l'espérance. En effet, pour vivre la pauvreté par rapport à la possession de soi-même, il faut avoir confiance en quelqu'un d'autre que soi, mettre sa confiance en quelqu'un d'autre. Bien sûr, en quelqu'un d'Autre avec une majuscule, mais à travers la façon dont il se rend présent et compagnon dans ma vie, une présence réelle, pas une pensée, car tout seul, on ne vainc pas cette tentation d'autonomie.

Évidemment, cela implique un sacrifice. Mais on sait bien que le sacrifice ne consiste pas tant dans le fait qu'on nous demande de renoncer à quelque chose, mais dans le fait qu'on entrevoit l'avantage qu'il comporte, comme on le disait hier : pour que tout soit reconnu comme sacré, étant en lien avec Jésus Christ. Cet avantage, on le voit se réaliser ou déjà réalisé chez des amis parmi nous qui vivent un niveau de vie désirable, qui vivent pour l'idéal, pour lesquels on comprend que l'idéal est quelque chose de concret. À quoi voit-on que c'est quelque chose de concret ? En quoi consiste ce gain ? Quel est ce centuple qui nous est promis, que Jésus nous promet ? La liberté, la liberté ! On peut aimer vraiment son mari, sa femme, ses enfants, son travail, ses propres préférences, ce que l'on perçoit comme le plus à soi (sans négliger aucun aspect de la réalité, comme le disait la question). Avec liberté. Malheureusement, on s'aperçoit souvent que même les affections, même les amitiés les plus importantes deviennent des prisons au moment où les conditions changent, c'est-à-dire qu'elles nous éloignent, elles nous enferment, elles ne nous font plus voir l'ampleur qui nous est donnée à travers l'histoire dans laquelle un Autre nous a mis. Alors que la préférence, la vraie valeur de la préférence, c'est qu'elle nous ouvre au tout, elle nous apprend à aimer tout ; à travers un détail, on est introduit à aimer tout comme on n'en serait pas capable. Sinon la préférence serait une injustice, une injustice vis-à-vis des autres, mais surtout une injustice vis-à-vis de nous-mêmes, car petit à petit elle nous enfermerait.

*« Je voudrais vous demander d'approfondir ce qu'est l'appartenance à l'unité avec ceux en qui on reconnaît la présence de Jésus Christ. Que signifie, existentiellement, appartenir "à l'unité avec eux" et non pas à eux ? À la fin de la leçon, tu as dit que "notre unité est la forme la plus belle et la plus grande de cette espérance". Comme peut-elle être la plus belle et la plus grande ? Tu as dit cela après nous avoir parlé du père Paolo Bargigia, du père Bellandi et du père Paolo Milloschi. Comment s'est manifesté dans ton expérience le fait que l'unité entre vous était la forme la plus grande et la plus belle de l'espérance chrétienne ? »*

**Paccosi.** Je commence par cette dernière question, qui me concerne plus directement. Pour ma part, j'ai eu une grâce particulière : même la vocation, qui a été tout à fait personnelle, je me suis trouvé à la vivre avec mes amis les plus chers. Cela a vraiment été totalement personnel ; en effet, je n'avais rien dit de ma vocation à mes amis. Lorsque je suis allé pour la première fois à une rencontre avec le père Pierfrancesco, parce que je lui avais évoqué la vérification que je voulais faire de ma vocation, j'y ai retrouvé Bargigia (qui n'était pas encore le père Paolo) et je lui ai demandé : « Et toi, qu'est-ce que tu fais là ? ». Et lui : « Et toi, qu'est-ce que tu fais là ? ». Quand Paolo, Andrea et moi avons parlé avec don Giussani, après le lycée, à 19 ans, peu de temps avant d'entrer au séminaire, il nous a dit de façon très explicite : « Au séminaire, ne participez pas aux activités de CL. Suivez ce qui vous est proposé ». C'était aussi parce qu'il était sûr qu'il s'agissait d'un lieu vraiment beau, intense. Le recteur du séminaire s'appelait le père Gualtiero Bassetti et l'évêque de Florence était le cardinal Giovanni Benelli, deux personnes extraordinaires. Don Giussani nous a dit : « Vous, suivez la proposition qui vous est faite. Vivez l'unité entre vous et faite référence à ces personnes », et il nous a aussi donné les noms : Christiana Maraviglia, qui suivait GS à Florence à cette époque, Lele Tiscar, qui était le responsable des étudiants, et père Silvano Seghi, qui était le responsable du mouvement. On a fait comme il nous l'avait dit. Et on a vécu une expérience très intense du mouvement, tout en ne participant à aucune activité du mouvement. Ironie du sort, le siège du mouvement était justement à l'intérieur du séminaire ; je me souviens qu'un jour, je regardais par la fenêtre et, dans la rue, il y avait les étudiants (tous les amis avec lesquels j'avais fait CL-Lycée) qui sortaient du siège pour faire plein de choses. Et nous, on était à l'intérieur du séminaire. J'ai ressenti un peu d'émotion en pensant que j'aurais bien aimé être là avec eux, pas avec regret, mais en pensant que le fait d'être au séminaire était la façon dont nous construisions la même chose. Et c'est ainsi qu'a grandi entre nous la conscience que le but de notre unité était de nous rappeler l'obéissance à Jésus Christ à l'intérieur de cette histoire, grâce à notre obéissance réciproque.

Un jour, alors que cela faisait déjà longtemps que nous étions prêtres, nous avons passé des vacances entre prêtres de Florence. Le père Ciccio Ventorino aussi était venu : à l'époque, il suivait les communautés de Florence et de la Toscane. À la fin des vacances, il nous a dit : « Vous ne vous en rendez pas compte, mais vous vivez une vertu particulière : la vertu de l'obéissance. Vous êtes toujours disposés à vous obéir entre vous ». J'ai été frappé par cette

remarque. Puis, j'ai réfléchi et je me suis dit : c'est tout à fait vrai, on s'obéit. Pourquoi ? Ce n'est pas qu'on obéit à quelqu'un parce qu'il est le chef. On obéit à ce qu'il témoigne, et donc on obéit à Jésus. Mais pour obéir à Jésus, on a besoin de cette compagnie concrète, qui est un peu comme un groupe de Fraternité : elle n'a absolument pas la prétention d'être une alternative à l'objectivité de l'autorité dans le mouvement et dans l'Église, mais cela nous aide mutuellement à suivre celui qui, en ce moment, est mis par le Seigneur comme guide de notre histoire.

Par conséquent, même avec tous les moments de difficultés, l'unité qui existe dans notre histoire, je ne la changerais pour rien au monde. Lorsque don Giussani parle de l'autorité morale et de l'autorité désignée, il explique que l'autorité morale correspond à la compagnie quotidienne qui est telle que ceux qui nous entourent nous rappellent l'idéal ; il y en a certains qui nous le rappellent de façon particulière, et donc je les suis. Mais je les suis parce que je veux suivre l'unité, l'objectivité de l'autorité. Mettre une alternative entre autorité morale et autorité désignée n'a pas de sens, car c'est Jésus Christ qui est présent dans cette unité.

L'amitié entre nous, les prêtres, m'a toujours aidé à suivre le Christ, et c'est encore le cas maintenant, même si, à présent, nous ne partageons pas la vie quotidienne comme bien souvent dans le passé, mais la valeur reste identique : on peut se voir une fois par an, peut-être en allant en vacances ensemble, et ces moments-là ont la même intensité que lorsqu'on était toujours ensemble, parce que c'est le même l'horizon. Et ce que l'on vit dans notre unité, on le vit dans l'unité avec les personnes qui nous sont données.

Je sais qu'en ce moment, j'ai des amis qui reçoivent des messages qui viennent d'un peu partout en Italie : « Oh, fais-nous connaître père Giovanni, on veut l'inviter à nos vacances ». Je ne viendrai pas ! Je ne viendrai pas car, objectivement, je ne pourrai pas. J'ai un diocèse à conduire et je ne peux pas le délaisser. Mais ce que je veux dire, c'est que le charisme vit et se communique de façon toujours nouvelle et entière dans notre unité : donc en suivant, selon l'organicité concrète de notre compagnie, il y a déjà tout ce qu'il faut pour en faire une expérience pleine et toujours surprenante. De toute façon, je ne pourrai pas aller à toutes les vacances du mouvement, même si, ayant prêché les Exercices, je suis devenu « à la mode » et que j'éveille de la curiosité ! On a couru un sacré risque en me le demandant.

***Prosperi.*** Ça s'est bien passé !

**Paccosi.** C'est l'unité entre nous qui permet de construire, donc aidons-nous à regarder, à suivre ce que le Pape nous a dit dans sa dernière lettre, à suivre le chemin que nous faisons en ce moment. En ce sens, selon moi, la rencontre qui a été faite après la lettre du Pape contient des choses fondamentales pour les circonstances historiques que nous sommes en train de vivre. Suivre ne veut pas dire suivre la mode du moment. Ce qui nous donne l'espérance, c'est l'unité, l'appartenance à cette unité, au fait que représente cette grande histoire, devant laquelle, hier, le cardinal Farrell est resté les yeux écarquillés, et nous aussi, remplis d'émotion. C'est la grande histoire dans laquelle le Seigneur nous a mis.

*« Le lien entre unité et espérance m'échappe. Peux-tu m'aider ? »*

**Proserpi.** Au fond, c'était ce que j'avais à cœur : retenir l'unité de l'ensemble du parcours que nous avons fait cette année, depuis les Exercices de l'année dernière, la Journée de début d'année, en passant par la lettre du Pape jusqu'au contenu de ces Exercices. On ne comprend pas le rapport entre unité et espérance si on ne part pas de la foi. En particulier, je veux approfondir un aspect du rapport entre l'unité et la trajectoire, la dynamique foi-espérance, sans lequel rien de ce que l'on dit n'est justifié. Ce que je veux préciser se réfère à une question très fréquente qui a émergé ces derniers mois et que toi, père Giovanni, tu as évoquée dans une méditation en disant que l'unité est un don. C'est vrai, nous le voyons tous, nous savons tous qu'elle est impossible à obtenir par nos propres forces. Mais alors pourquoi le Pape nous a-t-il rappelé de prendre soin de l'unité, en quoi prendre soin de l'unité consiste-t-il et quel est le rapport avec la foi et l'espérance ? Je voudrais commencer par lire un petit passage de la lettre de saint Paul aux Éphésiens : « Et les dons qu'il a faits, ce sont les Apôtres, et aussi les prophètes, les évangélistes, les pasteurs et ceux qui enseignent. De cette manière, les fidèles sont organisés pour que les tâches du ministère soient accomplies et que se construise le corps du Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous ensemble à l'unité dans la foi et la pleine connaissance du Fils de Dieu, à l'état de l'Homme parfait, à la stature du Christ dans sa plénitude. Alors, nous ne serons plus comme des petits enfants, nous laissant secouer et mener à la dérive par tous les courants d'idées, au gré des hommes qui emploient la ruse pour nous entraîner dans l'erreur. Au contraire, en vivant dans la vérité de l'amour, nous grandirons pour nous élever en tout

jusqu'à celui qui est la Tête, le Christ ». Attention à la façon dont saint Paul continue : « Et par lui, dans l'harmonie et la cohésion [c'est la description de l'unité], tout le corps poursuit sa croissance, grâce aux articulations qui le maintiennent, selon l'énergie qui est à la mesure de chaque membre. Ainsi le corps se construit dans l'amour ».<sup>149</sup>

Voilà ce qui résume tout le chemin que nous avons fait cette année, car seule une foi mature peut vraiment avoir à cœur l'unité entre nous, de telle sorte que tout le corps, dans l'harmonie et la cohésion, poursuive sa croissance, grâce aux articulations qui le maintiennent. Mais, comme l'ajoute saint Paul, il ne suffit pas de dire « foi » pour qu'elle soit mûre. En effet, la maturité de la foi est opposée à une foi immature, celle de petits enfants ballottés par tous les courants d'idées à cause de la ruse des hommes. En effet, nous voyons bien que nous sommes exposés chaque jour à ce que don Giussani appelait « le pouvoir ». Le pouvoir agit à chaque époque, et par certains côtés peut-être aujourd'hui plus que jamais, car il le fait de manière plus subtile, silencieuse, en se montrant attirant. Le diable ne nous donne pas de grosses claques, il se montre attirant en nous offrant des biens généreux, mais en échange de notre fidélité à son pouvoir et à ses dogmes, jusqu'à ce que l'on assume sa vision des choses.

Voilà, je crois qu'aujourd'hui c'est peut-être le point le plus brûlant à tous les niveaux, y compris pour l'Église et donc aussi pour nous. Je voudrais vous lire une lettre de don Giussani qui m'a été signalée et qui s'adressait aux groupes de Communion et Libération en 1979 (la reconnaissance de la Fraternité n'avait pas encore eu lieu), juste après sa première Audience avec Jean-Paul II : « Très chers amis, comme vous l'avez probablement su, j'ai reçu ce don important de pouvoir parler avec le Pape, longuement, de notre vie et de ce que nous voudrions être à l'intérieur de notre Église bien-aimée, et dans notre terre bien-aimée. Pendant que je me tenais là devant Lui, je me demandais : Quelle raison ma vie offre-t-elle aux yeux du Pape pour qu'Il me concède tout cela ? La raison, c'est votre vie, la vie de vous tous, mes amis et compagnons de route, toute votre foi, votre engagement riche en œuvres, votre générosité, votre capacité de sacrifice. C'est cela la raison véritable qui m'a permis d'être reçu. Et j'étais rempli d'étonnement, de honte de moi-même, de gratitude envers le Pape et envers vous.

Je voudrais vous résumer le message qui s'est reflété dans Ses préoccupations et dans Son attitude : 1. Jésus-Christ est la vérité de l'homme tout

---

<sup>149</sup> *Ep* 4, 11-16.

entier, et la foi est la forme de l'ensemble de sa vie et de sa capacité d'action ». Cette année, nous avons dit : la foi donne forme à la vie. « 2. Il n'y a donc pas d'un côté la foi et de l'autre les intérêts, les engagements de la vie, le travail. Non. La foi est la source du critère pour affronter tous les problèmes de l'existence, et c'est dans la foi que doit s'enraciner notre comportement dans notre environnement, qui est comme le terrain sur lequel se développent tous les problèmes ». Ces derniers mois, nous nous sommes interrogés sur le rapport entre foi et présence sur le terrain. « 3. En particulier, il est nécessaire que la foi s'exprime en tant que culture. En effet, c'est la culture qui détermine le visage d'un peuple, en exprimant son histoire. Notre foi ne doit pas avoir de "complexes d'infériorité" face à la culture dominante. »

C'est pourquoi il faut réfléchir à la manière dont on se positionne par rapport à la culture dominante, que don Giussani avait souvent l'habitude d'appeler « le pouvoir ». Les tentatives que nous faisons avec *Tracce* (hier, le père Giovanni aussi le rappelait), l'activité des Centres culturels et le Meeting sont des exemples qui expriment la foi comme culture et, dans cette optique, ils doivent être soutenus. Giussani poursuit : « Nous avons toujours dit que, pour vérifier et faire mûrir notre foi [nous y voilà !], nous devons nous impliquer dans un événement où elle vit, de telle sorte qu'il nous vienne à nous aussi l'envie, la lumière et le courage pour suivre ». Et il conclut : « Mes amis, dans un monde où la foi est si égarée et l'injustice si grande, secouons notre inertie, faisons éclater notre égoïsme, en renversant nos habitudes de petits-bourgeois ». <sup>150</sup>

Qu'est-ce donc qu'une foi mûre ? On vient de l'entendre avec les mots de don Giussani : c'est une foi impliquée « dans un événement où elle vit ». Alors pour résumer, en repensant à tout le chemin parcouru, voilà ce que l'on pourrait dire : une foi mûre est une foi profondément ancrée dans l'amitié du Christ. C'est cette amitié qui nous ouvre à tout, qui nous ouvre au vrai, à la connaissance du vrai et aussi à la connaissance du faux, de ce qui est trompeur, en nous permettant de ne pas être ballottés par tous les courants d'idées. Je l'ai écrit aussi dans le message envoyé à nos jeunes de CL-Lycée : l'amitié de Jésus, qui engendre l'amitié entre nous, est caractérisée par deux aspects fondamentaux. Premièrement, le partage de Sa connaissance : « Je vous ai tout dit ». Nous ne saurions vraiment rien de cet insondable Mystère s'il ne nous

<sup>150</sup> L. Giussani, « Serviamo Cristo in questo grande uomo » [Servons le Christ dans ce grand homme, *ndt*], *Litterae Communiois CL*, n°2/1979, p. 2-3.

avait pas été révélé, s'il ne nous était pas révélé aujourd'hui. Par qui ? Par Sa présence. Avec cette connaissance, il nous donne aussi Son entière confiance. « Je vous ai tout dit », comme un ami qui n'a pas de secret pour son ami. Nous savons que dans le langage biblique, la connaissance est relation.

Le Christ nous donne sa connaissance du Père, c'est-à-dire qu'Il nous introduit dans la communion entre le Père et le Fils : inaccessible à notre effort, même si elle est sans aucun doute désirée, elle n'est rendue possible que par Son initiative. Voilà l'amitié véritable. Et, deuxièmement, *idem velle, idem nolle*, c'est-à-dire désirer les mêmes choses qui valent la peine d'être désirées, et ne pas désirer ce qui ne vaut pas la peine d'être désiré. C'est cela l'amitié : la mise en commun de Sa volonté. Et c'est justement là qu'entre en jeu notre liberté, et c'est là où souvent toute notre fragilité se manifeste. Mais là aussi, face à la fragilité de notre liberté pour adhérer au dessein de Dieu sur notre vie, là aussi Jésus Christ a pris l'initiative à notre égard et il continue de la prendre aujourd'hui comme il l'a prise ce jour-là, en résolvant la question dans le jardin des oliviers : « Que ta volonté soit faite, pas la mienne [Lui qui s'est totalement identifié avec notre humanité] », <sup>151</sup> en témoignant la coïncidence entre Sa volonté et celle du Père.

Alors la vie nouvelle qui nous est offerte en suivant Jésus Christ consiste à rester plongé dans l'amitié avec Lui, qui nous rejoint concrètement à travers notre communion, à l'intérieur de cette histoire. Et c'est pour cela que nous avons insisté autant sur la centralité de notre communion pendant toute cette période, non pas comme un soutien collatéral à l'expérience subjective de la foi, mais précisément en tant que contenu central de la foi elle-même, pour qu'elle soit mûre.

*« J'ai été très frappé par l'image du saltimbanque qui, en se tenant la tête en bas, réussit à percevoir la réalité en tant que dépendante de Dieu qui la fait à cet instant. Je me demande comment on peut "s'entraîner" à garder toujours cette perspective. »*

**Prosperi.** Il me semble que c'est aussi une très bonne conclusion pour tout ce parcours. Ce qui m'a le plus fasciné (nous aurons le temps et les moyens de reprendre tous les détails du contenu qui nous a été proposé), c'est de voir

---

<sup>151</sup> Cf. Mt 26, 42 ; Mc 14, 36 ; Lc 22, 42.

ce qu'est l'espérance chez celui qui nous a guidés dans les méditations de ces jours-ci. L'espérance est la vertu du chemin. Ce n'est pas un point final, ce n'est pas d'imaginer comment se réalisera la promesse, mais c'est de voir quelqu'un qui est en chemin, sûr de lui, qui avance la tête haute, même au milieu de toutes les fatigues et les difficultés de la vie. Quand on est en chemin, de deux choses l'une : ou bien on avance au hasard, ou bien on suit.

Alors, comment s'entraîner à garder cette perspective où l'on reconnaît que la réalité est dépendante de Dieu ? Cette conscience mûrit à travers l'expérience de l'obéissance, quand on suit, et ce n'est pas un rappel disciplinaire. Le Jeudi Saint, l'évangile de saint Jean nous le rappelait : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi, j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour. Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite ».<sup>152</sup>

Nous y voilà, le dernier passage de la lettre du Pape concerne l'obéissance (qui, pour ce que j'ai pu constater en allant voir différentes communautés, n'a pas toujours été tout à fait bien comprise, en étant peut-être réduite à une question moraliste) et nous introduit justement à la condition pour que puisse se réaliser la joie parfaite promise dans l'évangile de Jean. L'évangile continue : « Mon commandement [commandement !], le voici : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Vous êtes mes amis [l'amitié avec le Christ] si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; je vous appelle mes amis, car tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître ».<sup>153</sup>

Ainsi, nous comprenons ce qui est véritablement en jeu dans la question de suivre et d'obéir : si Jésus partage avec nous ce qu'Il entend dire par son Père, pour nous permettre de connaître l'insondable mystère de l'Être, c'est là que se joue la différence entre l'obéissance de l'esclave et l'obéissance de l'ami. « Je vous ai appelés mes amis ». Qui nous appelle ses amis ? Le fils de Dieu !

C'est là que réside la différence profonde entre l'obéissance de l'esclave et l'obéissance du fils, car l'esclave ne connaît pas le but et la propriété du maître, il obéit parce qu'il doit obéir, pour ne pas être puni, pour ne pas être renvoyé,

---

<sup>152</sup> *Jn* 15, 9-11.

<sup>153</sup> *Jn* 15, 12-15.

parce qu'il a intérêt à le faire, mais ce qui appartient au maître ne lui appartient pas. Tandis que le fils est aussi l'héritier donc, ce que le père communique, d'une certaine manière cela lui appartient déjà, même si cela n'est pas encore pleinement possédé, cela lui appartient mais il ne le possède pas encore pleinement. Alors, l'obéissance du fils est justifiée pour prendre possession de la valeur, à savoir de la signification que le père lui communique.

C'est pour cela que nous disons qu'obéir signifie entrer dans la vie du père, s'identifier de tout son être avec les raisons profondes qui meuvent le père. Mais le fils n'est libre avec son père que lorsqu'il reconnaît qu'il est aimé. C'est cela qui engendre la liberté en nous, le rapport qui, de façon ultime, engendre ma personne, comme entre fils et père. Et ainsi, dans l'obéissance à l'autorité dans l'Église, de même qu'à l'autorité dans notre amitié, se réalise cette liberté profonde et véritable. Car la liberté s'exerce pleinement dans le rapport avec l'autorité, sinon on essaie de contenter l'autorité, mais dans le fond, notre affection est ailleurs, parce qu'on n'y croit pas ; ou bien on renonce à soi-même et on s'aligne passivement sur celui que l'on suit sans vraiment mettre en jeu sa propre personne, avec comme résultat qu'on ne grandit pas, que la foi ne mûrit pas, qu'on reste toujours infantile, adolescent, seulement rempli de ses propres préoccupations, mais au fond sans jamais prendre la responsabilité, en tant qu'adulte, d'engendrer, car on ne s'engendre pas tout seul. Cette liberté est possible en vivant une obéissance de fils, sur un chemin où ce qui est promis nous appartient déjà, c'est un héritage.

C'est cette certitude qui fait suivre avec joie et assurance, même quand on ne voit peut-être pas immédiatement toute la trajectoire, ou que certaines choses mettent en difficulté. J'insiste, cette obéissance a une seule raison d'être : grandir, devenir pères et mères à notre tour (comme nous l'avons dit à la Journée de début d'année en rappelant les paroles de don Giussani). Et c'est là que nous voyons bien souvent surgir en nous des objections : « Oui, mais je ne suis pas capable, je suis mesquin, je ne sais rien faire, je suis plein de perplexités, je ne suis pas d'accord, tu m'as fait du mal, je suis complètement raté ». Courage, mon ami, courage ! Ce n'est pas toi qui fais la réalité, ce n'est pas moi qui fais la réalité, ce n'est pas moi qui fais toutes les choses. Je ne me fais même pas moi-même, tel que je suis fait. Je suis comme je suis. La réalité est déjà faite par un Autre !

Et alors, il n'y a pas d'alibi. Tu es à terre ? Relève-toi ! Tu as du mal ? Nous aussi ! Tu n'arrives pas à relever les yeux de tes pieds ? Regarde devant

toi, Celui qui t'a aimé d'un amour éternel est en train de passer et saint est son nom ! Viens avec nous, allons mourir avec Lui !<sup>154</sup> Car l'homme ancien doit mourir, notre orgueil doit mourir, notre autosuffisance doit mourir, notre impatience doit mourir, si nous voulons que surgisse en nous la vie nouvelle que seul Jésus Christ peut nous donner.

\* \* \*

Je vous donne maintenant un avis important. Il s'agit d'une nouvelle qui vient d'être communiquée aux médias par le Diocèse de Milan.

Jeudi 9 mai, à 17 heures, dans la basilique Saint-Ambroise, l'Archevêque de Milan, monseigneur Mario Delpini, tiendra la première session publique de la phase des témoignages pour la cause de béatification et de canonisation du serviteur de Dieu don Luigi Giussani. Nous accueillons avec une très grande joie cette nouvelle tant désirée. Il s'agit d'une étape fondamentale du procès de béatification de notre cher don Giussani.

La première phase du procès, celle qui s'appelle phase documentaire, commencée en 2012, a comporté une enquête théologique, qui s'est conclue de façon positive, et une enquête historique large et complexe, qui est désormais à un stade très avancé.

Et quand se terminera la phase des témoignages qui commencera le 9 mai, la documentation recueillie sera envoyée au Dicastère pour la Cause des Saints, au Vatican, où le travail fait dans le diocèse de Milan sera vérifié. Puis viendront les autres phases prévues par les normes jusqu'à arriver à l'éventuelle décision du Saint-Père de déclarer vénérable le serviteur de Dieu don Giussani.

En particulier, monseigneur Ennio Apeciti, responsable du Service diocésain pour la Cause des Saints, a déclaré ce matin qu'au terme de la phase des témoignages « l'examen attentif d'un miracle concédé par Dieu par l'intercession du serviteur de Dieu permettra au Souverain Pontife de déclarer bienheureux monseigneur Luigi Giussani et qu'un autre miracle, postérieur à la béatification, permettra de le proclamer saint pour l'Église ».

Comme l'a expliqué le Diocèse, le choix de la date du 9 mai et du lieu, la basilique Saint-Ambroise, pour le déroulement de la première session publique de la phase des témoignages, a été fait par l'Archevêque pour des raisons liées à la personnalité même de don Giussani : « La solennité de l'Ascension, qui

---

<sup>154</sup> Cf. « Allons-y, nous aussi, pour mourir avec lui ! » (*Jn* 11, 16).

tombe justement le 9 mai », comme l'explique encore monseigneur Apeciti, « était particulièrement chère aux yeux de ce prêtre, et la basilique saint ambrosienne a semblé la plus adaptée pour exprimer le lien du prêtre ambrosien avec son “plus grand patron”. Enfin, la proximité de la basilique avec l'Université catholique du Sacré-Cœur entend faire mémoire du lieu où, pendant de nombreuses années, le serviteur de Dieu a formé des générations de jeunes, en leur communiquant son amour passionné pour l'Église ».

Nous sommes profondément reconnaissants envers l'archevêque Delpini, monseigneur Apeciti, la postulatrice, Madame Chiara Minelli, et envers toutes les personnes impliquées dans la cause d'avoir rendu possible l'ouverture de cette nouvelle phase. Et nous sommes naturellement très reconnaissants aussi envers le pape François, pour l'attention et l'estime qu'il a plusieurs fois exprimées, y compris publiquement, envers la personne de don Giussani et pour le chemin que le mouvement est en train de faire en cette période.

Nous remettons dès maintenant entre les mains de l'Église l'irrépressible désir que nous portons dans le cœur de pouvoir bientôt voir don Giussani compté parmi les bienheureux et les saints du Seigneur. La tâche que nous nous donnons est d'intensifier nos prières, pour le bien de la cause, pour ceux qui sont et seront impliqués dans cette phase du procès, et de demander avec encore plus de vigueur dans nos intentions de prières l'intercession du serviteur de Dieu don Luigi Giussani.

# MESSE

*Liturgie de la Messe : Ac 3, 13-15.17-19, Ps 4 ; 1Jn 2, 1-5 ; Lc 24, 35-48*

**HOMÉLIE DE SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR FILIPPO SANTORO  
ARCHEVÊQUE ÉMÉRITE DE TARENTE  
ET DÉLÉGUÉ SPÉCIAL POUR LES *MEMORES DOMINI***

J'avais préparé une homélie pour le troisième dimanche de Pâques, mais après la nouvelle que nous venons d'entendre, c'est toute une nouvelle perspective qui s'ouvre. La joie que les apôtres éprouvent en voyant le Seigneur Jésus ressuscité a aussi été notre joie en recevant la nouvelle de l'ouverture de la phase des témoignages, qui est une étape importante vers la béatification et la canonisation du serviteur de Dieu, don Luigi Giussani. Cette joie si grande vient du fait que l'Église reconnaît que son enfant a vécu la vie quotidienne dans la présence du Seigneur, touché par Son amour, touché par l'expérience du Verbe fait chair, centre du cosmos et de l'histoire, Seigneur ressuscité et vivant au milieu de nous. L'Église reconnaît aussi qu'il a communiqué tout cela à ses premiers élèves du lycée Berchet, puis à chacun d'entre nous.

Quand elle ouvre un procès pour une béatification et une canonisation, l'Église a en vue directement une personne précise. Toutefois, la grâce donnée à la personne s'étend à l'ensemble de l'œuvre qu'elle a suscitée : voilà pourquoi nous sommes illuminés par cette joie extraordinaire. En plus des signes clairs que l'Église nous a donnés avec l'approbation de la Fraternité en 1982 et des *Memores Domini* en 1988, un signe ultérieur nous est offert à présent, qui nous incite à donner toute notre vie au Seigneur, en suivant le chemin et la forme d'enseignement auxquels nous avons été confiés.

L'Évangile d'aujourd'hui nous aide à comprendre les raisons de notre joie. Nous voyons les apôtres d'abord bouleversés et saisis de crainte parce qu'ils croient voir un esprit. Bouleversés et saisis de crainte devant la vie, et aussi devant l'apparition même du Seigneur. Et Jésus fait trois choses. Tout d'abord, il montre ses mains et ses pieds, et il dit : « Regardez mes mains et mes pieds ». C'est le verbe qu'il utilise : « Regardez ». Nous tous, nous sommes appelés à regarder ce qui nous est arrivé, les signes de Sa présence. « Regardez mes mains et mes pieds : c'est bien moi ! » Puis il y a un autre verbe : « Touchez-moi ». À travers la rencontre avec le charisme, avec don Giussani, avec le charisme qui est né de lui par l'action du Saint-Esprit, nous avons été touchés par le Mystère, notre vie n'est plus la même. Nous avons été regardés, mais regardés comme

une maman regarde son enfant, regardés comme un papa regarde son enfant, regardés avec beaucoup d'affection, regardés comme Jésus nous regarde. Nous avons été touchés par une expérience concrète, par une voix, par une rencontre, par une relation, puis par le signe de l'unité que cette rencontre nous communiquait. Dans mon expérience, j'ai rencontré beaucoup de personnes au Brésil, mais aussi en Italie, qui m'ont dit : « Nous n'avons pas connu don Giussani, mais à travers le témoignage que vous nous donnez, c'est comme s'il était ici parmi nous ». C'est une présence, c'est la fécondité du charisme. Mais comme « dans leur joie, ils n'osaient pas encore y croire [même si la joie était débordante], et [qu'ils] restaient saisis d'étonnement, Jésus leur dit : “Avez-vous quelque chose à manger ?”. Ils lui présentèrent une part de poisson grillé qu'il prit et qu'il mangea devant eux. » Voilà un autre verbe : « Il mangea ». Nous avons participé à cette communion, à ce repas, à cette vie. Regarder, toucher, manger. Nous nous sommes nourris d'une Présence qui a son point culminant dans l'Eucharistie.

Notre Pâque, c'est la rencontre que nous avons faite : notre vie n'a plus été la même. Regarder, toucher, s'alimenter. Il y a une continuité entre la rencontre de Jésus ressuscité avec les apôtres et la rencontre de don Giussani avec nous. Et maintenant, ayant entendu la nouvelle, je dis : à présent nous ne devons pas prier pour que s'ouvre la cause, mais nous devons prier le Père, par l'intercession de don Giussani, pour que notre expérience soit de plus en plus vraie, pour que nous puissions vivre nous aussi ce qu'il a vécu, et le vivre jusqu'au bout dans les circonstances concrètes de la vie, quand on mange, quand on boit, quand on est en famille, dans le don total de notre vie au Seigneur. Nous devons demander à don Giussani d'intercéder pour nous, pour notre expérience, pour la tâche que le Pape nous a donnée, celle de servir et de garder l'unité, pour que cela nous pousse jusqu'aux extrémités de la terre. Comme on l'a répété ce matin, lorsqu'on nous lance l'invitation à aller en mission (comme cela m'est arrivé), c'est la grâce la plus grande qui peut se produire dans notre vie. Voilà pourquoi il faut prier le Seigneur pour le serviteur de Dieu, don Giussani, pour qu'il soit à nos côtés sur notre chemin, dans le temps présent.

Par l'intermédiaire de don Giussani, ce corps mystérieux s'est formé dans l'Église, dans la communion de l'Église. Et, à travers le témoignage de monseigneur Giovanni Paccosi, nous aussi nous l'avons touché et expérimenté de nouveau, ici, dans cette rencontre, car Pâques, c'est maintenant, Pâques, c'est cet aujourd'hui pour nous, c'est sur notre chemin. Le cardinal Farrell a été touché à la vue des vingt mille personnes et il l'a répété hier soir au dîner, il

a été frappé par le style, par le silence, par le recueillement, par l'unité. Ce corps, fait de nombreuses personnes, de nombreux « moi », non pas une masse anonyme, mais ce corps fait de chacun de nous, est un, un seul cœur et une seule âme.

J'ai été très touché lorsque monseigneur Giovanni parlait de sa vie, de sa vocation, de son histoire, de sa mission, de son Épiscopat et de sa tâche en Amérique Latine, quand il a rappelé Andrea Aziani et don Paolo Bargigia, comme étant les signes de ce qui se passe dans bien des endroits de notre histoire. Puis il nous a parlé de l'histoire grandiose des missionnaires franciscains qui descendaient en barque d'Ocopa, dans les Andes péruviennes le long des fleuves de l'Amazonie, parce qu'ils reconnaissaient que Jésus est ressuscité, pour L'annoncer. Pendant qu'il nous le disait, on sentait que cela arrive aujourd'hui, cela arrive pour chacun de nous. C'est vraiment le fruit le plus important de Pâques. Pour don Giussani, Pâques a culminé dans le oui de Pierre sur le lac de Tibériade, là où il y avait eu leur première rencontre ; Jésus regarde Pierre et lui dit : « Simon, m'aimes-tu ? ». Voilà le point culminant de Pâques, la question qu'Il pose aussi à chacun de nous : « Vous avez vu toutes ces belles choses importantes. Mais toi, m'aimes-tu ? ». Et nous avons appris de don Giussani, inspiré par l'Esprit, à répondre comme lui : « Oui, Tu sais que je t'aime ». C'est cela qui suscite l'espérance, et c'est ainsi que nous portons l'espérance dans le monde.

## TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS

*À Sa Sainteté, le pape François*

Votre Sainteté,

environ 21 000 personnes réunies en présence en Italie et à distance pour les communautés étrangères de 21 pays du monde, en plus des trois mille personnes environ connectées de chez elles en raison de leur incapacité à se déplacer, ont vécu ces jours-ci les Exercices spirituels de la Fraternité de Communio et Libération.

Le titre des Exercices était : « *Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'espérance* » (C. Péguy) et ils ont été prêchés par S.E.R. Mons. Giovanni Paccosi, Évêque de San Miniato. Ils ont été pour nous tous, votre Sainteté, l'occasion de redécouvrir que nous avons besoin de reconnaître Jésus Christ dans nos vies, de reconnaître que nous pouvons espérer uniquement parce qu'Il est présent.

Monseigneur Paccosi nous a introduits dans ce chemin de reconnaissance et il a rendu vivant pour nous le fait qu'uniquement dans l'étreinte de l'Église, à travers la forme de la compagnie engendrée par le charisme dans lequel nous sommes plongés, nous restons attachés à la présence objective du Christ ressuscité. La présence de Son Éminence le cardinal Farrell a été un signe clair de réconfort pour notre chemin de foi à l'intérieur de l'appartenance à l'unique Église, pour laquelle nous vivons et sans laquelle nous n'existerions pas. Jésus Christ se sert de notre espérance pour montrer à tous Son visage, et nous ne pouvons qu'être les « serviteurs de cette espérance ». Sur ce chemin, nous désirons être accompagnés par Marie, sûrs que, comme nous le rappelait don Giussani, « sans la Vierge Marie, nous ne pourrions pas être sûrs du futur, parce que la certitude du futur nous vient de Jésus Christ ».

Reconnaissants pour la bénédiction que vous nous avez envoyée, et désireux d'être saisis par Jésus Christ chaque jour, nous continuons à prier pour vous.

*Davide Prospero*

À S.E.R. le cardinal Matteo Zuppi  
Président de la Conférence Épiscopale Italienne

Votre Éminence,

environ 21 000 personnes réunies en présence en Italie et à distance pour les communautés étrangères de 21 pays du monde, en plus des trois mille personnes environ connectées de chez elles en raison de leur incapacité à se déplacer, ont vécu ces jours-ci les Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération.

Le titre des Exercices était : « *Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'espérance* » (C. Péguy) et ils ont été prêchés par S.E.R. Mons. Giovanni Paccosi, Évêque de San Miniato.

Monseigneur Paccosi nous a introduits dans ce chemin de reconnaissance et il a rendu vivant pour nous le fait qu'unique­ment dans l'étreinte de l'Église, à travers la forme de la compagnie engendrée par le charisme dans lequel nous sommes plongés, nous pouvons faire expérience de l'espérance véritable. Nous voulons servir l'Église accompagnés par la Mère de Dieu, sûrs que, comme nous le rappelait don Giussani, « sans la Vierge Marie, nous ne pourrions pas être sûrs du futur, parce que la certitude du futur nous vient de Jésus Christ ».

En vous remerciant pour votre proximité et en invoquant votre bénédiction, je vous adresse mes salutations les plus cordiales.

*Davide Prosperi*

À S.E.R. monseigneur Nicolò Anselmi, Évêque de Rimini

Votre Excellence,

vous remerciant à nouveau pour la paternité que vous nous exprimez toujours et pour les salutations que vous avez bien voulu nous adresser en personne, je vous écris pour vous informer qu'aux Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération (intitulés « *Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'espérance* » C. Péguy) ont participé environ 21 000 personnes réunies en présence en Italie et à distance pour les communautés étrangères de 21 pays du monde, en plus des trois mille personnes environ connectées de chez elles en raison de leur incapacité à se déplacer.

La prédication de monseigneur Paccosi, Évêque de San Miniato, nous a aidés à nous reconnaître désireux d'espérance, sûrs que seul Jésus Christ ré-

pond et rend certain ce désir. Nous voulons être accompagnés sur ce chemin de reconnaissance par la Mère de Dieu, sûrs que, comme nous le rappelait don Giussani, « sans la Vierge Marie, nous ne pourrions pas être sûrs du futur, parce que la certitude du futur nous vient de Jésus Christ ».

En invoquant votre bénédiction pour le chemin de notre Fraternité, je vous adresse mes salutations les plus cordiales.

*Davide Proserpi*

# L'ART EN NOTRE COMPAGNIE

*par Sandro Chierici*

## LES SCÈNES DE LA VIE DE SAINT FRANÇOIS DANS LA BASILIQUE SUPÉRIEURE D'ASSISE

Les *Scènes de la vie de François* peintes à fresque par Giotto et son atelier dans la basilique supérieure d'Assise nous montrent le saint comme un homme transformé, rendu joyeux et accompli par la rencontre avec le Christ, totalement inséré dans l'histoire, agissant dans le concret du temps et de l'espace, mû par la conscience de soi et de son propre destin. La sainteté est proposée comme une expérience possible pour l'homme en toutes circonstances.

1. L'hommage d'un homme simple
2. Le don du manteau à un pauvre.
3. La vision du palais avec les armes ornées du signe de la croix
4. Le crucifix de Saint-Damien parle à François
5. Le renoncement aux biens
6. Le songe d'Innocent III
7. L'approbation de la règle
8. La vision du char de feu
9. La vision des trônes
10. Les démons chassés d'Arezzo
11. L'épreuve du feu devant le sultan
12. L'extase de Saint François
13. La crèche de Greccio
14. Le miracle de la source
15. Le sermon aux oiseaux
16. La mort du chevalier de Celano
17. La prédication devant Honorius III
18. L'apparition au chapitre d'Arles
19. Saint François reçoit les stigmates
20. La mort de Saint François
21. La vérification des stigmates
22. Saint François pleuré par Sainte Claire
23. L'apparition à Grégoire IX
24. La guérison du blessé de Lérida
25. Le miracle de la femme ressuscitée
26. La libération de Pierre d'Assise

# Sommaire

---

MESSAGE ENVOYÉ PAR LE PAPE FRANÇOIS 3

## *Vendredi 12 avril, le soir*

MESSAGE D'INTRODUCTION 4

INTRODUCTION – *Un élan incoercible vers la réalisation  
de soi-même, un désir naturel de bonheur* 10

MESSE – HOMÉLIE DU P. MAURO-GIUSEPPE LEPORI 22

## *Samedi 13 avril, le matin*

PREMIÈRE MÉDITATION – *Du désir à l'espérance chrétienne* 25

## *Samedi 13 avril, l'après-midi*

DEUXIÈME MÉDITATION – *La joie du pauvre* 49

MESSE – HOMÉLIE DE SON ÉMINENCE  
LE CARDINAL KEVIN JOSEPH FARRELL 70

## *Dimanche 14 avril, le matin*

ASSEMBLÉE 74

MESSE – HOMÉLIE DE SON EXCELLENCE MONSIEUR FILIPPO SANTORO 97

TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS 100

L'ART EN NOTRE COMPAGNIE 103



